24me Année N° 8 15 Avril 1917

MAY 24 1917
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Arnold Bennett	*Hilda Lessways* (1re partie)	673
Robert Herrick	*Le Président Wilson et le Pacifisme américain.*	711
Élie Faure	*La Sainte-Face* (Fragment)	733
Hector Berlioz	*Lettres* (Le Musicien errant). — II	767
Docteur G. Dumas	*Les Troubles nerveux et la Guerre.* — II	796
Marc Elder	*Thérèse ou la bonne Éducation* (fin)	826
Commandant Weil	*Noble Conduite d'une Reine détrônée*	864
Georges Lachapelle	*L'Emprunt de la Victoire en Angleterre*	878

Copyright 1917, *Revue de Paris*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1917

LIVRES NOUVEAUX

LETTRES A UNE DAME BLANCHE,
par **Maurice Donnay.**

Tout le monde a lu, dès leur apparition dans un grand journal, ces lettres délicieuses où l'esprit et la sensibilité, d'une égale finesse, se combinent selon la formule que Maurice Donnay a si souvent fait triompher au théâtre et dans ses livres. Tantôt il s'attendrit et tantôt il philosophe dans ces pages nuancées de philosophie et d'émotion, tantôt il préfère se laisser aller à cette sorte de gaminerie exquise où son talent se joue avec la grâce nonchalante qui n'est qu'à lui. C'est cette diversité qui fait que son livre est tour à tour divertissant, touchant, fortifiant, — charmant toujours.

UN AMOUR ÉTRUSQUE,
par **J.-H. Rosny aîné.**

Ce roman de J.-H. Rosny aîné paraît dans une édition populaire illustrée ; ce sera pour tous les lettrés une occasion de le relire. Dans l'œuvre nombreuse de l'écrivain, il n'est guère de livr où se manifestent mieux sa puissance d'évocation et la poésie, à la fois si colorée et si mystérieuse, qui se dégage de son style. Celui-ci semble avoir été créé par lui tout exprès pour l'expression du grand rêve historique et légendaire où la douceur de la Campanie, le charme de Syracuse et la farouche tradition étrusque se sont amalgamés pour ensorceler l'imagination du lecteur.

Dans son prochain numéro, la REVUE DE PARIS *publiera des*

POÈMES

DE LA COMTESSE DE NOAILLES

LA RUSSIE ET L'EUROPE,
par **Grégoire Alexinsky.**

M. Grégoire Alexinsky, que les lecteurs de la *Revue de Paris* n'ont pas oublié, et qui a déjà fait paraître deux volumes sur la *Russie moderne* et la *Russie et la guerre*, donne aujourd'hui un très important ouvrage sur l'influence européenne en Russie tant aux points de vue de la vie matérielle et de l'organisation politique que dans la littérature et la philosophie sociale. Remontant aux premiers rapports entre la Russie et le monde occidental, il montre les influences diverses et contradictoires de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France sur l'État des tsars et sur l'âme slave ; son livre est plein de détails suggestifs sur la pénétration germanique dont nous nous rendions si mal compte en France. M. Alexinsky conclut en réclamant une collaboration plus active des nations occidentales à la rénovation de la Russie : la grande révolution permet d'espérer la réalisation prochaine de ce noble vœu, que le tsarisme avait jusqu'ici rendu chimérique.

LE PROBLÈME DE LA MORT ET LA CONSCIENCE UNIVERSELLE,
par **Félix Le Dantec.**

Dans de nombreux ouvrages, M. Le Dantec a donné une théorie mécaniste de la vie en rattachant les phénomènes vitaux à des lois analogues à celles que la physique donne de la matière brute. Cette vaste synthèse matérialiste s'étend à l'homme dont la conscience ne constitue pas une réalité nouvelle ; elle n'est qu'un épiphénomène qui se superpose à l'activité de la matière. Les théories spiritualistes sont des explications verbales, mais elles répondent à un besoin de l'homme qui ne peut se résoudre à admettre la disparition totale de son individualité par la mort. Cet ouvrage — où la réfutation prend souvent le ton d'une indulgente ironie — prétend résoudre définitivement par la physique actuelle les problèmes de la vie et de la pensée. On le lira comme une manifestation intéressante du matérialisme contemporain.

HILDA LESSWAYS

LIVRE I

I

UN ÉVÉNEMENT DANS LA VIE DE Mr SKELLORN

Le ménage Lessways, qui comprenait Hilda et sa mère veuve, se trouvait pour le moment sans bonne. Hilda détestait les travaux domestiques et, précisément parce qu'elle les détestait, il lui arrivait souvent de s'y livrer à fond et passionnément. Cet après-midi, comme elle sortait de la cuisine, son brun visage au regard provocant respirait la sombre satisfaction d'avoir laissé cette cuisine fourbie d'irréprochable façon, d'en avoir fait une cuisine où rien absolument n'indiquait qu'elle eût été ou dût être jamais employée à préparer la nourriture quotidienne requise par la nature humaine, une cuisine en un mot faite uniquement pour la montre. Le

1. *Hilda Lessways* est la suite de *Clayhanger*, le roman d'Arnold Bennett que la *Revue de Paris* a publié avec un grand succès (1er et 15 juin, 1er et 15 juillet 1915). *Hilda Lessways* est aussi célèbre que *Clayhanger* chez nos alliés britanniques, et aussi justement. Une particularité de l'œuvre est que — tout en demeurant indépendante — elle raconte le même drame intime que *Clayhanger*, mais « vu de la femme », si l'on peut ainsi dire, au lieu d'être « vu de l'homme ». On appréciera mieux ce curieux procédé des deux récits parallèles en lisant aussi *Clayhanger*, — ou en le relisant. Il vaut deux lectures. — M. P.

tablier même qu'elle avait porté, elle l'avait accroché pour le cacher derrière la porte du lavoir. La pendule de l'entrée, qui avait plus de six pieds de haut et qu'on remontait tous les soirs en tirant sur une corde, se préparait bruyamment à sonner deux heures. Sans l'aide désordonnée et mal venue de Mrs Lessways, la besogne d'Hilda aurait pu être achevée un quart d'heure plus tôt. Elle monta tranquillement l'escalier. Au moment où elle approchait du palier la voix de sa mère, à la fois maussade et prévenante, lui arriva du salon :

— Où allez-vous?

Il y eut un silence, dramatique pour toutes les deux, et pendant sa durée minime la vie même de la maison parut un instant suspendue; puis le courant d'affection mêlé d'hostilité qui unissait les deux femmes reprit son rythme ordinaire et les lèvres d'Hilda se serrèrent.

— Là-haut, — répliqua-t-elle durement.

Aucune réponse ne vint du salon.

A deux heures de l'après-midi, le dernier vendredi de chaque mois, le vieux Mr Skellorn, que Mrs Lessways employait à toucher les loyers de ses maisons, venait apporter ses comptes et son argent dans un sac de toile. Il aurait dû être là. Au cours de sa visite précédente, Hilda avait essayé d'inculquer à sa mère un peu de bon sens à propos de réparations à faire, et il s'en était suivi une altercation qui n'était pas encore terminée.

« Si je restais en bas, elle ne serait pas contente, se dit Hilda avec une farouche amertume, et si je m'en vais, elle ne sera pas contente non plus. Voilà bien maman ! »

Elle gagna sa chambre et dans sa manière de fermer la porte avec une douceur mesurée, il y avait plus de véhémence et d'exaspération qu'il n'en eût fallu pour la faire sauter hors de ses gonds.

***

A cette date, fin d'octobre 1878, Hilda allait dans quelques semaines avoir vingt et un ans. Elle était femme mais n'arrivait pas à s'en rendre compte. Elle se rappelait qu'à son arrivée à l'école, à l'âge de huit ans, une maîtresse de dix-neuf lui avait produit l'impression d'être, sans l'ombre d'un

doute et dans toute la force du terme, une femme faite, appartenant d'une façon définitive à une génération antérieure. Les années avaient passé et voici qu'Hilda se trouvait à présent plus âgée que l'était cette personne si mûre. Néanmoins il lui était impossible de se sentir adulte, bien que son enfance ne fût plus qu'une lueur vague et lointaine et que les dix ans qui l'en séparaient s'étendissent à la façon d'un siècle, d'une éternité : elle souffrait d'un mal qui prenait chaque jour une ampleur plus tragique et consistait à désirer quelque chose sans savoir quoi. Si sa mère lui avait dit carrément :

— Dites-moi ce qui pourrait vous satisfaire un peu et vous l'aurez, quand même je devrais me tuer pour l'avoir.

Hilda n'aurait pu que répondre avec la ferveur du désespoir :

— Je n'en sais rien, je n'en sais rien !

Sa mère, elle, était assez contente de son propre sort. Et pourquoi pas, avec des rentes suffisantes, un chez-soi confortable et une bonne santé? Au bout d'une journée consacrée en partie à une oisiveté parfaitement vide et en partie aux occupations simples et monotones qui assurent le fonctionnement de l'existence physique — cuisine, nettoyage, couture également sempiternelles — elle ne demandait pas avec un soupir :

— Est-ce que cette vie-là va toujours durer, est-ce qu'une autre ne va pas commencer?

Non certes ! Mrs Lessways allait se coucher avec l'assurance tranquille que le lendemain serait bien pareil au jour présent et serait suivi d'une interminable succession de jours également pareils. Cela dépassait la compréhension d'Hilda. Elle en était froissée.

Elle se trouvait en prison avec sa mère et ne voyait aucun moyen de s'échapper, pas même de porte verrouillée, rien que des murs tout nus. Même si elle pouvait, par quelque miracle briser ces murs, où chercherait-elle l'objet inconnu de ses désirs et même que chercherait-elle? Autant d'énigmes. Elle lisait, il est vrai, parfois, avec une joie fébrile, et surtout des vers. Mais elle ne lisait pas et ne pouvait pas lire assez. Elle avait lu tous les livres (de quoi garnir un rayon de bibliothèque) amenés peu à peu pendant trente ans, chez les

Lessways, par le hasard des circonstances, à l'exception cependant de *Cruden's Concordance*.

Quel assemblage hétérogène formaient ces épaves ! Une traduction reliée en veau plein de *la Physiognomonie* de Lavater, *les Saisons* de Thomson dont la beauté romantique l'avait transportée, *Danesbury House* de Mrs Henry Wood ainsi qu'un ou deux romans de Charlotte M. Yonge et de Dinah Maria Craik, qu'elle avait ardemment dévorés rien que pour l'histoire, *Ixion*, de Disraëli, qu'elle avait admiré sans le comprendre et une histoire des Indiens de l'Amérique du Nord, formaient les numéros les plus sensationnels. Mais l'ouvrage passionnant par excellence était un volume vert de Tennyson qui contenait *Maud*. Elle savait *Maud* par cœur. Ayant lu dans un magazine pour dames une citation de ce poème, elle avait forcé sa mère, rien qu'en se montrant obstinément désagréable envers elle, à le lui offrir pour sa fête. A cette époque, Turnhill, pas plus que bien d'autres villes d'Angleterre, n'avait encore oublié la réputation d'immoralité qui s'y attache. Mais Mrs Lessways n'avait heureusement que des notions extrêmement vagues du danger qu'offrait une pareille lecture et appartenait à la catégorie des femmes très négligentes. Et dangereux pourtant était ce livre ! Une fois, comme elle le récitait dans sa chambre, Hilda avait été si près de s'évanouir, qu'elle avait dû s'arrêter et s'étendre sur son lit jusqu'à ce qu'elle eût pu se convaincre qu'elle n'était pas en réalité l'amant qui crie son amour à la bien-aimée. Elle eut ce jour-là une extraordinaire et terrible émotion à laquelle il ne convenait pas de s'exposer à la légère ! Pour Hilda, *Maud* fut une source de délicates, de délicieuses souffrances.

Pourquoi n'avait-elle pas employé sa force de caractère à se procurer d'autres livres? Il y avait d'abord un gros obstacle à surmonter. Les anniversaires ne sont pas fréquents et puis cet achat de *Maud* avait été une entreprise si compliquée et si fatigante que Mrs Lessways, avec cette inflexibilité bizarre qui la caractérisait parfois, avait juré de ne jamais plus recommencer la même tentative. Turnhill, ville de quinze mille habitants, n'avait pas de libraire. Le seul dont Mrs Lessways eût jamais entendu parler exerçait son commerce à

Oldcastle. Elle avait deux fois franchi la crête d'Hillport pour aller à Oldcastle remplir l'étrange mission de rechercher un livre appelé *Maud* et dont l'auteur était « Tennyson, le poète lauréat ». Il avait fallu le faire venir de Londres. Et lors de sa seconde excursion elle avait été surprise par la pluie au milieu d'Hillport Marsh. Non ! il était difficile à Hilda de demander qu'on lui offrît un autre livre, quand il y avait toutes sortes de jolis cadeaux, vraiment utiles, à acheter dans la Grand'Rue. Turnhill ne possédait pas non plus de bibliothèque municipale ni publique.

Et cependant Hilda, avec son terrible égoïsme, aurait pu finir par se procurer des livres d'une manière ou d'une autre si elle avait eu vraiment foi en eux. Jusqu'ici, cependant, les livres ne lui avaient pas procuré ce qu'elle désirait et sa confiance dans leurs promesses était fragile.

La lecture étant ainsi écartée, ne pouvait-elle trouver dans quelque profession un moyen d'évasion? La seule profession qu'elle pût concevoir était l'enseignement et elle savait, sans expérience préalable, qu'elle abhorrait l'enseignement. D'ailleurs aucune raison économique ne la pressait de travailler. En 1878, une jeune fille ne songeait jamais à embrasser une profession à moins que la nécessité ne l'y forçât. C'était une idée monstrueuse et qu'on eût à peine osé formuler. Enfin elle n'avait aucune envie de travailler rien que pour le plaisir de travailler. Restait le mariage. Mais elle se sentait encore enfant, beaucoup trop jeune pour y songer. Et elle ne rencontrait jamais d'homme. Il était littéralement exact qu'à l'exception de Mr Skellorn, quelques ouvriers, le pasteur et son vicaire, elle ne parlait jamais à un homme d'un bout de l'année à l'autre. Il y avait le bal annuel des membres du Chœur de l'église auquel elle était invitée ; mais cette perverse créature n'aimait pas danser. Sa mère ne recherchait pas la société et ne paraissait pas en avoir besoin. Hilda n'en sentait pas non plus bien vivement la privation. Elle ne pouvait pas définir ce qui lui manquait. Tout ce qu'elle savait c'est que sa jeunesse, à chaque minute qui passait, restait inexorablement un peu plus derrière elle. Et elle se voyait, elle qui était encore enfant par le cœur et par l'âme, en train de vieillir, puis vieille, et enfin toute décrépite. Son vingt et unième anniversaire était

déjà bien en vue à l'horizon. Bientôt, bientôt elle aurait « plus de vingt et un ans » ! Et elle n'était pas née encore ! c'était bien cela ! Elle n'était pas née encore ! Si la force passionnée de son désir avait pu opérer ce miracle, le temps serait resté immobile dans l'espace pendant qu'elle aurait cherché sa voie.

Malgré tout, elle n'était pas entièrement malheureuse. De même qu'il y avait de la contradiction dans son attitude à l'égard de sa mère, il y en avait aussi dans son attitude à l'égard de la vie. Parfois, son malaise profond changeait de couleur un instant et voici qu'elle nageait dans la félicité. C'était là un phénomène bien déconcertant. Elle ne savait pas qu'elle avait la plus précieuse de toutes les facultés, celle de pouvoir sentir avec intensité.

***

Mr Skellorn ne venait pas ; son retard était on ne peut plus certain.

De la fenêtre de sa chambre, sur le devant de la maison, Hilda regardait vers l'est, dans la direction des pentes de Chatterley Wood où, lorsqu'elle était petite, elle allait avec d'autres enfants cueillir les jacinthes éparses qui se nourissaient de fumée.

Juste en face, s'élevait une minoterie qui faisait parfois presque autant de fumée que les fours et les cheminées barrant la perspective de chaque côté. Un chemin pavé de briques s'en détachait et, séparant une rangée importante de cottages neufs de leurs jardins respectifs, s'en allait tout droit dans Lessways Street, devant la maison de Mrs Lessways. C'est par ce chemin que Mr Skellorn aurait dû arriver, car il habitait le plus éloigné des cottages.

Hilda avait du mépris pour Mr Skellorn comme d'ailleurs pour toute la rangée de cottages. Il lui semblait qu'il y avait entre lui et eux une ressemblance mystérieuse basée sur leur aspect propret, confortable et si affreusement satisfait d'eux-mêmes.

Son regard destructeur tombait du premier étage sur toutes ces pauvres choses et se fixait sur le soleil déclinant qui dégageait une lumière froide et cramoisie. Sa maison à elle n'était

pas l'idéal mais valait mieux que celles-là. Elle formait avec une autre le milieu d'une façade isolée bâtie par le grand-père Lessways, le fabricant de théières. Plus considérable que le reste, elle paraissait tout naturellement devoir être la résidence du propriétaire de ce pâté.

Elle était bien bâtie, sans regarder à la dépense, et son architecture, encore que dégénérée, montrait de faibles traces de l'urbanité du temps des George. C'était sans contredit la façade la mieux venue de ce nouveau quartier. Lorsqu'il arrivait là, en venant des autres villas, Mr Skellorn entrait évidemment dans une sphère supérieure, plus vaste, plus ouverte.

Hilda entendit soudain la voix de sa mère exprimant la surprise au cours d'une conversation avec une autre femme. Mrs Lessways avait sans doute fait entrer quelqu'un par la porte de derrière et l'avait introduit dans le salon. Hilda alla doucement sur le palier et se mit aux écoutes mais ne put saisir qu'un murmure sourd et irrégulier. Elle n'était là que depuis un instant, lorsque sa mère s'élançant du salon l'appela bruyamment :

— Hilda !

Puis, la seconde d'après, bien avant qu'Hilda eût pu répondre, en admettant qu'elle eût été dans sa chambre comme le supposait sa mère, celle-ci répéta avec beaucoup d'impatience et d'émotion :

— Hilda !

Celle-ci commença silencieusement à descendre et demanda d'une voix sans éclat dont la retenue maussade constituait un reproche à l'égard de sa mère, cette créature si légère :

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Ah ! — dit Mrs Lessways d'une voix lamentable. — C'est Mr Skellorn. Voici Mrs Grant...

— Qui est-ce Mrs Grant? — demanda Hilda sur un ton légèrement méprisant, bien qu'elle sût parfaitement que Mr Skellorn avait une fille mariée de ce nom.

— Chut ! chut ! — protesta Mrs Lessways, montrant la porte ouverte du salon. — Vous connaissez Mrs Grant ! Il paraît que Mr Skellorn a une attaque de paralysie. N'est-ce pas terrible?

Hilda continua à descendre doucement, puis suivit sa mère dans le salon.

II

L'ÉVÉNEMENT SE TERMINE

Le sac de toile et le livre de comptes, propres au dernier mercredi du mois, se trouvaient sur le tapis de damas vert de la table ronde où la mère et la fille prenaient leurs repas. Une attaque de paralysie n'était pas de taille à porter tort à la réputation si précieuse de probité et de régularité de Mr Skellorn. Ses reçus et ses débours, accompagnés des sommes correspondantes auraient dû être là à deux heures et, en dépit du coup qui l'avait frappé, le retard n'atteignait pas un quart d'heure. D'un côté du sac et du livre se trouvaient les deux matrones. Mrs Lessways, mince et vive, et Mrs Grant, forte et solennelle. De l'autre côté, et comme en opposition avec elles, la jeune fille brune et élancée, aux cheveux noirs un peu raides, aux sourcils droits et proéminants, à l'expression si extraordinaire d'inflexible hauteur.

« Elle se régale de ce malheur, voilà tout », se dit Hilda à propos de Mrs Grant.

Et le fait est que celle-ci, très inconsciemment, semblait le savourer. Bien que les attaques de paralysie fussent plus fréquentes à cette époque que maintenant, elles n'en constituaient pas moins, même alors, un événement domestique extrêmement dramatique. De plus on les considérait comme des épreuves directement envoyées par Dieu. Il y avait aussi quelque chose de frappant et de mystérieusement agréable dans ce mot « paralytique » qu'on répétait par plaisir. Mrs Grant, sur la poitrine puissante de laquelle s'étalait un manteau noir approprié aux circonstances, ne cessait de l'employer tout en faisant pour Hilda une narration nouvelle de ce qui était arrivé.

— Oui, — dit-elle, — on est venu me tirer de mon lit ce matin à trois heures et croiriez-vous que, bien qu'il pût à

peine parler, l'argent et ce livre-là étaient tout prêts sur son bureau et il a voulu que je les emporte ! Et il a soixante-sept ans ! Il a toujours été comme cela. Et je crois vraiment que s'il avait été paralysé des deux côtés au lieu de l'être d'un seulement, et s'il n'avait pas pu parler non plus, il m'aurait tout de même fait comprendre qu'il fallait que je vienne ici à deux heures. Si je suis un peu en retard, c'est que j'ai été retenue chez moi par mon petit Enoch.

Mrs Lessways l'assura avec chaleur qu'elle ne voulait pas entendre parler d'excuse et s'essuya les yeux en signe de condoléance.

— Tout est bien fini pour mon père, — reprit Mrs Grant. — Le docteur m'a fait comprendre en douceur qu'il ne quitterait jamais son lit. Il restera couché pour le reste de ses jours... et on l'avait averti. Il avait eu des avertissements. Mais voilà !

Mrs Grant contempla avec une satisfaction solennelle la grandeur accablante du désastre survenu à son père. Cet actif vieillard, qu'on voyait toujours de par les rues, se trouvait en un instant isolé du monde et condamné à rester sur un matelas le reste de sa vie. Elle s'imaginait sincèrement être pleine du chagrin voulu ; mais le plaisir esthétique que lui procurait l'effet théâtral de son malheur était certainement plus fort en elle que tout autre sentiment. Observant que Mrs Lessways pleurait, elle tira aussi son mouchoir.

— Je vous demanderai de bien vouloir compter l'argent, — dit-elle. — Je ne voudrais pas qu'il y ait...

— Non, non, certainement pas, — protesta Mrs Lessways.

Les devoirs urgents de Mrs Grant réclamaient son départ immédiat. Mrs Lessways insista pour la reconduire cérémonieusement à la porte de la rue.

— Je ne sais pas où vous trouverez un autre agent qui vaille quelque chose, dans cette ville, — observa-t-elle sur le seuil. — Je ne crois pas que vous y réussissiez, Mrs Lessways.

— Je m'occuperai de mes loyers moi-même, — répondit celle-ci.

Lorsque Mrs Grant eut traversé la route et pris le sentier pavé de briques qui conduisait à la maison du paralytique, Mrs Lessways ferma doucement la porte, poussa les verrous et dit à Hilda :

— Eh bien, ma fille, il me semble, en vérité, que vous auriez pu témoigner d'un peu plus de sympathie !

Elles se trouvaient tout près l'une de l'autre dans le passage étroit dont le tic-tac de la pendule semblait former la lourde pulsation.

Hilda répondit :

— Vous ne parliez pas sérieusement, n'est-ce pas, mère, en disant que vous iriez toucher vos loyers vous-même?

— Pas sérieusement? Mais si, bien sûr.

***

— Pourquoi ne toucherais-je pas mes loyers moi-même? — demanda Mrs Lessways.

Cette question faite sur un ton où il entrait pour une moitié de défi fut posée environ deux heures plus tard. Dans l'intervalle aucune observation n'avait été faite sur le chapitre des loyers. Mère et fille prenaient en ce moment le thé dans le salon. Hilda avait passé la plus grande partie de ces deux heures en haut dans sa chambre, réfléchissant à cette idée ridicule de toucher ses propres loyers soi-même. Toute seule, elle inventait des conversations avec sa mère et réduisait au silence cette pauvre femme avec des phrases sarcastiques et sans réplique. Elle répétait ses phrases, répétait même la conversation entière avec plaisir; et, ressassant, avec plaisir aussi, ses griefs contre sa mère, en arrivait peu à peu à un sourd ressentiment. Elle pouvait, si elle le voulait, libérer son cerveau de cette obsession par la lecture ou par un effort soudain de volonté. Mais elle préférait souvent n'en rien faire en se disant avec délices : « Non, je veux nourrir ma rancune ; je veux la nourrir, la nourrir, la nourrir ! Elle est à moi et elle est juste et n'importe qui, ayant un peu de bon sens, admettrait tout de suite que j'ai absolument raison. » Il en fut ainsi cet après-midi-là. Lorsqu'elle descendit pour le thé, son visage était formidablement expressif et elle n'essaya pas d'adoucir la rancœur qui se dégageait de ses traits inflexibles. Au contraire, dès qu'elle vit que sa mère s'était aperçue de son humeur, elle l'aggrava volontairement.

Mrs Lessways qui était incapable d'une méditation prolongée, et qui, depuis le départ de Mrs Grant avait plusieurs fois oublié et rappelé à sa mémoire la question des loyers, diagnostiqua néanmoins aussitôt la cause de cette attitude menaçante et, avec sa précipitation habituelle, entreprit de repousser une attaque qui n'était pas encore engagée. Mrs Lessways n'entendait rien à la stratégie, surtout quand il s'agissait de conflits avec sa fille. C'était une personne simple, impulsive et beaucoup trop candide. Non seulement elle manquait de bon sens pratique et montrait une lamentable incapacité de s'instruire par l'expérience, mais elle n'avait même pas l'adresse de dissimuler ses échecs en faisant appel à l'autorité traditionnelle que lui conférait sa maternité. Ses courts et rares efforts pour jouer son rôle de mère étaient ridicules. Elle était trop droite, trop ingénue pour se grandir en se drapant dans sa dignité. Un instinct profond lui faisait traiter avec empressement tout le monde en égaux et camarades, même sa propre fille. Ce n'était pas là le moyen pour elle de sortir à son honneur de la lutte qui s'annonçait à propos de ses loyers.

Comme Hilda ne répondait rien, Mrs Lessways lui dit sur un ton de reproche :

— Hilda, vous êtes vraiment trop mauvaise, à certains moments.

Puis, après un autre silence, elle ajouta :

— Dans tous les cas, je suis absolument décidée.

— Alors pourquoi en parler? — dit Hilda, impitoyable.

— Mais pourquoi ne toucherais-je pas mes loyers moi-même? Je ne vous demande pas de le faire. Et j'économiserai cinq pour cent, et Dieu sait que nous en avons besoin !

— Il est plus probable que vous perdrez vingt-cinq pour cent, — dit Hilda. — Je voudrais un peu plus de thé, s'il vous plaît.

Mrs Lessways fut très sincèrement scandalisée :

— Vous n'allez pas vous imaginer que je vais me laisser faire par ces locataires de Calder Street? Ah ça, non! pas moi ! Je risque plutôt d'être trop dure !

— Vous serez trop dure et vous serez aussi trop bonne, — dit Hilda avec âpreté. — Vous perdrez vos bons locataires et

vous garderez les mauvais et les maisons tomberont en ruine et vous les vendrez à perte. Voilà ce qui va arriver. Et puis, comment ferez-vous si vous n'êtes pas bien et s'il pleut le lundi matin?

Hilda imaginait sans peine sa mère, oubliant totalement de s'occuper de ses loyers le lundi matin ou remettant cela à l'après-midi en se donnant quelque excuse absurde. Elle entendait déjà les plaintes interminables, les projets, les résolutions futiles de sa mère dans les fonctions qu'elle voulait s'attribuer. Il était impossible de rêver une femme moins faite par la nature pour ramasser les loyers d'artisans aussi peu économes que ceux qui habitaient Calder Street. Ce projet lui inspirait un vrai dégoût. Il allait rendre l'existence domestique un enfer.

Quant à Mrs Lessways, elle était fort contrariée, car son idée lui avait paru très belle et pour le moment elle était parfaitement convaincue d'être capable de s'occuper de ses loyers et de s'occuper d'affaires aussi bien que n'importe qui. Elle était convaincue aussi d'avoir des habitudes régulières, un caractère ferme, du tact et un jugement excellent. Elle était plus que contrariée, elle était blessée. Elle se mit à pleurer en poussant devant Hilda la tasse qu'elle venait de remplir.

— Vous devriez avoir honte ! — murmura-t-elle faiblement et néanmoins avec conviction.

— Pourquoi? — demanda Hilda, feignant la naïveté. — Qu'est-ce que j'ai dit? Ce n'est pas moi qui ai commencé. Vous m'avez posé une question. Je ne peux pas penser autrement que je le fais.

— C'est votre ton, — répondit sa mère d'une voix chagrine.

***

En dépit de cette sagesse et de cette sagacité d'Hilda, cette remarque de son absurde mère était encore ce qui s'était dit de plus vrai dans cette discussion. C'était le ton d'Hilda qui était la cause de tout le mal. Si, avec son intelligence, qu'elle se complaisait secrètement à se reconnaître, elle ne gouvernait

pas sa mère sans la heurter, il en fallait nécessairement conclure qu'elle était bien maladroite ou méchante, ou bien l'un et l'autre. Elle avait vaguement conscience d'être un peu l'un et l'autre en effet, mais cela lui était égal. Assise là dans le petit salon familier, tout près de la machine à coudre, du garde-cendres d'acier, du lustre terni et de tous les autres objets quotidiens pour lesquels elle éprouvait à la fois de la haine et de l'affection, tout près de sa sotte de mère qui l'irritait et pourtant en qui elle reconnaissait un quelque chose de mystérieux qui était admirable et précieux, les yeux fixés, à travers la petite fenêtre sur le jardin bruni et mal entretenu où des rhodendrons noirs se balançaient dans les rafales d'octobre, Hilda se plongeait résolument dans une tristesse farouche et un désespoir voulu.

Elle y trouvait elle ne savait quel plaisir. Elle n'avait qu'à serrer les lèvres et elle oubliait sa propre maladresse et sa cruauté pour savourer avec délices ce que sa situation avait de douloureux, le presser pour ainsi dire contre son sein. De temps en temps, la pensée de la catastrophe survenue à Mr Skellorn lui traversait la tête et un flot de douceur et de pitié montait de quelque part en elle et se mélangeait de façon exquise à sa mélancolie. Et elle éprouvait une volupté à lire sa pauvre mère à livre ouvert, comme elle le supposait. Et pendant tout ce temps-là, celle-ci rêvait à la première année de l'existence d'Hilda, avant qu'elle eût découvert que la santé de son mari était aussi instable que son caractère, et comparait la réalité du présent aux illusions du début. Mais Hilda, toute habile qu'elle fût, ne l'était pas assez pour lire cette page-là.

— Nous devrions être tout l'une pour l'autre, — dit Mrs Lessways poursuivant ses réflexions à haute voix.

Hilda avait la sentimentalité en horreur. Elle ne pouvait supporter des conversations de ce genre.

— Et puis vous savez, — dit-elle, s'exprimant avec une grande frigidité et en articulant ses mots avec une netteté encore plus incisive que d'habitude,— ce bien-là ne vous appartient pas. Vous ne l'avez que votre vie durant. C'est ma propriété.

L'humeur de sa mère changea aussitôt.

— Comment le savez-vous? Vous n'avez jamais vu le testament de votre père.

Elle parlait sur un ton d'âpre défi.

— Non, parce que vous ne me l'avez jamais laissé voir.

— Vous devriez avoir plus confiance en votre mère. Votre père n'était pas comme vous. De plus, je suis exécutrice testamentaire.

Mrs Lessways était extrêmement jalouse de sa situation légale dont elle n'oubliait ni ne consentait jamais à diminuer l'importance.

— Ça va très bien pour vous, — dit Hilda, — mais si mon bien n'est pas administré comme il faut, je peux me trouver dans la misère à votre âge, maman. Et à qui la faute?... Mais je...

— Vous quoi?

— Rien.

— Je suppose que mademoiselle va consulter son homme d'affaires, maintenant ! — dit Mrs Lessways avec amertume.

Elles se regardèrent. Le visage d'Hilda devint rouge sombre. Mrs Lessways quitta brusquement la pièce. Puis Hilda put l'entendre secouer avec colère sur le fourneau de la cuisine. Après quelques minutes, elle la suivit. La cuisine était à présent presque dans l'obscurité. La silhouette de Mrs Lessways, qui continuait avec une grande vigueur à ne rien faire de bien particulier sur le fourneau, était vaguement visible. Hilda s'approcha d'elle et la toucha à l'épaule d'un geste embarrassé.

— Mère, — dit-elle sèchement. Elle fut étonnée de son embarras et de sa sécheresse.

— C'est vous? — demanda sa mère sur un ton qui avait quelque chose de bizarre et d'absurde.

Elles s'embrassèrent. Une façon aussi simple et aussi franche de faire la paix était toute nouvelle pour elles. Mrs Lessways, aussi naïve dans son pardon que dans sa colère, ne cacha pas le plaisir que lui procurait le fait remarquable qu'Hilda eût été la première à faire les premiers pas. Celle-ci se dit : « Quelle drôle de personne je suis ! Qu'est-ce qui m'arrive? » Elle regarda le fourneau dans lequel il y avait une pâle clarté rouge qui lui apparaissait dans le lourd crépuscule, comme animée

d'une tristesse et d'un charme inexprimables. Elle n'apercevait point d'espoir. Et pourtant sa mélancolie lui semblait belle ! Et elle en était fière.

III

Mr CANNON

Un peu plus tard, Hilda descendit, habillée pour sortir. Sa mère, dressée sur la pointe des pieds, allumait un petit filet de gaz dans le corridor. Avant qu'elle eût eu le temps de reposer sur les talons et de se retourner, Hilda lui dit vivement pour prévenir toute question indiscrète :

— Je vais vous acheter votre fil. Donnez-moi donc un peu d'argent.

Nul n'eût pu deviner à son ton tranquille et à son attitude indifférente qu'elle se trouvait dans un état d'extrême agitation. Il en était cependant ainsi. Après avoir embrassé sa mère dans la cuisine, elle avait pris brusquement une résolution formidable. Au bout d'un instant, cette résolution s'était emparée d'elle, l'avait envoyée en haut d'un seul élan et la brûlait de fièvre, tandis que, d'un mouvement familier et assuré, elle mettait son chapeau, son manteau, sa voilette et ses gants dans l'obscurité de sa chambre. Elle tint bon pendant que sa mère, soulevant sa jupe, trouvait un porte-monnaie dans une grande poche fort pleine et une pièce de cinq shellings dans ce porte-monnaie. Mais lorsqu'elle eut fermé la porte sur tout cet intérieur que remplissait l'agitation maternelle, lorsqu'elle se trouva enfin sous le péristyle et dans la nuit sombre secouée de vent, elle s'abandonna avec une voluptueuse appréhension à un frémissement qui la parcourait tout entière.

« J'aurais pu arranger mes cheveux, se dit-elle. Bah ! qu'est-ce que ça fait? »

Elle traversa la place du Marché. Elle se disait : « Il vaut

mieux m'en débarrasser avant d'acheter le fil. Je ne pourrais pas supporter la façon de lambiner de Miss Dayson. Ca me ferait hurler ! » Mais l'instant d'après sa passion de se prouver à elle-même à quel point elle savait être forte, elle ajouta : « Non, je veux d'abord acheter ce fil ! » Et elle alla tout droit au petit magasin de nouveautés de Miss Dayson que remplissaient le comptoir, les boîtes en carton et Miss Dayson elle-même, y resta au moins cinq minutes et en émergea ayant acquis une nonchalance qui tenait du prodige. Quelques portes plus loin se dressait un bâtiment assez neuf, à trois étages et le plus haut de la place. Le rez-de-chaussée était occupé par une quincaillerie ; il possédait aussi une seconde entrée dont la porte était toujours ouverte. Une plaque en cuivre portait ces mots : « Q. Karkeek, Solicitor ». Et sur les stores métalliques des deux fenêtres du premier étage se trouvait la même mention. L'étrangeté de ce nom avait attiré l'attention d'Hilda quelques années plus tôt, lorsque les lettres étaient encore fraîches.

L'entrée donnait directement sur un long escalier fort nu qu'Hilda gravit en route vers l'inconnu, le redoutable et le périlleux. « On me verra sûrement, se disait-elle, mais ça m'est égal, ça m'est égal ! » Au sommet de l'escalier se trouvait un corridor à angle droit, puis une porte vitrée où se lisait en lettres noires : « Q. Karkeek, Sollicitor » et deux autres portes portant l'indication mystérieuse : « Le public n'entre pas ici ». Elle ouvrit la porte vitrée, vit un homme entre deux âges, d'aspect malpropre assis sur un tabouret, et lui dit aussitôt de sa voix âpre, claire et résolue, sans se donner le temps de la réflexion :

— Je voudrais voir Mr Karkeek.

L'homme lui jeta un regard maussade et parut tout ébahi.

Elle se dit : « Je ne vais pas pouvoir supporter toutes ces émotions beaucoup plus longtemps. »

— Vous ne pouvez pas voir Mr Karkeek, — dit l'homme. — Il est retenu à la Cour du Comté à Hanbridge. Mais si vous êtes si pressée, vous feriez mieux de voir Mr Cannon. C'est généralement Mr Cannon qu'on vient voir. Qui vous envoie, mademoiselle ?

— Qui m'envoie? — répéta Hilda dont le courage l'abandonnait.

— Quel nom?

Elle ne s'était pas attendue à cette question. « Il va falloir que je le lui dise », pensa-t-elle. Et elle répondit :

— Lessways.

— Oh ! Ah ! — s'écria l'homme. — Comment donc ! Mais oui !

C'était comme s'il eût dit :

— Naturellement, c'est Lessways ! Comme si je n'étais pas au courant de tout ce qui vous concerne !

Et Hilda se sentit écrasée par le sentiment de l'énormité de sa folie.

L'homme pivota d'un demi-tour sur son tabouret et saisit l'extrémité d'un tuyau de caoutchouc qui pendait à côté du bureau délabré et encombré de papiers, sous un bec de gaz. Il se mit à parler bas, comme un conspirateur, dans l'embouchure du tuyau :

— Miss Lessways désire vous voir, monsieur.

Puis, vivement, il porta le tuyau à son oreille et écouta. Puis il le rapprocha encore de ses lèvres et répeta « Lessways ». Hilda souffrait l'agonie.

— Je vous demanderai de venir par ici, mademoiselle, — dit-il, descendant de son tabouret.

En même temps il mit entre ses dents un long porte-plume couvert d'encre qu'il avait jusque-là tenu dans sa main droite ridée.

« Jamais, se dit Hilda, tandis qu'elle le suivait, prise dans un tourbillon d'horrible anxiété, jamais je n'ai rien fait d'aussi fou ! Je n'ai pas vingt et un ans ! »

***

Elle y était enfin, assise devant un homme de loi, dans un cabinet d'homme de loi. Mademoiselle en train de consulter son homme d'affaires ! Cela semblait incroyable ! Quelques minutes auparavant elle se trouvait chez elle et elle était maintenant dans un milieu nouveau pour elle et plein de sujets d'alarme. C'était peut-être dommage que sa mère lui

eût, sans s'en douter, mis cette idée en tête ! Néanmoins le vin était tiré. Hilda commençait généralement par agir et réfléchissait ensuite. Elle avait peur, mais plutôt de l'inconnu que de quelque chose qu'elle pût définir.

— Vous êtes venue me voir au sujet des immeubles? — demanda Mr Cannon et sur un ton tout naturel.

Il avait des yeux noirs profonds et des cheveux noirs comme ceux d'Hilda, de belles dents régulières et un teint clair. Son nez était peut-être un peu gros mais droit. Il caressait parfois sa longue et douce moustache de ses grandes mains pâles. Son menton paraissait bleu. Il était élégamment habillé de bleu sombre, portait une belle cravate et la blancheur toute naturelle de ses manchettes était remarquable dans un pays où le linge empesé était ordinairement gris ou bleuâtre. Ce n'était pas un dandy mais il avait le respect de sa propre personne et ce trait seul le classait à part parmi les citoyens de Turnhill.

— Oui, — dit Hilda.

Elle pensa : « C'est un homme très bien. Comme c'est curieux que je ne me rappelle pas l'avoir vu dans les rues! » Elle se sentait très intimidée devant lui. La différence d'âge entre eux était si grande qu'elle en perdait toute netteté. Et elle se sentait très petite fille, déplacée dans un fauteuil.

— Je suppose qu'il s'agit de la perception de ces loyers, — poursuivit-il.

— Oui, c'est cela, — répondit-elle, étonnée qu'il pût ainsi deviner son dessein. — Je voudrais...

— Qu'est-ce que votre mère compte faire?

— Oh ! — dit Hilda à voix basse. — Il ne s'agit pas de ma mère. Je suis venue vous consulter de moi-même, ma mère n'est pas au courant. J'ai presque vingt et un ans et cela m'appartient, vous le savez.

Elle rougit de confusion.

— Ah ! — s'écria-t-il.

Il essaya de déguiser son étonnement sous un sourire naturel et amical, mais il était très évidemment stupéfait. Il regarda Hilda d'une façon différente, avec une curiosité vivement excitée.

— Oui, — reprit-elle.

Il lui faisait maintenant l'impression d'être plus rapproché d'elle, d'appartenir à une génération moins supérieure et moins hostile.

— Ainsi, vous allez avoir vingt et un ans?

— En décembre, — dit-elle. — Et je crois que d'après le testament de mon père...

Elle s'arrêta, embarrassée.

— Le fait est que je ne crois pas ma mère tout à fait capable de s'occuper de mes affaires comme il faut et j'ai peur... vous comprenez, maintenant que Mr Skellorn a eu cette attaque...

— Oui, — dit Mr Cannon, — j'ai entendu parler de cela et je pensais que peut-être Mrs Lessways vous avait envoyée... Nous touchons les loyers, vous savez.

— Parfaitement, — murmura Hilda. — Eh bien, la vérité, c'est que ma mère est à cent lieues de se douter que je suis ici. A cent lieues ! Et je ne voudrais pour rien au monde lui faire de la peine.

Il fit un signe de tête de sympathique approbation.

— Mais je me suis dit qu'il fallait faire quelque chose. Elle est décidée à aller toucher elle-même nos loyers de Calder Street, et elle n'est pas faite pour cela, et puis il y a la question des réparations... Je sais que les loyers baissent. Je suppose que cette propriété appartient à ma mère sa vie durant, mais je voudrais qu'il reste quelque chose pour moi quand elle ne sera plus là, vous comprenez ! Et si... Je n'ai jamais vu le testament. Je ne pense pas qu'il y ait moyen d'en voir une copie, quelque part?... Il m'est un peu difficile de le redemander à ma mère.

— Je connais très bien ce testament, — dit Mr Cannon.

— Vraiment?

Quel homme merveilleux, aux facultés magiques !

— Oui, — expliqua-t-il. — J'étais autrefois chez Messrs Toms et Scoles. J'y étais quand on a fait le testament. Je l'ai copié.

— Pas possible !

Elle avait l'impression qu'il la sauverait, non seulement de toutes les conséquences désagréables que pouvait avoir son escapade, mais aussi des pertes possibles que lui causeraient les absurdités maternelles.

— Vous avez raison, — continua-t-il. — Je me rappelle parfaitement. Votre mère possède ce que nous appelons l'usufruit. Tout vous revient à sa mort.

— Eh bien? — demanda-t-elle brusquement, — tout ce que je veux savoir c'est ce que je puis faire.

— Sans bouleverser votre mère, bien entendu?

Il lui jeta un coup d'œil. Elle rougit de nouveau.

— Naturellement, — répondit-elle avec froideur.

— Vous me dites que vous croyez que cette propriété diminue de valeur, c'est un fait, tout le monde le sait, et que votre mère songe à toucher ses loyers elle-même... Eh bien, mademoiselle, c'est très difficile, très difficile, étant donné que votre mère est exécutrice testamentaire.

— Oui, c'est bien ce qu'elle dit toujours.

— Vous feriez bien de me laisser réfléchir un jour ou deux.

— Et reviendrai-je vous voir?

— Vous pourriez jeter un coup d'œil en passant. Je verrai ce qu'on peut faire. Il est évident qu'il faut éviter que vous ayez la moindre difficulté avec votre mère.

— Oh, pour sûr ! — approuva-t-elle avec véhémence. — Tout plutôt que cela ! Mais j'ai cru qu'il n'y avait pas de mal à ce que...

— Certainement pas.

Elle avait une confiance profonde en lui, et jusqu'ici, elle était fort contente du résultat de son aventure.

— J'espère que personne ne découvrira que je suis venue ici, — dit-elle timidement. — Parce que si ça arrivait aux oreilles de ma mère...

— Personne n'en saura rien, — répondit-il d'un ton rassurant.

Il exerçait une influence calmante. Même lorsqu'il insistait sur les difficultés de la situation, il semblait les aplanir. Elle était convaincue qu'il s'aviserait de quelque moyen pour changer le projet stupide de sa mère et fortifier sa position à elle. Mais lorsque, à la fin de leur conversation, il fit le tour de la grande table qui les séparait et qu'elle quitta sa chaise et, levant les yeux, se trouva tout près de lui, elle eut soudain très peur. C'était un homme de grande taille et musculeux, qui avait l'attitude d'un monarque, tandis qu'elle

avait celle d'un enfant. Et son geste semblait dire : « Oui, je sais que vous avez peur. Et cela me plaît assez. Mais je suis bénévole dans l'exercice de ma puissance. » Sous son regard, celui d'Hilda s'attachait aux stores métalliques et à la sombre fenêtre, et elle lisait les lettres dont le verso lui apparaissait.

Elle s'échappa dans l'escalier comme une souris. Elle était heureuse, effrayée et pleine d'espoir... C'était fait ! Elle avait consulté un homme de loi ! Elle était stupéfaite d'elle-même.

Sur la place du Marché il faisait maintenant nuit noire. Elle jeta un coup d'œil timide aux stores transparents de lumière au-dessus de la quincaillerie.

— J'étais là, — dit-elle. — Il est encore là !

La ville tout entière, l'avenir tout entier semblaient baigner dans une atmosphère de roman. Et cependant les causes de son mécontentement immense n'avaient point apparemment été enlevées ni modifiées d'aucune manière.

IV

UN INTÉRIEUR ENVAHI

De bonne heure dans l'après-midi, deux jours plus tard, Hilda entra avec un air de reproche dans la chambre de sa mère qui se trouvait vide. Mrs Lessways avait un gros rhume de cerveau, indisposition à laquelle elle était sujette et qu'elle acceptait avec une soumission fataliste, s'y abandonnant même avec un certain plaisir comme un martyr au chevalet. Ses rhumes ennuyaient Hilda qui, avec son sage bon sens, pouvait toujours indiquer l'imprudence qui les avait provoqués et qu'agaçait le spectacle ridicule d'une tête enveloppée de flanelle nuit et jour. D'ailleurs à ces heures de crise, son exaspération devenait plus violente de voir ses mouchoirs mis au pillage. Bien qu'elle en possédât un nombre très supérieur à ses besoins, elle avait une véritable horreur de les prêter à sa mère quand cela devenait nécessaire. Elle le

faisait certes et sans protester explicitement, mais avec une froideur pleine d'amertume. Sa passion juvénile pour l'ordre et l'activité intelligente lui rendaient pénibles les dispositions négligentes et inefficaces que sa mère prenait à l'égard de cet inévitable fléau. En ce moment même elle faisait une descente de police dans la chambre de cette dernière, parce qu'elle considérait qu'elle lui avait demandé de ses propres mouchoirs très prématurément, étant donnée la durée de sa maladie. Il était impossible qu'elle fût arrivée déjà au bout des siens ! Hilda savait, avec toute la certitude de son omniscience, qu'il devait y avoir de nombreux mouchoirs propres dissimulés quelque part dans le désordre de la garde-robe maternelle.

Voyez-la entrer dans cette chambre, la principale de la maison, dont le grand lit et la grande garde-robe évoquent le temps où elle avait un père aussi bien qu'une mère et où elle osait à peine pénétrer dans ce lieu auguste ! C'est une mince jeune fille en robe marron et portant invariablement un petit tablier noir abhorré ; avec des traits fins, pâles et décidés, des cheveux pas très féminins et des yeux noirs à la flamme pleine de défi. Elle a une façon décidée de poser à terre ses pieds chaussés sans coquetterie. Elle est ridiculement jeune, sans doute, et pleine du désir de l'être. Elle n'est pas développée et ne paraît même pas avoir vingt et un ans. Vous pouvez sourire de ses grands airs, de ce regard critique et négligent qui dit, impitoyable : « Ah ! si c'était ma chambre, elle serait différente de ce qu'elle est maintenant ! »; de cette expression sérieuse et soucieuse qui semble indiquer que son cœur est oppressé d'angoisse à l'idée de ce qui manque à la perfection du monde tout entier ; de cette confiance si convaincue, si absolue en son bon sens qui n'est guère peut-être après tout qu'une perception exagérée de la sottise et de l'inconsistance des autres !... La connaître depuis trois jours n'est pas suffisant pour la comprendre. Il faut des années. Elle ne se comprend pas elle-même. Eh quoi ! elle est assez naïve pour s'étonner de ce qu'elle se sente à la fois plus vieille que sa mère et plus que ne l'indique son beau teint de jeune fille !

Elle ouvrit le panneau central, orné d'une glace, de la garde-robe jadis si redoutable et l'image du lit et de la moitié de la

chambre fut aussitôt reflétée au lieu de sa propre image. Au même instant, comme elle s'introduisait entre le panneau et la partie découverte de la garde-robe, elle se trouva transportée dans l'intimité la plus secrète de l'existence de sa mère. Il y avait l'odeur familière de vieux gants de chevreau... Elle se trouvait plus près d'elle maintenant qu'elle ne pourrait jamais l'être en conversation. Le bas de cette partie de la garde-robe comprenait trois tiroirs profonds avec des poignées de cuivre, beau spécimen d'acajou délicatement travaillé. D'un des tiroirs, sortait un peu de linge blanc qui produisait une impression de désordre. La voilà bien, sa mère! Le haut se composait d'étagères mobiles, chacune ayant un rebord pour empêcher les objets de tomber. Elles étaient remplies d'affaires entassées pêle-mêle, de menus effets et brimborions sans destination spéciale. Il y avait un manchon, un paquet de baleines, des voilettes, des sacs, des boîtes de carton surtout, des quantités de boîtes de carton de toute espèce. Sa mère gardait tout, ne pouvait pas admettre que quelque chose ayant été utile pût être jeté ou détruit ; tandis qu'Hilda était portée à se débarrasser d'un geste impatient de tout ce qui menaçait de devenir un encombrement. Tout en soupirant, elle se mit à arranger le contenu des étagères avec un peu de méthode. Quelle mère incompétente et désordonnée ! Hilda se demandait comment la pauvre femme s'y prenait pour mener sa vie de tous les jours avec même un semblant de convenance et d'ordre. Il ne lui venait pas à l'esprit de se dire que pendant vingt-cinq ans avant sa naissance et longtemps ensuite, Mrs Lessways avait réussi à aller son bonhomme de chemin sans l'aide de sa fille et à la satisfaction générale d'elle-même et de quelques autres. A la fin Hilda, en fouillant l'avant-dernière étagère, éprouva la satisfaction orgueilleuse et profonde du philosophe dont les déductions tirées du caractère sont confirmées par l'événement. Sous un châle de Paisley elle découvrit un trésor perdu de mouchoirs propres. Un, deux, trois, quatre... Il y en avait onze ! Et parmi eux s'en trouvait un à elle que sa mère s'était approprié de façon inexcusable, par simple inadvertance. Il y avait sans doute des semaines, des mois, que ces mouchoirs se trouvaient là !

Cependant, elle ne s'abandonna à aucun mouvement

d'impatience. Depuis leur étreinte singulière et crispée dans la pénombre de la cuisine, elle ressentait pour sa mère une sorte de curieuse indulgence faite de bonté, de patience, de fatalisme. « Ma mère est ainsi ; et voilà tout ! » D'ailleurs son humeur avait été tellement transformée, tellement soulevée pour ainsi dire au-dessus des contingences ordinaires au cours des minutes si pleines d'émotion et de suspens récemment traversées, qu'elle ne pouvait éprouver d'irritation réelle. Son audacieuse visite à Mr Cannon l'avait exaltée. Et, bien qu'elle n'en espérât guère qu'un avantage négatif, elle goûtait la rare volupté de l'aventure. Elle s'était, un instant, esquivée hors du cercle étroit et étouffant de la routine domestique. Elle avait aspiré le parfum enfiévré du monde. Et c'était à elle seule qu'elle devait tout cela ! Elle projetait de poursuivre son entreprise le lendemain, pendant que sa mère serait au marché. Il y avait de la douceur à sentir en elle l'existence de ce dessein, mais elle ignorait la cause de cette douceur. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle vivait dans l'obsession d'un rêve.

Ayant pris deux mouchoirs, elle ferma la garde-robe et tourna la clef. Elle alla d'abord dans sa petite chambre proprette remettre à sa place ce qui lui avait été dérobé, puis descendit à la cuisine avec l'autre mouchoir. Elle dirait, en le remettant à sa mère et en cachant son triomphe sous un masque de bonté avertie et patiente :

— J'ai trouvé dix mouchoirs à vous, maman. En voici un !

Et sa mère s'écrierait avec un étonnement ingénu et ravi :

— Où donc, mon enfant?

Et elle, conservant ce calme qui convient à un être supérieur, répondrait tout naturellement :

— Mais dans votre garde-robe, bien entendu ! Vous vous obstiniez à croire qu'il n'y en avait pas, mais j'étais bien sûre que si.

***

Ce dialogue qui, en réalité, accompagna la remise du mouchoir, bien que conforme dans ses grandes lignes à cette répétition, manqua de la force dramatique nécessaire pour devenir un véritable triomphe. La raison en fut que les pensées de la

mère et de la fille furent de manière différente détournées du mouchoir par la présence de Florrie dans la cuisine.

Florrie était la nouvelle bonne et elle était arrivée le matin. Patronnée par une tante qui était une des meilleures locataires de Calder Street, Florrie avait été acceptée non sans quelque résistance. Mrs Lessways objectait qu'elle était trop jeune — treize ans et demi. Un vague humanitarisme lui faisait éprouver quelque répugnance à employer des enfants. Quant à Hilda, elle était à certains moments plus pleine de compassion encore que sa mère et à d'autres d'une indifférence presque cynique. La tante de Florrie cependant, personne de robuste bon sens, avait persuadé à Mrs Lessways que la meilleure manière de lui témoigner de la bonté serait de prendre sa nièce à l'essai. Florrie était très forte ; elle avait été habituée à travailler dur et aimait cela :

— N'est-ce pas, Florrie?

— Oui, tante, — répondit-elle dans un murmure avec un délicieux sourire plein de timidité.

Elle était l'aînée de dix enfants et avait toujours aidé sa mère à tenir une maison au loyer d'une demi-couronne par semaine et à élever un régiment d'enfants. Mais à treize ans et demi une fille doit rapporter de l'argent à ses parents. Dieu merci, elle savait ce que c'était qu'un prêteur sur gages, son père étant souvent sans travail parce qu'il souffrait de l'asthme des potiers ; elle s'y connaissait d'ailleurs un peu en cuisine et était en particulier très forte sur les pommes de terre bouillies. La prendre serait une vraie charité de la part de Mrs Lessways, car ce n'était pas seulement une place agréable qu'on trouvait chez elle, mais respectable aussi. Dans l'hypothèse où Mrs Lessways refuserait de la prendre, Florrie pouvait aller s'embaucher dans une poterie où il lui arriverait malheur, ou chez quelque commerçant qui, de notoriété publique, n'en avait jamais fini de faire travailler ses employés ou peut-être même serait-elle forcée d'aller dans un public-house. Sa tante savait qu'on avait besoin de quelqu'un à la « Reine Adélaïde » où on la paierait. Mais non ! aucune de ses nièces ne servirait jamais dans un public-house si cela dépendait d'elle ! Tant avec le café et le rhum chauds à tenir prêts pour les clients à cinq heures et demie du matin qu'avec

la salle à balayer le soir après la fermeture, une pauvre fille, ne voyait jamais son lit ! Tandis que chez Mrs Lessways...

Cette dernière prit donc Florrie pour la tirer d'un tel esclavage.

Cette frêle enfant était jolie, avec des mouvements empressés et gracieux et une compréhension assurément rapide. Ses yeux gris brillaient et ses cheveux foncés artistement arrangés, un peu à la façon d'une queue de cheval endimanché. Elle était arrivée toute seule dans la matinée, avec un petit paquet et une mise remarquablement soignée — à condition de ne pas regarder ses souliers qui avaient évidemment appartenu à quelqu'un d'autre longtemps auparavant. Hilda avait distinctement éprouvé du plaisir à la perspective de voir cette petite jeune fille dans la maison.

Elle l'apercevait maintenant sous un autre aspect. Elle portait un grand tablier sale en toile à sac qui enlevait toute forme à son corps élégant et elle était agenouillée sur ces briques rouges et noires de la cuisine, avec ses énormes souliers qui apparaissaient derrière elle. A côté d'elle, se trouvait un seau plein d'une eau brunâtre et fumante et dans ses petites mains d'un rouge grossier, qui ne semblaient pas appartenir à ses bras graciles, elle tenait une guenille ruisselante. Devant elle, sur un endroit à moitié séché et d'une propreté reluisante, se tenait Mrs Lessways, la tête enveloppée dans un jupon de flanelle. Plus près de la petite bonne s'étendait un demi-cercle étroit de boue liquide ; en arrière, les carreaux sales auxquels elle n'avait pas encore touché. Florrie levait les yeux vers sa maîtresse avec une attention respectueuse et soutenue. Elle ne pouvait pas continuer son ouvrage parce que Mrs Lessways avait choisi ce moment pour lui donner, avec de nombreux reniflements, ses instructions sur les devoirs et les responsabilités de sa position.

— Oui, ma'm, — murmura Florrie.

Elle semblait être incapable de parler plus haut. Mais ce murmure était délicat et agréable et était peut-être un signe mystérieux de la force physique extraordinaire qu'elle était censée posséder.

— Il faudra descendre à six heures et demie. Puis vous allumerez le feu de la cuisine, mais bien entendu il faudra

d'abord monter le charbon. Puis vous cirerez vos souliers. Ensuite le jambon... mais ne vous occupez pas de cela. Miss Hilda ou moi nous serons là demain matin pour vous faire voir.

— Oui, ma'm,

Le murmure de Florrie était plein de reconnaissance.

— Quand vous aurez mis un peu les choses en train, vous ferez votre parloir; mais je vous ai déjà dit tout cela. Par exemple je ne vous ai pas dit que le mercredi faisait exception; le mercredi il faut faire votre parloir à fond après le déjeuner et avoir soin que tout soit bien en ordre pour le dîner à midi et demi.

— Oui, ma'm.

— Je vous expliquerai ce que vous aurez besoin de savoir à propos de votre garniture de foyer...

Mrs Lessways continuait à faire, de tout ce que contenait la maison, la propriété particulière de Florrie, lorsqu'Hilda l'interrompit en lui parlant du mouchoir et continua en l'exhortant à se méfier de l'humidité du plancher, ce qui la froissa légèrement. Là-dessus Hilda quitta la cuisine. Il était toujours imprudent de se mettre entre Mrs Lessways et une nouvelle bonne.

Elle resta dans le couloir pour écouter ces recommandations interminables et sans suite. A la fin Mrs Lessways dit avec bienveillance :

— Il n'y a pas de raison pour que vous n'alliez pas vous coucher à huit heures et demie ou neuf heures au plus tard. Aucune raison. Et si vous êtes vive et adroite — et je suis sûre que vous l'êtes — vous aurez beaucoup de temps dans l'après-midi pour faire des travaux simples de couture et de reprisage. Je verrai ce que vous savez faire comme reprisage, — ajouta-t-elle d'un ton encourageant.

— Oui, ma'm.

Hilda sentit son cœur se révolter, moins contre les défauts de sa mère comme organisatrice que contre l'affreux mélange de tout ce qui constitue la tenue d'un ménage. Elle savait que, avec sa mère dans la maison, Florrie n'irait jamais se coucher à huit heures et demie et très rarement à neuf, et qu'elle ne serait jamais libre l'après-midi — elle savait que si sa mère

se contentait de s'asseoir et de rester tranquille, le travail pourrait s'accomplir avec la moitié de la peine qu'il y fallait à présent. Il y avait trois femmes dans la maison ou du moins une femme, une jeune fille et une enfant, et, en théorie, leur principale préoccupation à toutes les trois consistait en cette tenue du ménage. — C'était évidemment ridicule et elle ne pourrait jamais faire comprendre à personne pourquoi. Mais ce n'était pas tout. Cette besogne elle-même lui inspirait un dégoût absolu. Un dégoût tel, qu'elle aurait préféré la faire en secret de ses propres mains à voir les autres s'en acquitter ouvertement, sans rien cacher de tout ce qu'elle avait de hideux et de misérable. On aurait pu faire les choses de façon plus intelligente — il n'y avait par exemple aucune raison pour rendre le salon inhabitable une fois par semaine entre le déjeuner et le dîner, — mais de toute façon ces soins de ménage ne pouvaient être qu'odieux. Le plancher de la cuisine devait fatalement être lavé par une bonne à genoux, enveloppée de toile à sac et avec des mains terribles. Hilda était en train de contempler la première étape de la dégradation d'une victime des travaux domestiques. Aujourd'hui Florrie était une jeune et charmante créature pleine de grâce tendre et fine. Bientôt elle ne serait plus qu'une machine à tout faire, ayant perdu toute dignité humaine. Et Hilda n'y pouvait rien ! Dans la ville tout entière, dans chaque rue, derrière tous les jolis rideaux, les stores élégants les mêmes hontes secrètes se perpétraient, partout on retrouvait l'immense horreur sociale de toutes ces rinçures' savonneuses et fumantes — c'était inévitable ! Cela ne valait pas mieux que la barbarie, pensait-elle dans sa révolte. Elle se détournait de tout cela avec une affreuse répugnance. Personne, sauf elle, ne semblait s'apercevoir que ces travaux domestiques ne constituaient pas la réalité de la vie, n'en étaient au plus qu'un rouage grossier et tout extérieur. Bien au contraire, la moitié de la population adulte les vénérait comme une fonction suprême et sacrée, gonflait leur importance et leur permettait avec une véritable allégresse de monopoliser leur existence. Les neuf dixièmes de la conversation de sa mère roulaient là-dessus et pourtant Mrs Lessways prenait son ménage bien moins au sérieux que la plupart des autres femmes !

*
* *

Il y eut un coup frappé à la porte avec impatience, phénomène rare mais non point inconnu.

La voix de Mrs Lessways arriva un peu étouffée des plis de son jupon de flanelle :

— Hilda, voyez donc ce que c'est, voulez-vous? Un coup pareil ! Florrie ne peut pas y aller.

Et juste au moment où Hilda arrivait à la porte de la rue, sa mère ouvrit en grand celle de la cuisine pour apercevoir la personne qui se permettait de la déranger ainsi et l'informer si, comme il était probable, elle outrepassait ses droits, qu'elle aurait mieux fait de s'attaquer à la porte de derrière.

C'était Mr Cannon qui se trouvait à l'entrée.

Hilda entendit la cuisine se refermer violemment derrière elle, mais ce bruit ne fut pour son cerveau qu'une hallucination. Elle fut toute saisie par cette apparition. Elle s'était vaguement demandée ce qu'il pourrait faire pour tenir sa promesse de lui venir en aide ; elle avait eu l'intuition que le temps pressait si l'on voulait empêcher sa mère de faire sa tournée de loyers le lundi ; elle avait peut-être naïvement attendu de lui une espèce de miracle mais elle n'avait jamais, bien sûr, même rêvé qu'il viendrait en personne chez elle : « Il faut qu'il ait perdu la raison ! » se serait-elle écriée en elle-même si la grandeur de l'image de lui qu'elle gardait dans son cœur ne lui eût rendu une telle accusation impossible. Il n'était pas fou ; il était simplement impénétrable et à un degré terrifiant. C'était comme si sa propre audace aventureuse s'était personnifiée en lui et, faisant retour contre elle, devenait pour elle une menace aiguë.

— Bonjour, — dit Mr Cannon avec un sourire plein d'assurance et pourtant non sans cérémonie. — Est-ce que madame votre mère est chez elle?

— Oui.

Hilda ne s'en rendait pas compte, mais elle parlait en murmures, tout à fait à la façon de Florrie.

— Puis-je entrer?

— Oh ! je vous en prie !

Ces mots jaillirent de sa bouche, tant elle désirait effacer toute impression, peut-être produite en lui, qu'elle ne désirait pas qu'il entrât.

Il franchit le seuil et lui prit la main d'un geste. Elle ferma la porte. Il attendit avec un silence plein de suavité. Il y avait juste assez de place pour tous les deux dans l'étroite entrée et elle osait à peine lever les yeux vers lui. Il n'avait pas de peine à la dominer. Sa forte stature lui en imposait et sa bonne mine, ainsi que l'élégance de sa mise, exerçaient sur elle une sorte d'intimidation morale. Sa personne respirait une large magnificence physique que faisaient ressortir l'éclat du linge et la finesse du drap. Près de lui elle paraissait aussi modeste qu'une souris. La jeune femme à l'esprit supérieur, le philosophe sévère et pourtant indulgent s'étaient entièrement évanouis en elle et il ne restait plus que la pauvre petite bestiole.

— Voulez-vous entrer dans le salon? — murmura-t-elle, lorsqu'après un immense effort pour se ressaisir, elle eut décidé où il fallait le mettre.

— Merci, — dit-il.

Comme elle se faisait toute petite contre le mur, inclinant son corps avec une grâce timide, pour qu'il pût manœuvrer de façon à introduire sa haute taille par la porte du salon, il lui jeta un regard mi-bienveillant et mi-poliment malicieux qui semblait dire encore une fois :

« Je sais que vous avez peur et cela ne me déplaît pas. Mais vous savez qu'il n'y a pas lieu. »

— Asseyez-vous, je vous en prie, — implora-t-elle.

Puis, vivement, comme il ne paraissait pas avoir l'intention de s'entretenir avec elle confidentiellement :

— Je vais prévenir maman, — ajouta-t-elle.

En s'en allant elle le vit s'enfoncer doucement dans un fauteuil ; tenant d'une main son chapeau bien lustré et de l'autre une canne d'ébène. Sa présence produisait un effet désastreux sur ce salon si rarement habité et si froid. Il en était soudain réduit à une apparence de médiocrité râpée.

La porte de la cuisine était toujours fermée. Oui, il fallait cacher à cet être magnifique toute la pauvre hideur du ménage ! Hilda entra avec des précautions de criminelle.

Mrs Lessways avec des gestes violents lui fit signe de refermer la porte avant de parler. Florrie, muette de stupeur, les regardait toutes les deux. Une fièvre intense s'était emparée de toute la maison.

— Vous n'allez pas me faire croire que c'est Mr Cannon ! — murmura Mrs Lessways avec agitation.

— Est-ce que... Est-ce que vous le connaissez?

— Si je le connais !... Qu'est-ce qu'il veut?

— Il veut vous voir.

— A quel sujet?

— Je suppose qu'il s'agit de nos affaires ou de quelque chose dans ce genre, — répondit Hilda en rougissant.

Elle ne s'était jamais sentie aussi peu de chose en présence de sa mère.

Mrs Lessways détacha rapidement son jupon de flanelle et le jeta sur la table avec un geste désespéré de sacrifice. Il fallait faire face à la situation. L'homme resplendissant l'attendait dans le salon si mortellement froid. Il avait son pardessus, mais elle qui était malade devait affronter sans protection le risque que lui faisait courir la rigueur de la température. Qu'importait qu'elle attrapât une bronchite ! Il fallait y aller. Hilda elle-même ne songeait pas à accuser sa mère de commettre une folie. Celle-ci, après avoir tapoté ses cheveux, vida les deux poches de son tablier de soie brodée des mouchoirs qu'elles contenaient puis, saisissant le propre que lui tendait Hilda, s'abandonna à sa destinée. Elle était évidemment saisie et intriguée mais nullement intimidée, et Hilda qui s'en rendait compte en éprouva malgré elle un respect nouveau pour sa mère.

Elle entendit de la cuisine les paroles de bienvenue échangées dans le salon, puis le bruit lointain qui attestait l'état déplorable du nez de la malade. Elle avait envie d'aller au salon. Sa mère s'attendait probablement à ce qu'elle entrât. Mais elle n'osait pas. Elle avait peur.

— Je me demandais, — dit la voix de Mr Cannon, — si vous avez songé à vendre vos maisons de Calder Street, Mrs Lessways.

Puis la porte du salon se ferma et le tic-tac de l'horloge normande reprit possession du corridor.

V

LA PÉNÉTRATION DE MIS LESSWAYS

Hilda, irrésolue à la porte de la cuisine, traversait les moments les plus palpitants et les plus délicieux que lui eût encore offerts la destinée. Sa pensée s'arrêtait sur ce que la voix de Mr Cannon avait de mystérieux et d'attirant — elle était sûre qu'en parlant à sa mère il s'était montré doucement persuasif et avait employé avec elle un ton encore plus intime et plus engageant. Lui et elle partageaient un secret ; ils étaient tous les deux conspirateurs. Cette idée était à la fois déconcertante et délicieuse. Elle se rappelait combien ils avaient été proches l'un de l'autre dans le couloir ; les syllabes qu'il avait prononcées se mêlaient dans sa mémoire à la douce odeur de son drap, la blancheur de ses manchettes, l'éclat de ses boutons de chemise, la courbe de ses moustaches, le rayonnement de son regard abaissé sur elle et le caractère à la fois noble et aisé de son port — tout cela se réunissait dans sa pensée pour former une image idéale, une image qu'elle ne contemplait point avec tendresse mais avec une admiration naïve et un respect absolu ! Et avec quelque chose de plus néanmoins, car lorsqu'elle songeait à son regard, elle éprouvait comme une légère et brève défaillance qui ne durait qu'une seconde et qu'elle n'analysait pas, n'aurait pu analyser.

Le ciel de son rêve s'obscurcissait lorsque des frayeurs le traversaient, semblables à des nuages rapides et capricieux : frayeur de cette stupéfiante initiative qu'avait prise Mr Cannon, frayeur du résultat final de son aventure, et frayeur imprécise et sans nom. Elle se trouvait néanmoins dans un état d'exaltation. Elle exultait parce qu'elle était au beau milieu de sa merveilleuse aventure et que mille appréhensions lui procuraient un frémissement exquis.

Au bout d'un long moment, le loquet de la porte du salon fit entendre un grincement avertisseur. Hilda se déroba dans

la cuisine à la vue de sa mère et de Mr Cannon. Elle savait que ce qu'il y avait d'enfantin en elle la ferait rester là comme une petite fille jusqu'au moment où ce dernier serait parti, au lieu de sortir franchement comme l'aurait fait une jeune fille. Mais aux yeux de Florrie cette jeune maîtresse, au masque sombre et sévère avec ses sourcils formidables et son expression de superbe dédain, était aussi auguste qu'une déesse. Florrie, à force de reculer, était arrivée presque jusqu'à la porte de l'arrière-cuisine, tout en tordant son linge et frottant ses flaques d'eau et elle avait fini par salir jusqu'à sa figure. Comme Hilda la considérait d'un œil distrait elle pensa, sans savoir pourquoi, aux manchettes blanches de Mr Cannon. Elle vit la lessive et le repassage de ces manchettes et un ou deux souillons de femmes en train de soupirer et de grommeler au milieu de spirales de fumée et avec un arrière-plan de cendres, d'eau de savon et de rinçures... Tout cela pour que le grand homme pût avoir une blanche bordure au bout des manches de son veston pendant un jour ! Mais il ne fallait pas que le grand homme le sût. Ces détails misérables et nécessaires à sa splendeur devaient lui être cachés pour qu'il ne prît nulle offense. Et c'était là la façon dont les femmes rendaient leur fidèle hommage ! Ses idées au sujet des choses du ménage formaient maintenant un mélange où elle se heurtait sans conciliation possible. Et elle commençait à soupçonner que la base sur laquelle reposait la société était faite d'éléments plus complexes et plus obscurs qu'elle l'avait imaginé dans la droiture de sa jeunesse.

***

— Eh bien, vous l'avez emporté ! — dit Mrs Lessways avec une sorte d'entrain sardonique et méprisant qui n'excluait pas cependant quelque bienveillance.

L'énergique traitement qui venait d'être appliqué à son rhume semblait lui avoir fait du bien. Du moins n'avait-elle pas repris son jupon de flanelle et les symptômes nasaux étaient-ils beaucoup moins graves.

— Je l'ai emporté? — dit Hilda, abasourdie et de nouveau saisie d'appréhension.

— Mr Cannon va s'occuper de toucher les loyers de Calder Street, — expliqua Mrs Lessways, — j'espère donc que vous êtes contente, mademoiselle.

Hilda se sentit gênée.

— Oui, vous pouvez rougir, — continua Mrs Lessways avec une malicieuse gaieté. — Vous êtes heureuse comme on ne l'est pas et vous vous dites que vous avez fait céder une fois de plus votre vieille mère ! Et vous n'avez besoin de rien me raconter !

— Il m'a semblé, — dit Hilda sur le ton le plus leste et le plus détaché, — il m'a semblé lui entendre dire quelque chose au sujet de la vente de ces immeubles?

Mrs Lessways se mit à rire avec un air sceptique et plein d'assurance comme quelqu'un qui ne s'en laisse pas imposer.

— Bah ! — dit-elle. — Ce n'était qu'un ballon d'essai. Ce n'était qu'en entrée en matière pour engager une causette. Ce n'est pas à moi qu'il faut raconter des histoires ! Je puis être naïve, mais pas autant que lui ni que d'autres personnes le croient.

(Et ici, Hilda dut admettre que, en toute vérité, sa mère n'était pas absolument naïve. Il y avait en elle une part de bon sens avisé qui se montrait de temps en temps et faisait paraître enfantine toute la philosophie critique d'Hilda.)

— Vous imaginez-vous que je ne connais pas George Cannon? Il est venu ici exprès pour obtenir de moi cette gérance de loyers. Eh bien, il l'a et c'est tant mieux, car je n'ai pas le moindre doute qu'il ne s'en tire beaucoup mieux que le pauvre Mr Skellorn ! Je lui ai confié ces loyers parce que j'en ai ainsi décidé !... Vendre ! Il n'a pas plus d'acheteur sérieux pour Calder Street que pour ce bol à rinçures !

Hilda fut froissée par cette façon cavalière de décrier un être qui lui avait produit une impression si profonde. De plus elle était convaincue que sa mère, secrètement très flattée et ravie de cette visite, prenait cette attitude narquoise pour faire ses embarras devant sa fille. Les parents ont de ces ingénuités ! Mais elle était si vexée qu'elle trouva préférable de ne rien dire.

— George Cannon aurait pu parler jusqu'à demain, — continua Mrs Lessways toute heureuse. — Et pourtant ce

n'est pas qu'il en dise beaucoup. Non, certes, je lui rends cette justice. Il est toujours gentleman. Je ne pourrais pas dire de sa sœur que c'est une dame et je le regrette. C'est l'homme le plus distingué de Turnhill et toujours si bien mis avec ça !

— Sa sœur?

— Oui, sa demi-sœur, puisqu'il vous faut tant de précisions, mademoiselle la difficile !

— Pas Miss Gailey? — demanda Hilda commençant à se rappeler vaguement un fait oublié qu'il lui semblait avoir connu jadis.

— Oui, Miss Gailey, — dit impatiemment sa mère, toujours d'excellente humeur. — On m'a dit qu'elle s'était querellée avec lui aussi à la fin et pour tout de bon !

Elle pinça les lèvres.

— Baissez donc le store.

(Miss Gailey, vieille fille d'éducation supérieure et professeur de danse, avait dans un lointain passé, été l'amie intime de Mrs Lessways. Cette amitié était légendaire dans la maison et la grande brouille qui y avait mis fin pour toujours avait pris, dans les premiers souvenirs d'Hilda, les proportions d'un événement historique. Depuis de longues années les deux femmes n'avaient pas échangé un mot.)

Mrs Lessways alluma le gaz. La porcelaine, le linge blanc, la gelée aux couleurs de fruits et les cuillers d'argent réfléchirent gaîment la lumière qui se posait sur elles.

— Est-ce qu'elle a balayé le devant de la cheminée? Oui, — dit-elle en jetant un coup dœil sur le feu rougeâtre.

Hilda se rassit et attendit, les mains croisées dans un geste qui semblait tout de calme douceur. Au bout de quelques instants, Florrie entra avec la théière et le pot d'eau chaude. Elle portait avec fierté un tablier blanc neuf qui était un peu trop long pour elle et elle répondit avec un sourire heureux au bref compliment de Mrs Lessways sur son aspect et sa promptitude. Elle se croyait en paradis.

— Vous viendrez chercher votre tasse dans trois minutes, — dit Mrs Lessways.

Puis, à Hilda, lorsque Florrie eut murmuré quelque chose et s'en fut allée :

— Nous allons voir si elle sait faire le thé. J'ai beaucoup insisté là-dessus ce matin et elle me paraît assez éveillée pour m'avoir comprise.

Et lorsque les trois minutes furent expirées, elle goûta le thé. Oui, il était bon. Il était très bon. L'eau avait, sans contredit, bouilli moins de cinq secondes avant d'être versée sur les feuilles. Cette Florrie avait de l'étoffe. Elle montrait déjà qu'elle possédait le don mystérieux de l'activité efficace. La première journée, étant la première journée, n'avait pas été, bien entendu, sans ses moments décourageants, mais dans l'ensemble, Florrie avait prouvé qu'on pouvait se fier à elle pour comprendre et exécuter.

— Voici un morceau de sucre en plus, — dit Mrs Lessways toute rayonnante, comme Florrie quittait le parloir avec son gros bol plein de thé fumant qu'elle allait boire avec son accompagnement de grosse tartine beurrée, toute seule, sur la table, bien récurée, de la cuisine.

— Et ne touchez pas au gaz ; il est bien assez haut pour de jeunes yeux, — cria Mrs Lessways derrière elle.

— Gentille petite enfant, — murmura-t-elle, songeant maternellement à l'âge de sa petite bonne.

***

Elle était heureuse, oui heureuse, dans son intérieur. Elle entrevoyait un avenir immédiat qui serait bien tranquille. Elle se préparait à se reposer sur les bonnes qualités de Florrie comme sur un coussin. Elle aimait cette fillette. Elle aimait aussi le thé bien fait et la gelée bien pure. Et elle avait résolu le problème de Calder Street. Il arrivait de plus qu'Hilda était apaisée. Pourquoi n'eût-elle pas été heureuse? Elle ne désirait rien d'autre. Ses désirs n'allaient pas au delà. Et elle n'était pas femme à se faire du mauvais sang inutile.

Hilda ne pouvait pas ne pas partager la satisfaction de sa mère. Elle ne pouvait pas entièrement se soustraire à l'influence de cette tranquillité dans laquelle baignait maintenant la maison. La vie en commun quand il s'agit de deux femmes peu faites pour s'entendre, encore que pleine d'exaspérations secrètes, a aussi ses heures charmantes, charme

mielleux, pervers et unique. Hilda était en train de goûter ce charme-là. Mais soudain elle se sentit triste et trouva un autre plaisir à sa tristesse. Elle était triste parce que son aventure était finie — finie trop tôt et trop facilement. Elle jugeait à présent qu'elle eût sincèrement désiré une catastrophe au bout. Elle avait obtenu ce qu'elle désirait, mais sa situation ne valait pas mieux qu'avant l'attaque de Mr Skellorn. La monotonie domestique s'était refermée sur elle. Son escapade secrète était demeurée stérile. Ses risques avaient disparu et rien ne pouvait en germer. Néanmoins elle restait toujours vivante dans son cœur. Après tout, ces émotions avaient été extraordinaires. Et cela tenait du miracle, ce que peut faire une initiative audacieuse. Oui, sa mère était assez fine — on ne pouvait pas le nier — mais pas autant qu'elle-même l'imaginait, car il ne lui était pas venu et ne lui viendrait jamais à l'esprit, même dans ses rêves les plus fous, que l'auteur de la visite de Mr Cannon était la jeune fille qui, assise devant elle, picorait délicatement sa gelée.

— Comment se trouve-t-il être le demi-frère de Sarah Gailey? — demanda Hilda au milieu du repas.

— Parce que Mrs Gailey — c'est-à-dire la mère de Sarah Gailey — épousa un étranger après la mort de son premier mari.

— Mais Mr Cannon n'est pas un étranger.

— C'est un demi-étranger. Regardez ses yeux. Mais vous êtes certainement au courant de tout cela, mon enfant !... Non pourtant, vous n'êtes pas de cette époque-là.

Hilda apprit alors que Mrs Gailey avait épousé un modeleur français appelé Canonge, que les Peels de Bursley, les grands rivaux des Minton et des Coppeland, avaient fait venir de Limoges (ou d'un endroit dont le nom ressemblait à celui-là). Peu à peu, Canonge s'était tout doucement transformé en Cannon parce que personne dans les Cinq Villes ne pouvait prononcer convenablement ce mot-là. Et ce George Cannon, issu de cette union, avait été orphelin de bonne heure.

— Comment est-il devenu sollicitor? — demanda Hilda avec un vif intérêt.

— On dit que ce n'est pas un vrai sollicitor, c'est-à-dire qu'il n'a pas passé ses examens. Mais pour sûr il est aussi ferré

sur le droit que beaucoup d'autres et davantage. Et il a pris ce Mr Karkeek pour lui servir de paravent. C'est du moins ce qu'on dit... Il était employé chez un homme de loi, chez Toms et Scoles, je crois. Puis il a quitté le pays pendant un an ou deux, ou peut-être davantage. Et voilà que monsieur revient sans crier gare et se met avec Mr Karkeek, comme si de rien n'était.

— Est-ce qu'il sait le français?

— Qui? Mr Cannon? Je vous réponds qu'en tout cas il sait l'anglais ! Ah oui, alors ! Hé, c'est un malin pour sûr, un vrai malin !

Hilda au lieu de rester assise devant la table était partie dans les régions lointaines du rêve et de la fantaisie.

Une pensée saisissante lui traversa l'esprit.

« Mais il s'attend tout naturellement à ce que j'aille le voir. Il a fait ce que je lui demandais et il s'attend à ce que j'aille le voir pour causer de tout cela. Et j'aurai sans doute à lui payer quelque chose. J'avais oublié cela et je n'aurais pas dû l'oublier. »

(A suivre.)

ARNOLD BENNETT

(TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR MAURICE LANOIRE)

LE PRÉSIDENT WILSON

ET LE PACIFISME AMÉRICAIN[1]

Dans la mémoire non pas de tous, mais de beaucoup de citoyens des États-Unis, le 3 février 1917 prendra rang immédiatement après le jour où fut proclamé l'Indépendance nationale. La rupture des relations diplomatiques avec l'Allemagne, survenue ce jour-là, a enlevé le poids qui pesait sur leur poitrine : désormais ils pourront relever la tête et regarder le monde en face, sans éprouver ce sentiment intolérable de la défaillance nationale qui les oppressait depuis trente longs mois. Le 3 février, par un acte tout simple mais profondément significatif, en remettant ses passeports à l'ambassadeur allemand et en rappelant de Berlin l'ambassadeur américain, les États-Unis sortirent de la position fausse à laquelle les avait condamnés la neutralité particulière regardée par le président Wilson comme l'attitude qui s'imposait à notre

1. Cet article de M. Robert Herrick était composé avant la Déclaration du 2 avril. Il y manque donc en conclusion quelques lignes que nous n'avons pu demander à l'auteur, absent de Paris. Mais tout l'article fait prévoir les actes mémorables accomplis à Washington dans les premiers jours de ce mois, et il en explique la génèse imparfaitement connue chez nous, et qui est d'un haut intérêt. — E. LAVISSE.

pays dans le conflit mondial. Ces Américains sont nombreux et de toutes les classes : il leur était moralement impossible d'observer la stricte impartialité d'action, de parole et de pensée que leur recommandait M. Wilson.

Aussi n'ont-ils pas hésité à exprimer leur opinion, non seulement sur les questions morales d'intérêt vital soulevées par le conflit, sur la manière dont les Allemands s'y engagèrent et le soutinrent, mais aussi sur l'attitude de leur propre gouvernement.

A leur sens, pratiquer la neutralité en face de crimes évidents, capables d'impressionner toutes les nations du monde et toute personne d'esprit libre, c'était enfoncer leur pays de plus en plus dans le marais de l'indécision et de la couardise, où sombre inévitablement quiconque hésite en face d'un devoir moral.

Le fait que les États-Unis s'abstinrent de protester de suite contre la violation de la neutralité belge peut s'excuser par plusieurs motifs, principalement par la confusion des esprits. Il fallut deux mois au colonel Roosevelt lui-même pour qu'il découvrît que son pays aurait dû protester, et dans l'intervalle il envoyait à l'*Outlook* un article où il conseillait à ses concitoyens de conserver envers l'Allemagne une attitude impartiale !

Mais le dossier des atrocités allemandes grossissait tous les jours, les intentions et les méthodes allemandes devenaient claires à tous les yeux; survint alors le torpillage cynique du *Lusitania* : ces Américains ne virent plus pour leur gouvernement aucune excuse s'il hésitait encore à se ranger du côté du droit, à prendre le rôle qui lui revenait pour assurer la maintien de la civilisation. C'est donc avec une impatience croissante qu'ils accueillirent la volumineuse correspondance que le président Wilson entretint avec Berlin. Si le président était résolu à ne faire en aucun cas une démarche décisive, il leur semblait qu'il eût été moins humiliant d'ignorer totalement l'existence des meurtres sous-marins et d'y voir l'acte d'un peuple en état de démence momentanée, que d'épiloguer avec un gouvernement de brigands sur des arguties juridiques, à l'occasion d'un crime commis moins contre des Américains que contre l'humanité elle-même. Ils souffraient du ton plus

que diplomatiquement amical que prenaient quelques-unes de ces communications. Suivant l'expression d'un ironiste américain, l'objet des efforts du président Wilson semblait être : « La paix avec l'honneur si possible, la paix avec l'Allemagne à tout prix ! » Même les concessions si vantées arrachées à Berlin après le torpillage du *Sussex* n'étaient, aux yeux de ces Américains, qu'un médiocre compromis juridique substitué à ces « droits de l'humanité » qui revenaient constamment sur les lèvres du président. Aussi n'éprouvaient-ils plus aucune surprise, ni devant la répudiation répétée de l'arrangement conclu par l'Allemagne, ni devant l'accueil soumis fait à ces excuses par le gouvernement américain. Au lieu de tenir l'Allemagne pour strictement responsable, M. Wilson semblait désireux de trouver des raisons de ne pas agir. Les Américains dont nous parlons ne pouvaient pas davantage admettre l'excuse trouvée par les défenseurs du président : les sympathies de la nation étant désespérément divisées, disaient ceux-ci, l'opinion n'appuierait pas une politique de dignité qui risquerait de provoquer la guerre. Beaucoup d'entre nous sont aujourd'hui convaincus que le peuple entier se serait serré autour de son président avec autant de loyalisme en mai 1915 qu'en février 1917, si M. Wilson avait rompu avec l'Allemagne au lendemain du crime atroce du *Lusitania*. Ils pensent que les deux années de communications diplomatiques entre Washington et Berlin n'ont guère servi qu'à affaiblir et dissocier l'unité de l'esprit national : ainsi, avant un acte qui s'impose, toute hésitation ne tend qu'à affaiblir et à dissocier l'unité de la volonté individuelle. C'est avec honte et dégoût qu'ils ont vu leur pays subir les intrigues, les crimes des agents de l'Allemagne, qui ne prenaient pas toujours la peine de déguiser leur activité ni de cacher qu'elle avait pour inspirateur l'ambassadeur d'une nation à qui l'on attribuait des dispositions amicales. La réélection du président, due au grand argument : « Je vous ai tenus en dehors de la guerre », faisait endosser sa politique au pays. Le groupe d'Américains dont nous parlons y vit la preuve nouvelle que, depuis les grands jours de Lincoln, le moral des Américains avait déplorablement baissé, et peut-être aussi que le fonds national s'était corrompu par l'effet d'une immigration démesurée.

De plus, aux yeux des Américains de ce tempérament, on a, tout en parlant des droits de l'humanité, accumulé en fait les équivoques sur les règles indécises du droit international, en ne considérant que les cas où se trouvaient impliqués les biens et la vie de citoyens américains. Les États-Unis devaient moins se préoccuper de venger la vie de quelques-uns de leurs nationaux que de revendiquer les droits de l'humanité. La critique subtile des témoignages, destinée à déterminer quelle fraction de citoyen américain représentait telle victime des attentats répétés de l'Allemagne, donnait à la grande cause qui sollicitait la conscience américaine un caractère égoïste et vulgaire. Les vies américaines, les biens américains n'étaient pas seuls en jeu : il s'agissait des plus hauts principes de la civilisation. Tout en professant à l'égard de ces principes un ardent attachement, les notes du président Wilson à l'Allemagne affectaient trop exclusivement de se tenir dans les limites d'une étroite légalité.

Aussi, quand le président finit par rompre brusquement tous rapports avec la nation félonne qui déclarait cyniquement qu'elle ne se considérait plus comme liée par les accords antérieurs sur la guerre sous-marine, alors passa sur les États-Unis comme la forte brise d'une idée régénératrice. Enfin la nation était parvenue au point où elle aurait dû être en mai 1915.

***

A ces Américains particulièrement soucieux du droit dont je viens d'interpréter les sentiments, on pouvait malheureusement répondre que les nations, même les plus civilisées, ne prennent pas, par la parole ou par les armes, la défense des principes du droit et de la justice, si leurs propres intérêts ne se trouvent pas en péril. La moralité de l'État reste fâcheusement au-dessous de la moralité de l'individu raisonnable. On ne pouvait s'attendre à voir les États-Unis adopter en faveur de la Belgique une conduite plus désintéressée que celle qu'aurait prise, selon toute vraisemblance, une puissance européenne, si notre république avait été aussi atroce-

ment malmenée que la Belgique le fut par l'Allemagne. Quelle nation d'Europe serait venue au secours des États-Unis, simplement en vertu d'un principe élevé de moralité internationale?

Il fallut que des citoyens américains fussent assassinés par un sous-marin allemand pour que les États-Unis devinssent légalement partie dans la grande cause Humanité contre Allemagne. Il fallut le torpillage du *Lusitania*, avec la perte de vies américaines, pour que, suivant les principes en cours de la moralité internationale, le gouvernement se trouvât qualifié pour intervenir dans le conflit mondial. Comment put-il donc esquiver la question si nette et si pressante posée par les faits? Comment se fait-il que le peuple américain ait de plus en plus fortement approuvé la politique qui voulait éviter la guerre, tout en négociant pour arracher à un État, manifestement affranchi de toute loi humaine, la reconnaissance des principes du droit international? Enfin comment se fait-il que le sentiment national, après avoir approuvé la formule : « je vous ai préservés de la guerre », soutienne de tout son enthousiasme la politique actuelle qui protège les droits américains par la force armée, même si cette politique doit aboutir à la guerre contre l'Allemagne? Le paradoxe apparent que recèlent ces questions, je voudrais essayer de le résoudre, et d'expliquer comment le président Wilson s'est trouvé amener une nation pacifiste au bord même de la guerre, en s'attachant à réaliser un idéal pacifiste.

Tout d'abord, il convient de dire, pour répondre encore aux nombreux Américains qui ont critiqué la politique présidentielle, que le peuple et le président ont modifié leurs vues politiques sous la pression des deux années vécues en face de l'effroyable lutte. Chez tous les deux naquit et grandit rapidement, avec le sentiment national, l'idée d'une politique mondiale américaine, bref un *américanisme* que tout citoyen doit découvrir en lui-même et chez ses compatriotes. Comme le président l'a dit dans son deuxième discours d'installation : « Nous ne sommes plus des provinciaux ; les tragiques événements de ces trente mois de guerre ont fait de nous des citoyens du monde. »

Cette évolution de l'opinion américaine est étroitement mêlée à la personnalité et à la foi politique du président. Il importe donc de mettre en relief certains aspects de l'une et de l'autre, assez rarement remarqués jusqu'ici.

M. Wilson est un « homme de parti ». Il a accepté le système politique de son pays, le système des deux partis, et, à l'exemple de son prédécesseur, le président démocrate Cleveland — homme supérieur à son parti, qu'il conduisit à sa perte — le président démocrate d'aujourd'hui a évidemment dès le début décidé d'atteindre son but grâce à l'instrument politique que constitue son parti. Le président Wilson est, lui aussi, supérieur à son parti, mais il ne l'a pas conduit à sa perte. Au contraire, il lui a donné toute la force et toute l'unité d'action qu'il possède maintenant comme instrument politique. Tout en le dominant, il l'a entraîné. Quand on considère le petit nombre de personnalités que possède le parti démocrate américain, quand on songe qu'il représente en somme les éléments les moins instruits, les moins intelligents, les moins privilégiés de la nation, les résultats législatifs que le président a su en tirer paraissent merveilleux. Le parti démocrate, comme l'a dit M. Eliot, a donné à la nation une législation intérieure qui marque un progrès considérable sur celle que vota le parti adverse dans l'espace d'une génération. Le président Wilson accomplit cet exploit en n'allant jamais trop vite avec son Congrès démocrate, en s'attachant à conférer avec ses membres sur un pied d'égalité, en donnant aux membres de cette assemblée les enseignements qu'ils devaient recevoir[1]. Quel sens de l'intérêt public, quelle intelligence de la politique mondiale on peut attendre du Congrès, on le comprend en constatant que le sénateur Stone, l'obstructionniste de triste renommée, est depuis le commencement de la guerre le président du comité sénatorial des affaires étrangères, et par suite le chef d'état-major de M. Wilson au Sénat ! De même, Bryan, ancien ministre et pacifiste professionnel, est le membre le plus populaire et le plus influent du parti démocrate et c'est avec de tels auxiliaires, c'est avec un tel parti que le président, au terme de la dernière session, sut obtenir en

1. Le président Wilson a remis en vigueur l'usage de lire en personne son message au Congrès.

faveur de sa politique un vote écrasant de plus de cinq cents voix sur cinq cent-trente-sept.

Il a obtenu cet appui quasi unanime du Congrès parce qu'il trouvait dans le pays, sinon une grande popularité personnelle, du moins une approbation générale de sa façon de voir. La nation était avec lui. Dans son ensemble elle approuvait les efforts qu'il avait faits depuis deux ans pour éviter aux États-Unis la rupture complète avec l'Allemagne. Le président Wilson professe comme premier principe de gouvernement — il l'a souvent déclaré — que le chef d'une grande démocratie doit, par ses actes, exprimer la volonté du peuple et non son jugement personnel. Beaucoup de ses actes qui paraissent inexplicables au cours de ces deux années décisives s'éclaircissent quand on se rappelle qu'il ne parlait et n'agissait pas en son nom, mais comme fondé de pouvoir du peuple américain. Il est une phrase qu'il répète volontiers sous diverses formes : « Prenons conseil ensemble. » Elle caractérise son attitude d'esprit en face du problème que pose la direction des démocraties. Le colonel Roosevelt, lui, proclamait avec une véhémence franche et pittoresque ce qui à ses yeux constitue le principe fondamental de la politique ; et, donnant libre cours à son ardente personnalité, il essayait d'entraîner la nation tout comme un piétiste exhorte et transporte ses fidèles. La méthode Wilson forme avec la sienne un contraste complet : le président Wilson écoute les voix de la démocratie et s'efforce d'en formuler la volonté confuse. S'il en restait là, il ne serait qu'un démagogue : or jamais ses censeurs les plus amers ne l'ont accusé de démagogie. Avec patience, il a conduit le peuple plus loin que n'aurait pu un démagogue, et c'est en faisant son éducation qu'il a obtenu ce résultat. En formulant les croyances et les opinions essentielles qu'il a trouvées dans la démocratie, en leur donnant la haute expression du pouvoir exécutif, il a peu à peu révélé à la nation sa destinée et sa volonté. Méthode lente, nullement brillante comme la méthode Roosevelt, mais qui réclame une foi profonde dans l'idéal démocratique, une foi profonde dans l'intelligence, la volonté et la puissance que peut consacrer l'humanité à se gouverner elle-même. Les résultats de la méthode Wilson sont plus sûrs et plus sains que ceux de la méthode

Roosevelt : ils donnent un corps aux convictions de l'âme nationale.

C'est donc comme homme de parti, comme interprète démocrate de la volonté populaire, enfin comme grand éducateur de la démocratie qu'il convient de considérer le président Wilson. A ces divers titres, il a pensé que son premier devoir était de songer à son pays, avant de songer à l'Europe et au monde, sauf dans la mesure où le monde et l'Europe affectaient la destinée du peuple américain. Du jour où éclata la guerre mondiale, il s'assigna comme devoir unique de ne pas laisser la désunion ruiner le grand dessein de la nation américaine. Plutôt que d'exprimer sur le conflit son jugement personnel ou la conviction sincère d'une vaste et importante portion du public américain, il s'imposa la tâche de lier en un solide faisceau les élans divergents de cent millions de citoyens. Quoi que fasse ou ne fasse pas la démocratie américaine, elle doit agir en bloc, dans l'unanimité de ses convictions. Telle est, à mon sens, la clé de voûte de la politique suivie par M. Wilson à l'égard de la guerre mondiale.

***

Comment se fait-il alors que cette politique ait paru entraîner une attitude purement négative — la neutralité — en présence des questions morales les plus importantes aux yeux de tout peuple doué de dignité? C'est qu'à vrai dire le peuple américain dans son ensemble ne voyait pas la nécessité ou l'opportunité d'une intervention. Bien que, dès le début de la guerre, beaucoup d'Américains aient sympathisé avec les nations de l'Entente, — sympathie qui s'est de plus en plus manifestée par des actes aussi bien que par des paroles, — un nombre plus grand encore d'Américains de toutes classes a loué les efforts accomplis par le président pour maintenir une neutralité officielle. Quelle en est la raison?

Il ne faut pas voir là l'influence de la propagande allemande, ou celle des Germano-Américains, membres de notre cité. Les journaux d'Europe ont attribué, je crois, trop d'importance

à ces deux facteurs. La propagande allemande aux États-Unis a été énorme, infatigable, mais rarement intelligente ; loin de l'intimider, ses manifestations fiévreuses ont plutôt exaspéré l'opinion américaine. L'apparente mansuétude dont le gouvernement a fait preuve dans ses rapports avec les agents criminels de l'Allemagne a été probablement sage en définitive. Notre proverbe dit : « Laissez-leur prendre assez de corde pour se pendre. » Avec complaisance le gouvernement a laissé prendre aux agents teutons tout le chanvre qu'ils voulaient, et, selon toute apparence, ils se la sont passée autour du cou. Ce type de propagande répugne au caractère américain : comprenant cette vérité évidente, un peuple plus imaginatif aurait adapté ses semis de haine au sol de l'Amérique, mais le peuple allemand ne s'est pas donné cette peine ! Et dans les milieux où les plus subtils arguments d'un Münsterberg ou d'un Dernburg ont pu provoquer des doutes sincères sur les causes réelles de la guerre européenne, bientôt le naufrage du *Lusitania*, le meurtre de Miss Cavell, le rapport Bryce, etc., effacèrent les effets de la propagande allemande. D'une facon générale les Américains n'ont pas jugé l'Allemagne d'après les causes du conflit, mais sur la manière dont elle s'est révélée par ses actes depuis le 1er août 1914. Toute l'ingéniosité de la propagande a été impuissante à déguiser ou à noyer sous les gloses l'épais dossier des atrocités. Temps, efforts, argent, tout a été employé en pure perte. Quant à l'influence politique des Germano-Américains, on l'a, en Europe, grandement exagérée. Une proportion très considérable d'Américains est de sang allemand ; mais cette parenté n'implique pas qu'ils ressentent pour l'Allemagne moderne une sympathie même modérée. Le vote des communautés allemandes, lors des élections de novembre dernier, prouve amplement que, comme la masse des autres citoyens, les Américains de descendance allemande pensent pour leur compte et sont avant tout des Américains. On ne peut raisonnablement s'attendre à ce que des hommes qui ont dans les veines du sang allemand, désirent voir la nation à laquelle ils appartiennent entrer en guerre avec les descendants de leurs ancêtres. Mais, la guerre devenant une réalité, on ne saurait avoir aucun doute sur le sens de leur loyalisme. Tout le bruit soulevé par les agents salariés de

l'Allemagne provient, non des Germano-Américains, dont la masse est loyale, mais de la nombreuse population flottante que contient tout État moderne.

Le pacifisme américain n'est ni le pacifisme germano-américain, ni celui que prêche la propagande allemande : c'est quelque chose de plus profond.

Il n'y a que les petits esprits ou les irréfléchis pour attribuer à l'amour du dollar le pacifisme persévérant des Américains. Il est vrai que — presque contre notre gré, et beaucoup contre notre bien — les nations en guerre nous ont enrichi en nous achetant ce dont elles avaient un besoin immédiat. Avec une surprise qui peut devenir un scrupule, nous avons réalisé des sommes énormes par suite des conditions créées par la grande guerre. Mais cette apparente prospérité a une influence plus localisée et plus superficielle qu'on ne pourrait le croire au premier abord. Un grand nombre d'Américains se trouvent réellement appauvris par la guerre. Du fait que les salaires sont généralement élevés, il ne faut pas conclure que la prospérité soit générale : le prix de la vie, déjà considérable aux États-Unis, s'est encore accru, subissant comme l'économie du monde entier le contre-coup de la guerre. Sans doute les Américains ne sont pas moins « intéressés » que les autres peuples; mais ils ne le sont sûrement pas davantage ! Non, ce n'est pas en augmentant la prospérité américaine que la guerre européenne a confirmé le pacifisme américain.

Par d'autres raisons, les esprits les plus réfléchis s'étaient écartés de la guerre : en eux s'enracinait la croyance qu'un grand peuple pouvait rendre au monde un service incalculable en ne participant pas à un conflit presque universel. Une nation forte, semblait-il, était requise pour continuer d'assurer les services quotidiens de l'humanité, et maintenant, dans l'ardeur de la lutte, et plus tard, au cours de l'universelle reconstruction, pour être, dans le monde ébranlé, le grenier, l'atelier, l'asile de paix. La cause de la civilisation pouvait se trouver servie, au mieux de ses intérêts, par les efforts désintéressés d'une nation restée à l'écart de la guerre, avec des énergies intactes. Les signes ne manquent pas pour montrer que, chez les Alliés, les dirigeants n'ont pas désiré l'entrée des États-Unis dans la guerre mondiale. Parmi les

nombreuses raisons qui poussaient le président Wilson à persévérer dans sa volonté de maintenir la neutralité, figurait — peut-être au premier rang — la sincère conviction que son pays pouvait être plus utile au bien du monde, pendant et après les hostilités, en qualité de puissance neutre que comme nation belligérante. C'est ainsi que les États-Unis organisèrent de nombreuses œuvres utiles qu'ils durent sacrifier en rompant les relations diplomatiques avec l'Allemagne : le ravitaillement des populations de la Belgique et du Nord de la France, et la protection des prisonniers de guerre en Allemagne.

Enfin, il était fort important pour l'humanité de conserver, au milieu des destructions de la guerre, une contrée de riches productions, capable d'assurer son ravitaillement : cette nécessité devient évidente à mesure que le monde ressent de manière plus aiguë la diminution générale des ressources alimentaires.

Il semblait donc que la nation transatlantique eût devant elle de belles tâches et de graves devoirs, sans chercher à intervenir activement dans la décision de la cause mondiale.

Mais on pourrait demander avec une impatience explicable : les Américains avaient-ils donc la vue assez basse pour ne pas voir quelle menace contre eux-mêmes constituerait l'Allemagne, si elle l'emportait dans l'expédition qu'elle a lancée contre les libertés du monde? Sans esprit militaire, sans préparation, sans organisation de guerre, avec des milliers de lieues de rivages faiblement défendus, abritant maintes cités florissantes, les États-Unis seraient une proie facile pour la nation de proie. En fait, durant les premiers mois de la guerre surtout, le sentiment du danger couru troubla la quiétude des riverains de l'Atlantique : ils réclamèrent en réunions publiques — sans succès d'ailleurs — des mesures de sécurité nationale mais sur l'ensemble de la nation, l'argument de la crainte, la nécessité de se préparer ont eu peu d'effet. Les habitants du Moyen-Ouest et de l'Ouest vivaient trop loin des côtes pour croire au péril. C'est un sot provincialisme, dira-t-on, qui empêche le petit fermier ou le petit boutiquier de la vallée du Mississipi de voir dans le succès des armes alle-

mandes, là-bas en Europe, un danger personnel. Soit : mais c'est un provincialisme que connaît la grande majorité de la race humaine ! Combien de gens ont assez d'intelligence et d'imagination pour se représenter un danger qui n'émerge pas encore au-dessus de leur horizon? Il a fallu bien des mois d'une guerre dont le canon pourtant s'entendait en Angleterre, pour que le peuple anglais dans son ensemble prît conscience de la terrible menace. Après bientôt trois ans de guerre, il est remarquable que, malgré la distance, il y ait eu tant de bons Américains qui n'arrivaient pas à comprendre ce qu'aurait signifié pour eux le triomphe de l'Allemagne. Y eut-il jamais une démocratie pour vouloir se tenir prête à parer à un danger qui menaçait son existence dans un avenir éloigné? La masse du peuple américain n'a pas plus ajouté foi au péril allemand qu'au péril jaune. Jusqu'au jour où les intrigues allemandes, clairement révélées, leur portèrent le coup qui dessille les yeux, les Américains, pour la plupart, n'arrivaient pas à se convaincre qu'une paix allemande imposée à l'Europe pût contenir une menace pour l'Amérique. Pour les hommes d'État berlinois, à la courte imagination, ce fut l'ultime et souveraine sottise que de se donner tant de mal pour porter l'argument *ad hominem* au cœur des Américains de l'Ouest, plongés dans le pacifisme et l'apathie !

*
* *

Plus que tout, le spectacle de la sanglante tragédie qui se déroule en Europe a développé chez les Américains un pacifisme intense. Depuis tantôt trois ans ils sont les spectateurs passionnés, apitoyés de la plus grande catastrophe qui ait jamais assailli l'humanité. Deux fois par jour, les journaux leur ont apporté les nouvelles des millions d'êtres humains innocents à qui sont infligées les souffrances et la mort. Notons que, sur tous les aspects de la lutte immense, les Américains sont, grâce à leur presse, plus complètement documentés qu'aucun des pays en guerre. Il en est inévitablement résulté une horreur croissante, et aussi une croissante aversion de la conscience

générale, à l'égard de la guerre. Même ceux qui se sont dévoués avec ardeur à la cause des Alliés pour adoucir les souffrances des blessés, des réfugiés et des orphelins, en sont venus à se demander : « Faut-il donc qu'il en soit ainsi? Faut-il que l'humanité commette ce suicide général? La guerre est-elle inévitable, éternelle? » Et, juste ou non, cette réponse a monté de leur cœur, toujours plus impérieuse : « Non! c'est la folie humaine, la déraison suprême! A ce cabanon sanglant où s'est jetée l'humanité, nous voulons une issue! » De là, parmi les fractions les plus intellectuelles, les plus réfléchies de la cité américaine, les efforts ardents qui se multiplient pour constituer des ligues en vue d'imposer la paix au monde, et de formuler des systèmes politiques pour diminuer le danger de voir imposer à d'autres générations ce tragique sacrifice.

Ces efforts variés, de nature pacifiste, ne sont pas l'œuvre des seuls germanophiles : ils ne sont pas entièrement inspirés par Berlin, dans l'espoir d'aboutir à une paix allemande grâce à la médiation apitoyée des États-Unis. *La Ligue américaine pour imposer la Paix* compte parmi ses membres maint citoyen influent qui sympathise profondément avec les Alliés et qui verrait dans une *paix sans victoire* pour l'Entente une calamité mondiale. Et plus d'une Américaine qui enroule un bandage ou borde une chemise pour un soldat français, à la prière qu'elle murmure pour la victime de la guerre ajoute une prière pour que la guerre soit épargnée à son pays, pour que la guerre soit à jamais chassée de la terre.

Ce n'est pas le lieu de rechercher si la théorie pacifiste possède un fondement dans la réalité; mais il importe de signaler que, sur la question d'une paix durable, l'attitude américaine diffère considérablement de l'attitude européenne. En général les Américains croient à la possibilité de la paix mondiale, à la découverte d'un principe de stabilité dans les relations internationales, qui pour toujours empêchera le retour d'une guerre universelle. Le peuple américain ne croit pas à la nécessité inéluctable de la guerre. A la différence de beaucoup d'Européens, il n'accepte pas la guerre comme un mal inhérent à l'humanité. On peut y voir la preuve du « provincialisme » qu'il apporte dans les affaires mondiales, de sa jeunesse relative, ou encore du facile optimisme naturel à un

peuple que les hasards de la situation géographique écartent des périls de la guerre. Cet état d'esprit n'en est pas moins réel, et l'Européen qui n'en tient pas compte, qui sourit avec scepticisme devant les « utopies » du président Wilson, ne comprend pas l'esprit américain. Dans ses diverses manifestations pacifistes, le président n'exprime pas seulement ses propres convictions, mais celles de la grande majorité de ses concitoyens, que renforçait, loin de les affaiblir, le spectacle de la lutte européenne. Sur aucun point l'esprit américain ne diffère de l'esprit européen comme sur la question de la guerre. A l'Américain qui a vu l'Europe rapidement s'épuiser en ressources et en hommes sans obtenir de solution, il semble que la décision obtenue par la force des armes soit la dernière insanité de l'esprit humain. Déniant à la guerre son caractère inévitable, il condamne un système de relations internationales qui croule si souvent pour aboutir à une sanglante barbarie. La tâche commune des êtres humains est de créer un autre, un meilleur système.

Je ne défends pas ces conceptions. Je les expose parce qu'il faut les connaître pour comprendre non seulement les déclarations du président Wilson sur la guerre, mais l'esprit américain lui-même et l'évolution qu'il a subie depuis trois ans, sous la pression des événements. Le peuple américain est profondément pacifique, non par amour de soi, par « provincialisme » ou par crainte — son isolement est pour lui une sauvegarde, — mais par conviction. L'idéal pacifiste forme un élément important de ce patriotisme qui, par l'effet de la guerre, apparaît de plus en plus clairement à la conscience américaine.

***

Les États-Unis ont leur tâche à accomplir dans le monde, une noble tâche qui est bien à eux. Pour en assurer le succès, il leur paraît essentiel d'entretenir avec toutes les autres nations des relations pacifiques. Dans son récent discours inaugural, le président Wilson formula les termes fondamentaux de cette politique nationale d'une originalité particulière. « Nous

sommes un peuple composite et cosmopolite ; nous sommes issus du sang de tous les peuples actuellement en guerre. » Par suite de leur situation géographique, les États-Unis sont de plus en plus devenus le grand asile de l'humanité. Nombre d'Américains de vieille souche croient que nous avons dépassé la mesure de la générosité et de l'insouciance en ouvrant si largement nos portes à tout étranger dans le besoin, sans nous inquiéter de sa race ou de sa condition antérieure. Pour ma part je ne partage pas cette opinion. Dans la famille des nations l'œuvre réservée à la nation américaine est d'accorder la plus accueillante hospitalité aux déshérités du monde : œuvre immense, qui retarde le développement de notre civilisation. L'infusion constante d'éléments qu'elle doit assimiler retarde son progrès laborieux. Notre culture nationale ne dépasse guère le niveau de l'école primaire. L'américanisme est l'immense effort de l'école élémentaire. Tous les nouveaux venus passent par notre école nationale, j'entends par nos écoles publiques. Nous leur donnons les éléments de l'éducation politique, les aspirations de la conscience nationale et, malgré des insuffisances et des défauts dont nous ne nous apercevons que trop, les résultats obtenus sont merveilleux. Aucune nation européenne ne voudrait suivre notre exemple, consentir à laisser mélanger son sang par l'apport incessant d'éléments étrangers, — bref à devenir l'orphelinat de l'humanité. Tous les hommes d'État européens doivent reconnaître le sens élevé de cette assimilation, et la valeur qu'elle prend dans l'histoire du monde. Jamais nation n'eut devant elle tâche mieux définie, œuvre plus noble que les États-Unis d'Amérique.

Pour mener l'entreprise à bien, la condition fondamentale est que la nation garde une attitude de juste impartialité en face des ambitions opposées des peuples, *dans la limite où ces ambitions n'entrent pas en conflit avec les droits universels de l'humanité.* Les États-Unis n'ont point de ces « aspirations nationales » qui s'expriment par le désir de conquérir des territoires, d'annexer des populations. Par accident lui est échue la possession des lointaines Philippines. Beaucoup chez nous préféreraient les voir attribuer au Japon ou à quelque autre nation. Ce serait, disent-ils, assurer le bien-être des indigènes,

car l'administration de colonies n'est pas en harmonie avec notre grande tâche nationale. Nous sommes simplement les tuteurs des Philippins, et, sans aucun doute, quand une occasion favorable se présentera de mettre fin à notre tutelle, nous y mettrons fin. La politique étrangère des États-Unis est donc chose simple et doit rester simple quand bien même la nation triplerait sa population et sa richesse. C'est une politique de stricte équité entre peuples. Elle est comme la conduite de l'honnête homme, qui ne demande à ses semblables rien qui soit incompatible avec leurs intérêts et leur développement personnel.

Peu de temps avant qu'éclatât la guerre européenne, le président Wilson a donné dans ses rapports avec le Mexique un remarquable exemple de ce qu'on peut appeler la politique de l'honnête homme. Je n'ignore pas qu'en faisant l'éloge du rôle joué par les États-Unis dans les affaires mexicaines, on s'expose à certaines risées. Pourtant, en dépit des fautes commises, la politique mexicaine de M. Wilson a été dans ses grandes lignes la politique d'un homme d'État supérieur, et elle a conquis le suffrage de ses concitoyens pacifistes. En refusant de reconnaître l'usurpateur Huerta, il appliqua le principe d'après lequel la décision de la force victorieuse ne saurait être admise entre nations, pas plus qu'entre honnêtes gens. En refusant d'intervenir pour « restaurer l'ordre » dans un pays livré à l'anarchie, en refusant de tenir compte des capitaux américains qui s'y trouvaient engagés, il porta un coup sensible à la « diplomatie du dollar », — cette dangereuse convention qui aboutit à faire des pays faibles la proie légitime des civilisations prétendues supérieures.

Dans l'application, M. Wilson a pu commettre des erreurs de détail : personne ne nie qu'elles ne soient nombreuses. Mais, dans une très large mesure, il eut l'appui de l'opinion. Les Américains ne verraient pas avec faveur la conquête du Mexique entreprise sous prétexte de rétablir l'ordre. Leur conscience et leur bon sens rejetteraient également cette excuse. Ils préfèrent vivre en bonne harmonie avec les Mexicains et les aider à résoudre leurs difficultés économiques et sociales, sans intervention politique. La conduite du président Wilson au Mexique repose sur le même principe

d'action nationale, préconisé plus tard dans son discours du Sénat sur la guerre européenne. C'est la seule politique étrangère que le peuple américain, dans l'esprit pacifique qui lui est propre, est capable d'appuyer d'un cœur unanime, parce qu'elle seule est en harmonie non seulement avec ses traditions nationales, mais, considération bien autrement importante, avec le principe même qui fait des États-Unis une nation.

***

L'explosion de la guerre mondiale dérangea le programme de réformes intérieures et de législation sociale sur lequel, en 1912, s'était faite l'élection du président Wilson. Les États-Unis, comme tous les autres peuples, furent entraînés dans ce tourbillon, peu à peu, par une nécessité inexorable. Elle eut tôt fait de déchirer la fiction nationale de « l'isolement », sur laquelle les Américains avaient compté comme sur une muraille de Chine, capable de les protéger contre les risques de guerre que couraient les États moins favorablement situés. Il leur a fallu reconnaître l'unité du monde moderne et opérer dans leur système politique de nombreuses corrections : comment alors s'étonner que l'opération ait pris du temps, et que la ligne de conduite qui en résulta ait été si longtemps indécise?

La neutralité que le président Wilson a essayé de pratiquer ne faisait qu'exprimer les forces aux prises dans la pensée et la politique américaines, telles qu'on a tenté de les analyser dans les pages qui précèdent. Étant donné le problème américain, il lui parut que son suprême devoir consistait à sauvegarder l'unité de la nationalité américaine, et que le seul moyen d'y parvenir était de maintenir avec une scrupuleuse légalité la neutralité du pays. Mais assurément, dès l'époque de sa réélection, en novembre dernier, il en était arrivé à concevoir très nettement qu'un changement pouvait s'imposer dans la politique nationale. Les électeurs ayant « endossé » son action dans les problèmes posés par la guerre, son prestige s'en trouva considérablement grandi. Le second mandat de nos présidents est invariablement leur période favorable

d'activité et de puissance. Sans rien exagérer, on peut dire que, dès le jour de sa réélection, le président se mit en devoir de préparer son pays à une participation plus étroite aux soucis du conflit mondial. La tâche qui lui incombait était difficile : ce peuple profondément pacifiste, qui en des temps troublés l'avait choisi pour chef à cause de ses convictions pacifistes, il s'agissait de le convaincre que, pour réaliser leur commun idéal de paix, moins pour lui seul que pour le reste du monde, il devait se mettre en mesure de combattre ! Aidé par le courant rapide des événements et la folie dévastatrice de l'Allemagne, il a su atteindre ce but en trois mois. Comme exploit politique, c'est un triomphe personnel de premier ordre.

Tous les manifestes de M. Wilson retrouvent ainsi leur véritable sens : déclarations sur la guerre européenne, notes aux belligérants leur demandant brusquement leurs buts de guerre, dissertation abstraite devant le Sénat sur la paix mondiale. Ils ne s'adressaient pas, malgré les apparences, aux nations européennes, mais au peuple américain. Ils faisaient partie de cette patiente analyse des idées que doit entreprendre le maître d'école s'il veut amener un auditoire nombreux, mélangé, d'éducation primaire, à parvenir par ses propres moyens à la conclusion qu'il a lui-même en vue.

Au moment de sa réélection, le président Wilson aurait pu annoncer que les États-Unis seraient inévitablement entraînés dans la lutte européenne ; il aurait pu, en vue de cet événement, prendre une résolution immédiate, décisive. Mais il comprit le caractère pacifique de son peuple, de ce peuple qui venait de le réélire avec la conviction qu'il saurait tenir l'Amérique à l'écart de la guerre, dans l'avenir comme par le passé. Il adopta la méthode la plus sage et la plus sûre pour lui faire voir ce que la situation recélait d'événements inéluctables.

S'il tenta d'amener la guerre à son terme, ce ne fut pas pour servir les intérêts de l'Allemagne, mais pour prouver au peuple américain que la paix ne pouvait pas, ne devait pas se conclure tant que l'Allemagne restait victorieuse dans son crime impuni. En second lieu, il dut démontrer à la plus humble intelligence du pays, au Germano-Américain le plus endurci,

de quel côté était la justice, quel parti, travaillant en fait pour un idéal de paix, pouvait avec franchise déclarer ses buts de guerre, et quel parti devait cacher ses ambitions. A cette requête inopportune en apparence, l'Entente répondit par ce majestueux exposé qui fit plus qu'aucun autre document pour populariser sa cause. D'autre part, le refus de l'Allemagne de donner une réponse franche et sans ambiguité montra sur l'heure que cette paix « offerte au monde » par le kaiser était inspirée par l'égoïsme et l'esprit de conquête.

Vint ensuite, dans la série d'efforts accomplis par le président pour instruire le pays, le discours apparemment superflu prononcé au Sénat, qui contenait l'expression malheureuse de « la paix sans victoire ». En dehors de ces mots fâcheux, — qui, comme la phrase « trop fier pour combattre », peuvent d'ailleurs être interprétés autrement qu'on ne le fait d'ordinaire —, le discours aux sénateurs constitua l'acte le plus important pour réaliser la tâche difficile de façonner l'esprit d'une grande nation : car il affirme solennellement les principes premiers pour la défense desquels, s'il le faut, l'Amérique, même pacifique, doit se tenir prête à combattre. Peu de jours après, avec l'à-propos qui lui est familier, l'Allemagne fournissait à la nation américaine la plus nette occasion de s'associer aux peuples libres de l'Europe dans la lutte qu'ils soutiennent pour sauvegarder le droit. L'Allemagne déclara qu'elle ne s'abstiendrait plus de crimes sous-marins, désavouant même les restrictions qu'elle s'était précédemment fixées. Dès ce moment les Américains avaient compris la leçon : ils sentaient que, pour réaliser leur idéal pacifique, il faut que les hommes imposent le respect des droits de l'humanité, au besoin par l'épée. Presque à l'unanimité, ils approuvèrent la rupture diplomatique avec l'Allemagne.

L'Amérique pacifique se lève pour combattre l'Allemagne, dans l'intérêt commun à tous les défenseurs du droit et de la justice, afin que sur la terre renaisse la paix.

I

***

La guerre entre les États-Unis et l'Allemagne, quand elle viendra, sera une guerre singulière. Jusqu'à quel point les

États-Unis se trouveront-ils engagés dans la guerre, cela dépendra évidemment du succès qui attend la prochaine campagne des nations de l'Entente. Si le défi que l'Allemagne a jeté au droit persiste encore une année — ce qui à cette heure ne semble guère probable — alors la coopération des États-Unis à la tâche commune doit devenir, avec leurs ressources intactes, d'une importance croissante. Il en résulterait inévitablement pour la démocratie américaine une transformation analogue à celle qui s'est produite en Grande-Bretagne. Mais c'est un jeu futile de spéculer sur l'avenir dans une guerre qui s'est moquée de toutes les prophéties. Il suffit pour le présent que la nation américaine ait définitivement rompu avec celle qui, dans sa fureur d'expansion, s'acharnait à comploter contre la paix du monde. Les développements d'un acte si gros de conséquences peuvent entraîner les États-Unis très loin. Il les amènera nécessairement à nouer des relations plus étroites avec les puissances de l'Entente qui ont supporté la charge de défendre la civilisation.

Cependant, si profondément que les États-Unis s'engagent dans la guerre, il est peu probable que l'événement conduise à une alliance entre les nations de l'Entente et la République américaine, ni pendant les hostilités, ni plus tard, quand se poursuivra la guerre commerciale qu'a préparée la conférence économique de Paris. Dans ses récentes déclarations le président Wilson a clairement établi la nature et l'étendue de la coopération que son pays pouvait justement apporter aux affaires européennes. Grâce à l'habileté avec laquelle il a guidé l'opinion publique, les Américains seraient prêts à prendre leurs responsabilités comme « citoyens du monde » dans un nouveau système international, embrassant toutes les nations unies dans le même effort pour maintenir la paix générale. Si vif que soit le désir de quelques Américains de voir une plus étroite relation s'établir entre les libres démocraties de l'Europe et la grande démocratie américaine, dans l'intérêt de la liberté et de la paix, on ne peut croire que les Américains pacifistes renoncent à la tradition qui les tient à l'écart des controverses européennes : il leur faudrait pour cela la certitude de devenir membres d'une fédération d'États englobant le monde. Car l'Américain ordinaire, si pacifiste qu'il soit, éprouve une

profonde aversion pour les alliances, la diplomatie secrète, les considérations, l'équilibre entre les puissances, etc., et en général pour les combinaisons de diplomatie européenne, même en vue d'entreprises qu'il approuverait : il aurait peur de se voir entraîné dans des problèmes étrangers sur un terrain peu familier. Mais le président Wilson lui a fait habilement comprendre que, s'il veut maintenir la paix dans le monde — ce qu'il désire si passionnément — il lui faut apporter sa part de force pour créer un nouveau système de relations internationales, capable de s'opposer au système périmé des alliances. Voilà où en est l'esprit de l'Américain pacifiste, — voilà du moins, à mon sens, jusqu'où il ira selon toute apparence.

***

Les diverses déclarations du président Wilson sur la situation mondiale ont été accueillies en France avec un respect, une intelligence et un enthousiasme qui ont la plus haute signification. Il n'y aurait rien d'exagéré à dire que les Français ont compris ses déclarations, parfois un peu enveloppées, mieux que nombre de ses concitoyens. Elles sont en harmonie avec l'idéal que les Français ont revendiqué avec éloquence, et pour lequel ils ont versé leur sang. Cet idéal est celui de la liberté pour les personnes, de la justice entre les nations, de la paix dans l'humanité. Entre tous les peuples, les Français sont capables d'un ardent enthousiasme pour un noble idéal, et l'idéal pacifiste de la jeune Amérique ne leur est pas étranger. Entre les deux démocraties, il y a un principe d'union plus profond qu'un mouvement de sentiment : il repose sur des convictions fondamentales concernant les buts suprêmes de la vie humaine. L'admiration, l'amour même que la France a su obtenir parmi les cent millions de citoyens de la république du Nouveau Monde, n'est pas seulement dû à son héroïsme superbe, mais encore à la conviction qu'elle combat pour la liberté du monde aussi bien que pour la sienne.

Mais l'héroïsme de la France a produit encore un autre effet que l'affection admirative de l'Amérique. Il a démontré

à la conscience américaine que c'est parfois un devoir pour une nation de défendre son idéal les armes à la main. Le lien étroit qui unit ces deux grands peuples épris de liberté se resserrera encore dans le monde transformé par la guerre. Dans ce nouveau monde, ils lutteront ensemble pour l'idéal commun de la paix mondiale. Car les Français, comme les Américains, croient que le « rêve utopique » d'aujourd'hui devient la réalité de demain.

ROBERT HERRICK

LA SAINTE-FACE

(FRAGMENT)

I

Je rejoins le front. Cette fois, je vais être au milieu des combattants. La vie, ici, m'était pénible. Il y a, entre l'arrière et l'avant, un fossé, sauf quand le lien d'amour attache à celui qui se bat celle ou celui qui l'a fait naître, celle qui lui doit ses enfants. Hors ceux-là, depuis bientôt deux ans, la littérature et le négoce ont travaillé sans relâche à écarter le peuple en arme du peuple qui s'amuse et s'enrichit. Les journaux trouvent la guerre drôle, mais ceux qui sont à la guerre ne trouvent pas drôles les journaux. Les journalistes trouvent très bon le moral des poilus, mais les poilus trouvent trop bon le moral des journalistes. Et quand on gagne de l'argent grâce à la guerre, il apparaît comme normal et même juste qu'elle se prolonge longtemps. La guerre durera ce qu'il faudra qu'elle dure, et même au besoin un peu plus. La morale l'exige. A l'avant, ce qui l'exige c'est la dure fatalité. De là vient que l'arrière, qui croit regarder vers l'avant, lui tourne le dos.

La nature est de cet avis. Si l'on voyageait en dormant, on croirait avoir, durant son sommeil, changé de planète, être

passé d'une oasis toute frémissante d'eaux et de feuilles à quelque astre inconnu brûlé par le feu de ses volcans et couvert de leurs cendres. Voici, dès les portes de Paris, des charrois militaires, puis des ruines, vieilles de vingt mois, que la flamme a léchées, où l'herbe pousse. Puis des villes, à six ou huit lieues des lignes, où l'on s'imagine être au front parce qu'on y entend la canonnade, qu'un aviateur, deux fois l'an, y lâche une bombe, que quelques héros militaires y établissent des « États », et que quelques héros civils y vendent des alcools trois fois plus cher qu'en temps de paix. Puis, au delà, de grands hangars au bord des routes, où les aéroplanes nichent, des chemins de fer inattendus qui halettent dans les champs de betterave ou de blé naissant, des amas de caisses, d'obus, de tôles, de troncs d'arbres un peu partout, derrière les talus, dans les fossés, dans les carrières, dans les prés, dans les sillons, des campements entassés sous les arbres, tentes, voitures, chevaux, des vieilles routes qu'on empierre, des routes nouvelles qu'on perce, — la gigantesque usine militaire éparse, à perte de vue, par les coteaux et les vallons. Puis, haut dans le ciel nuageux, la rangée lointaine des saucisses. Puis les voitures d'ambulance avec les souliers des blessés qui dépassent, leurs souliers de pauvres gens, puis des troupes boueuses, roulant parfois vers le destin dans de puissantes autos, et plus gaies que quand elles marchent, bien que la mort aille plus vite aussi, — mieux vaut souffrir que mourir, mais on ne mourra peut-être pas, et quand on marche, on souffre... Puis des aéroplanes qui surgissent de l'horizon, poursuivis par des flocons blancs. Puis le premier village en ruine, des tas de briques agglomérés par des ordures, de la boue, des poutres brisées, des orties dans les décombres, des cratères de marmites où des fleurs pointent déjà. Puis les parias de la bataille, les soldats hirsutes, les linges sanglants, la paille fermentée, la vague odeur de moisissure, d'excréments et de sang, des sifflements étranges, le canon qui gronde tout près. Le seuil de l'enfer. Autour, au loin, des bois paisibles sur la côte, une flèche d'église paraissant intacte d'ici, des terres labourées qui s'enfoncent, une cheminée d'usine, un désert encore fertile jusqu'à la buée bleuissante où d'autres saucisses suspendues vous regardent approcher.

*
* *

La curiosité recommence. J'ai besoin de reprendre avec la guerre le contact frôlé et perdu. Voici, au delà d'une route qui monte vers un plateau, la plaine rase, où l'on n'aperçoit pas un homme, pas une bête. Tous les chemins sont vides, tous les champs déserts, et bizarres, car on n'y voit pas de labours mais de lointaines lignes brunes qui courent parallèlement. Çà et là un boqueteau d'arbres abrite, on le devine aux taches rousses qui entreparaissent ou dépassent, un village sans fumées. Rien ne vit, que des gerbes de terre jaillissant du sol, au loin, en avant, à gauche, à droite, des bruits de fouet géant ou de planches qu'on jetterait. Un étroit boyau s'ouvre et descend, près de la route. On entre. On marche sur des claies interminablement, avec le seul ciel sur la tête, on croise des hommes silencieux qui s'effacent, portant des pelles ou des pics, on débouche dans un village souterrain où des ouvertures profondes s'enfoncent, étagées les unes sur les autres parmi des rangs géométriques de sacs à terre, de tôles cintrées, de rondins. Puis, un autre boyau, qui se ramifie, des hommes tristes, assis, leur fusil entre les genoux, d'autres qui dorment dans un trou ménagé dans le talus, des nids profonds de mitrailleuses, des abris où l'on parle bas, où l'on écarte un rideau pour découvrir, en face, à cent mètres, un autre remblai brun qui court. Entre les deux, autour de quelques tas gris dispersés qui sont des cadavres, de quelques coquelicots égarés, un foisonnement inattendu de boutons d'or et de fleurs de colza....

Encore une très longue marche. Un village éventré où l'on surgit brusquement, quelques amas croulants de briques, quelques charpentes à jour. Un pigeonnier, où sont des hommes qui se taisent. On regarde, entre deux tuiles. C'est le même spectacle, des plaines puissantes, mais vides, des cheminées d'usines à demi décapitées, des bois, des villages entr'aperçus, des raies parallèles qui courent, des gerbes de terre et de fumées qui jaillissent tout à coup. C'est là qu'ils sont, dans ce désert symétrique du nôtre, derrière qui s'ouvrent d'autres seuils dans d'autres villages brûlés, puis des convois, des voies

ferrées, des routes, des villes où le bruit du canon décroît, des deuils muets, du plaisir, des affaires, Une étroite bande de mort entre deux mondes qui n'ont pas changé de visage. Est-ce stupide? Oui. Moins que de n'y pas sentir un formidable et fatidique événement.

***

En attendant de prendre part à la bataille, des batteries cantonnent dans les bois, ces bois de Picardie hauts et clairs, riches en feuilles, qui couvrent d'anciennes tourbières, et où l'on trouve, sur le sol marécageux, des empreintes de sangliers chassés par l'invasion de la forêt d'Ardennes. La guerre, qui jette le paysan dans les villes, où il se croise avec l'Australien et l'Indou, le Touareg et le Serbe, le Russe et le Sénégalais, révèle au citadin la vie confuse des futaies et des clairières. L'homme, par bonheur, est enfant. Ce retour à la terre vierge l'amuse, et l'instruit. Il prend des lapins au lacet, déniche des pies et des merles, apprivoise de petits renards. Il découvre chaque jour en lui une infinité de ressources qu'il ne se savait pas. L'un, qui est comptable, se reconnaît architecte, un autre, qui est agent d'affaires, se devine terrassier, un autre est menuisier, qui se croyait clerc de notaire. Les arts premiers du bois renaissent, au stade inaugural, dans la saveur puissante de l'objet qui sent la terre fraîche, des ustensiles de ménage et de cuisine solides et mal équarris. Un art sain et rude apparaît, qui console de l'école du meuble munichoise ou nancéenne, des chaises sur lesquelles on ne peut pas s'asseoir et des harmonies sépulcrales qui font ressembler une salle de fête à un caveau. On unit des branches ensemble, par des cordes et des clous. Avec une autre branche aux quatre angles, on a une table. On coupe deux jeunes troncs, à un demi-mètre de hauteur. Avec ce qui reste de l'arbre, scié dans sa longueur en deux morceaux joints côte à côte, on a un banc. Pour la maison, on rase des arbustes, on égalise et bat le sol. Des deux côtés, on fait pencher les unes vers les autres les tiges frêles des bouleaux qui n'ont qu'une ou deux années et qu'on lie par l'extrémité. L'ogive est retrouvée, ses nervures se soudent, des feuilles et des branchages s'entrecroisent au-

dessus. Sur ce toit, contre la pluie, une toile goudronnée. Tout cela sent le bois amer, le sous-sol humide, enivre, amuse, et la joie est dans tous les yeux. S'il ne pleut pas, on aura frais, on respirera de l'air pur, les rhumes ne viendront pas et les dyspepsies s'en iront. S'il pleut, on prendra des douleurs. C'est la vie. On en jouit, ou on en souffre. Cependant, celle-ci est neuve, parce qu'elle revient aux sources où, chaque fois qu'il les retrouve, l'homme sent une paix et une jeunesse indicibles l'envahir comme un grand flot. Il fait son cadre de lit lui-même, et les planches de son parquet. Il se taille au couteau une cuiller, une écuelle dans le cœur d'un peuplier. Il se lave et se récure au grand air, le torse nu, dans l'eau froide qu'il disperse en s'ébrouant comme un cheval. Il y ronfle et souffle avec une joie forte qui colore de sang son cuir. Cette eau, il faut aller parfois la chercher bien loin de là. Mais elle est tellement plus propre que celle qu'on prend au robinet, avant de quitter son bureau grillagé, puant la sueur, le tabac et la crasse, pour y tremper le bout de quatre ou cinq doigts graisseux.

J'habite au seuil d'un bois, à fleur de terre, au fond d'un étroit boyau ouvert dans l'humus luisant, une cagna faite en troncs de sapins qui sentent la résine. Une humidité pénétrante y moisit le cuir, y trempe les habits, y empêche le linge de sécher. Des coléoptères noirs et des limaces y pullulent, sortant de tous les interstices où les racines entrelacées des chênes affleurent, tranchées dans le talus à pic. J'y couche sur un lit de sangle, fait de huit morceaux de bois. Cependant j'y dors bien, et quoique le plafond ne soit pas sûr et me donne de l'inquiétude quand, la nuit, j'entends venir et passer au-dessus de moi quelque long sifflement qui m'interdit de respirer avant qu'un bruit de cymbale y ait mis brusquement fin, j'y goûte une allégresse singulière à ne plus voir autour de moi, à ne plus sentir sous mes pieds que des planches non rabotées, des murs faits de troncs rapprochés qui ont gardé leur écorce, et où ne pendent ni tableaux, ni photographies, ni gravures, et le matin, au réveil, de me sentir sous la forêt.

Quand je la surprends en moi, cette allégresse, quand je gravis la colline pour me rendre, un bâton en main, à travers des bruits inquiétants, aux maisons couvertes de feuilles des

canonniers, je pense à Crusoé, le pauvre homme qui recommence par en bas l'effort des siècles, travaille le bois brut avec sa hache et son couteau, se fait une table rugueuse, un escabeau à trois pieds, des étagères, compte les jours en creusant des encoches sur une poutre, élève un rempart de troncs d'arbres à l'entrée de sa caverne. Je pense à *l'Ile mystérieuse*, aux bourgeois instruits qui forgent le fer, cuisent l'argile, soufflent le verre, détournent le cours des ruisseaux, sèment le blé, tissent le lin, et qui sont si soigneux de leurs effets qu'après trois ans de cette vie, au moins sur les gravures, ils ont gardé leurs mêmes bottes à longs pieds, les mêmes pièces à leurs chemises qu'ils lavent eux-mêmes au torrent, les mêmes rubans à leurs chapeaux. Je pense même, par un retour ironique et cordial sur mes souvenirs qui trop s'attendrissent, au *Robinson suisse*, botaniste, marin de lac, alpiniste de baobab qui trouve le moyen non seulement de faire trois fois par jour ses dévotions mais de le dire, et à son île de Noë où, chaque semaine en moyenne, on découvre et tue un animal féroce dont on ne verra jamais plus un deuxième spécimen. Je pense à tous ces poèmes concrets de l'énergie primitive, à ce mythe éternel partant d'Antée pour aboutir à la culture la plus haute qu'il oblige joyeusement à tremper ses outils grossiers à la flamme oxhydrique, à emprunter au calcul intégral l'étai d'une tanière souterraine, à garnir de fils téléphoniques les remparts de boue qu'un légionnaire ou un reître eussent regardés en riant. Le chasseur de rennes troglodyte trouverait humide et sans air la guitoune où des lampes électriques éclairent une carte au cinq millième, où une voix qui parle à trente kilomètres s'entend instantanément, et à l'entrée de qui une limousine dépose le chasseur d'hommes à la faveur de la nuit.

Je crois bien. Il mangeait sa viande sans épices. Il buvait l'eau du fleuve qui descendait du glacier. Il se couvrait de peaux de bêtes et taillait de ses mains l'arme et l'outil dans le silex. Aucun écart entre son esprit à peine sorti du sommeil et les nécessités étroites de la faim et de l'amour. L'univers était simple. Le réseau des religions accumulées, des morales superposées, des éducations sentimentales et techniques enchevêtrées n'interposait pas ses mailles inextricables entre la proie et son désir. Il n'avait pas pu oublier que l'outil pro-

longeait ses muscles, qu'il participait à sa chair, il ne s'imaginait pas que le jour où l'outil prolongerait la pensée même, son arrière-petit-fils pût croire qu'il cesserait de se nourrir du sang des bêtes et des racines de la terre, et de chercher sur le ventre des femmes l'apaisement. L'homme primitif est intact, il le faut pour qu'il conserve et multiplie les illusions créatrices qui transforment en science et en art les plus grossiers de ses besoins. Mais ces illusions elles-mêmes exigent qu'il en oublie la source pour les suivre plus sûrement, et de là naît l'impérissable tragédie, d'autant plus horrible à coup sûr que l'écart est devenu plus large entre le rêve et la réalité. Mais d'autant plus féconde aussi.

II

Cinq fois vingt-quatre heures durant, de jour et de nuit, le canon ne cessera pas. Il y a des batteries partout, appuyées au talus de toutes les routes, aux crêtes de tous les ravins, dissimulées dans les taillis de tous les bois, dans les creux de toutes les carrières, masquées par de simples haies, entassées dans les vergers qu'envahissent les orties et les décombres, défilées derrière tous les murs à demi croulants, tapies dans les cimetières, entre les dalles éventrées. Peintes d'ocre et de vert, les pièces passent le col entre deux arbres, affleurent au revers d'un fossé, ou, blotties dans un trou de terre, brûlent l'herbe au ras d'un champ. On suit un sentier, on ne voit rien, une longue flamme le traverse, un cri de fer vous fait sauter. Dans les bois, des souffles violents, sortis d'un fourré silencieux, fauchent vos jambes. Je rends visite aux monstres, à ceux qui reculent d'un bond pour reprendre leur élan, à ceux qui titubent après le coup comme s'il ébranlait leur force, aux élégants sinistres jamais rassasiés de cadavres, avec leur équipe affairée et soumise de soigneurs, aux crapauds trapus qui se ramassent, la gueule au ciel, aux longs faucheurs haussés sur leurs patins géants, qui regardent au loin, par-dessus l'épaule des hommes, comme pour leur dire où frapper. Zizou — c'est ma petite fille, elle a douze ans — a regardé ces choses au cinéma, et voilà ce

qu'elle m'écrit : « On ne vois d'abord qu'un gros tuyau à moitié caché par les feuilles et puis tout à coup on le vois qui se soulève, lentement, comme une bête qui cherche sa proie, il cherche un moment de droite à gauche, tire et redescend lentement se cacher parmi les feuilles. »

Cent pièces hurlent tout autour dans un cercle de trois cents mètres, trois cents dans un cercle d'un kilomètre, mille dans un cercle de trois kilomètres de rayon. Je suis au centre du tonnerre. Il faut boucher ses oreilles pour entendre sa propre voix. De près, l'orage du canon n'est plus cette harmonie profonde dont les bruits se pénètrent de loin pour s'étager et s'élargir en volumes continus qui rappellent la forme des nuages et la masse orchestrée des sons. L'éclat strident des instruments trop proches déchire en lambeaux agressifs et coupés les uns des autres l'orage symphonique déchaîné. La clameur des cinq jours, haute, enragée, têtue, lancinante, épouvantable, n'empêche bientôt plus le sommeil, mais, au fond du sommeil même, un ébranlement continu roule, heurtant les parois de la tête, emplissant le thorax d'une expansion sonore dont le va-et-vient incessant semble mouler à chaque flot le creux des poumons et du cœur. On a la sensation d'être au milieu d'une usine géante dont le travail ne s'arrête jamais. La tôle et le fer retentissent, des marteaux tapent sur des clous, à coups réguliers, avec des intervalles de repos. Des planches tombent. On frappe à coups de hache sur du bois. On scie, on sape des troncs d'arbre. On vrille, on rabote, on taraude. Des échos s'entrecroisent, du métal vibre et gémit. Il y a parfois un silence de trois secondes, où l'on entend des portes se fermer. Des sifflements, des piaulements, des râles, des bruits de rails, de trolleys, de trains, des souffles sourds, vrombissants, crissants, haletants coupent et traversent le tumulte, comme si des courroies de transmission gigantesques déroulaient dans l'espace, en lui distribuant sa force, les plaintes et les glissements de l'acier.

***

Que se passe-t-il, de l'autre côté des champs vides, là où tombe, sans une seconde d'arrêt, ce fer? Nous partons, à deux,

à travers les boyaux et les tranchées. Il semble, ici, qu'on soit sur une mer démontée, au centre du remous des vents. Des souffles terribles se croisent, et, dans le cri continu des canons, on ne sait plus s'ils s'éloignent, ou s'ils arrivent. A deux mètres au-dessus de nos têtes circulent des masses invisibles, montant du fond des ravins qu'on longe, rasant l'avenue creuse au sortir des gueules appuyées contre son épaulement. Les éclatements, les départs, les bourdonnements irrités des éclats qui volent, tout se confond, un bruit déchire d'autres bruits, les coupe en morceaux, la clameur infernale est hachée de chocs térébrants qui tournent dans la poitrine, et, par la violence même des vagues qu'ils y soulèvent, vous délivrent de la peur. On marche à demi baissé. Parfois, quand un râle plus dur arrive, on plonge, on se colle au talus. On croise des blessés sanglants, qu'un médecin panse sur place ou qu'on emporte, on enjambe des flaques rouges, on va toujours, comme emporté. Il me semble que j'ai des ailes aux épaules, pour fuir en avant. Il me semble que tous ces souffles les soulèvent, qu'elles craquent dans l'effort, que ces mottes de terre, ces fumées, ces feuilles, ces branchages tourbillonnants sont les plumes qui s'en arrachent et qu'elles sont entraînées, par l'orage qui me pousse, vers le point où les vents et les éclairs convergent pour frapper. Je veux voir.

Soudain, le boyau monte, affleure le sol, au milieu d'une ruine disloquée, charpentes de fer disjointes, briques écroulées, troncs de cônes gigantesques, bizarres ponts suspendus. C'est une ancienne sucrerie, isolée, au centre de la tempête. Nous courons, courbés en deux, seuls dans l'étendue sinistre, comme s'il n'y avait pas, sur la terre entièrement morte, un autre survivant du cataclysme, fouettés de sifflements aigus et de débris tournoyants. Nous voici dans un tronçon de cheminée géante, percé d'une lucarne étroite, d'où trois ou quatre coloniaux regardent quelque chose, en face. Je me penche. A trois cents mètres, un épais rideau de feu, dentelé, court sur la tranchée ennemie où, de seconde en seconde, des torpilles aériennes qui partent de notre droite et qu'on voit monter dans l'air et redescendre presque à pic tombent, avec le bruit violent d'un tas de planches, allumant de brusques flammes qui fusent, au milieu de terres jaillissantes et de panaches sulfureux que le

vent incline vers le Sud. Derrière, un village — Dompierre — dont on ne voit plus rien, qu'un long hangar, tout environné de vapeurs. Là est le volcan même. Des bruits formidables en montent, vingt cratères s'y ouvrent ensemble, portant à trente mètres en l'air, dans la terre soulevée, les pierres volantes, les éclats de fer, la fumée, la poussière, des débris noirs. Aux gerbes qui jaillissent on compte les obus qui tombent, avec une régularité terrible, allègre, comme si quelque main géante les lâchait du ciel. Je me retourne trois secondes. Quand je regarde de nouveau, le hangar a disparu. Maintenant, ce n'est plus qu'une nappe de flammes, bouleversée comme une mer, d'où des trombes fumeuses montent, et des forges souterraines semblent gronder en dessous.

Au centre d'un désert dévasté que quelques arbres éperdus jalonnent, il n'y a donc rien, qu'un tumulte monotone, et des pierres même qui brûlent. Surtout quand elle lance ses tonnerres, la guerre garde le silence. A trois cents, à cinq cents mètres de moi, qui suis calme et intéressé, au fond des abris croulant dans le fracas des poutres qui se cassent, le vol des rails de fer, l'éclatement des voûtes de béton, il y a des drames hideux. Des hommes, les os rompus, le ventre ou le crâne ouvert, la poitrine défoncée crient, pleurent. Le sang, la cervelle, les boyaux font, avec la terre éboulée, une boue rougeâtre et grisâtre où les survivants pataugent, se cherchent pour ne pas mourir seuls. Je n'entends rien. S'entendent-ils? Le ciel, où, très haut, des fumées blanches, noires, jaunes s'élèvent lentement, traînent, s'effilochent, se résolvent peu à peu, est transparent et doux. L'homme, volontairement, s'enterre pour mourir, et de la mort la plus sinistre, l'écrasement dans un caveau, loin de ceux qui le chérissent, et qu'il a quittés joyeux. Car il les a quittés joyeux. Il partait pour l'aventure, la plus grande des aventures. Comprendrons-nous jamais? Est-ce encore là un jeu, cet insecte broyé sous terre, d'un bloc de fonte que lance un inconnu, penché, à trois ou dix kilomètres de là, sur une carte où il mesure un angle, contre un autre inconnu, invisible comme lui? Sans doute. Celui qui agit ou regarde éprouve une jubilation puissante, quand le coup tombe au bon endroit. Et le mourant, lui aussi un jour a agi, ou vu, ou espéré voir quelque chose. Au reste, tous les

jeux comportent une dose assurée de souffrance, morale ou physique, les cartes, le cheval, le football, l'escrime, l'amour. Et puis le corps social souffre-t-il plus, parce qu'un million d'êtres meurent, qu'un homme, parce qu'il se casse un bras? Le rapport, sans doute, est pareil. Il y a une vie collective, dont la loi nous échappe encore, et qui fait miroiter à l'unique soleil de notre existence éphémère, la faux de la mort même comme une promesse de jeu. J'ai bien compris que c'est stupide. Mais si Dieu est intelligent, pourquoi nous fait-il vivre, et, puisqu'il nous fait vivre, pourquoi nous fait-il mourir?

***

1er juillet. — J'ai dormi, malgré le canon dont j'entends, dont je *sens* le bruit dans mon sommeil, comme s'il était au centre de moi-même et que les parois de mon être fussent l'acier de l'engin. Pourtant, s'il est possible, sa clameur montait encore, au moment où je m'endormais. Et quand je me réveille, vers six heures du matin, appelé par quelqu'un qui court dans le boyau, j'ai tout de suite l'impression qu'elle a brusquement baissé. Une odeur étrange flotte. On tape à ma porte, à coups de poing : « Les gaz ! Les Allemands envoient des gaz ! » Je me lève, je m'habille à moitié, comprenant mal. Je sors. Le boyau est plein d'une buée légère, que je prends pour le brouillard matinal accumulé sous le bois. Cependant je respire mal un air aigre et piquant, je tousse. Je comprends, je rentre, j'applique mon masque, je cours à mon poste, où tout le monde dort. Réveil, affairement, désordre, puis vivacité française du réflexe. En trois minutes, tout est prêt. Ils ont l'air, avec leurs cagoules de moines, avec leur mince lance au poing et leur réservoir au dos, de guerriers sélénites tapis au fond d'une ruelle creusée sous l'écorce lunaire où règne un demi-jour vert. Ils rient, leur voix ouatée plaisante. Le téléphone m'appelle à une batterie, où l'on souffre plus qu'ici. Il faut franchir un ravin, traverser une route, descendre de l'autre côté. Je sors. Ici le brouillard est épais comme en certains jours des saisons moyennes de Londres, et de la même couleur, encore translucide, d'absinthe mêlée d'eau. Je suis

seul. Je ne vois rien, qu'une piste pleine d'empreintes de pieds de chevaux et d'hommes, d'ornières de roues, que je sais être là et que je dois franchir. Je marche. J'ai passé le temps de la traversée du ravin et je marche encore. Je retrouve la piste, qui devrait être derrière moi. Je cherche mon point de départ, que je manque, Où suis-je? Je marche au hasard, je vois un arbre, un pin. Il n'y en a ni dans notre bois, ni près de la route. Où suis-je? J'ai une minute d'angoisse. Voici deux sifflements stridents qui me font rentrer la tête, deux éclatements très proches qui me font mesurer le sol. Chez nous, le canon agonise, comme étouffé dans cette ouate. Mon masque me gêne. Je l'écarte un peu. Je suffoque. Je le remets. Je sue à pleine peau. J'entends tousser. Je lève les yeux, je regarde à travers mes verres embués. Je suis dans un groupe de sept ou huit hommes, que je puis toucher du doigt. Ce sont des nègres. Ils sont assis, courbés en deux, les poings au menton, ils étouffent, ils crachent. Ils ne comprennent pas. Je leur montre mon masque, puis le leur. Ils se l'appliquent. Je m'écarte d'eux. Tout de suite, je me sens sur le talus de la route. Je la traverse. J'entends de l'autre côté des voix, des noms familiers. On souffre. Je fais de mon mieux. Cependant, il me semble que je meurs. Il me semble que mon cœur faiblit, va s'arrêter, comme le canon dont je n'entends plus que trois coups, deux coups, isolés, pénibles, paraissant lutter contre un poing géant qui étoufferait une voix d'enfant sous des oreillers entassés... Un liquide poisseux mouille mes tempes. Ma poitrine, à chaque inspiration, soulève une dalle de pierre. Je n'ai pas peur. Mais je suis mal. Je voudrais n'être pas là. C'est stupide. Autour de moi, les hommes insultent le Boche, une colère inutile les tient. Et moi aussi, pour la première fois depuis le début de la guerre, je sens un mouvement de haine qui me fait rire de moi. Pourtant, je n'en ai guère envie. Je suis comme un noyé qui enfonce et voudrait maintenir ses lèvres à la surface de l'eau. Je souffre.

Depuis un quart d'heure, on a versé du pétrole sur des branches humides ramassées au hasard, et allumé de grands feux. Nous nous blottissons tous autour, dans le brouillard vert, sauf un officier savoyard, grand, maigre, noir, la tête nue, qui ne veut pas mettre son masque et crie des injures à l'in-

visible ennemi. On cuit. On ne respire guère mieux. Cependant, tout d'un coup, en levant les yeux, j'aperçois comme un puits dans le brouillard, tout en haut duquel se montre une pâle teinte bleue. Le ciel? J'écarte mon masque. Je respire un peu mieux. Le puits s'élargit, la teinte bleue s'étend. Très haut, de petites nuées blanches frangées de rose courent, puis, au-dessus, un aéroplane dont le soleil dore et fait briller le métal. Tout le monde enlève son masque, on respire, on boit l'air, l'allégresse éclate en cris joyeux, en invectives virulentes, la blague reprend ses droits. Que l'air est enivrant ! Jamais, après des nuits d'insomnie ou de fièvre, dans les plus fraîches matinées, quand la rosée couvre les fleurs, je ne l'avais ainsi goûté. Que la lumière est pure ! Et voici le soleil de Dieu ! Que la vie est belle et bonne, mille fois plus que je ne le soupçonnais hier ! Je songe aux générations qui sortiront de cet enfer. Ne suis-je pas leur image ? Je n'ai jamais éprouvé ce bonheur.

Je retourne dans le ravin. Maintenant on voit la forêt. Le ciel est transparent, quelques lambeaux de brouillard vert s'effilochent, emportés vers l'Ouest. L'air est frais et savoureux comme l'eau des montagnes. Le canon, qui depuis un quart d'heure a repris peu à peu et a précipité ses coups de seconde en seconde, tonne avec une ivresse furieuse. Il est comme moi, délivré, et bondit dans la lumière. Machinalement je regarde vers l'Est, là où il frappe. A cet instant précis, une gerbe immense de terre jaillit, en éventail, à deux cents mètres de hauteur. Je tire ma montre. Sept heures trente. Je savais qu'une mine sauterait à ce moment-là.

Ma joie monte. Cependant, je le jure, je ne trouve plus trace de haine en moi. Ma joie est physique. Elle monte avec mon sang qui bat plus fort, avec mon soleil, avec mon canon qui gronde. Ma joie est animale. Je suis un élément comprimé par une force malsaine, et soudain rendu à la liberté. Les nègres, que je revois, rient et gambadent. Ils ne comprenaient pas tout à l'heure, ils ne comprennent pas maintenant. Ni pourquoi il y a du brouillard vert dans ce pays. Ni pourquoi ils s'y trouvent. Maintenant, et tout à l'heure, suis-je, étais-je plus avancé qu'eux? Ils vivent, et voilà tout. Je vis. Et avec une force telle, moi maladif, débile, tourmenté de doute et

d'idées, que je m'imagine commander à la lumière et à la foudre et tenir la mort sous mes pieds.

***

L'assaut doit avoir lieu à neuf heures trente. A neuf heures quinze, je suis dans la forêt, cherchant une échelle, un arbre d'où je puisse voir. Quelques fusants, au-dessus des hautes branches, hachent les feuilles et de petites fumées noires tourbillonnent, hésitant entre le vent qui s'est levé et la trombe aérienne déchaînée par le canon. La forêt tremble. Je cherche, je ne trouve rien, le formidable bruit et l'heure qui approche m'énervent. Il est neuf heures vingt-cinq. J'aperçois, de loin, un échafaudage bizarre, avec des échelles qui montent. Je cours, je grimpe, je m'essouffle, j'arrive en haut, au-dessus des plus grands arbres, sur une plate-forme où vingt hommes serrés, avec des jumelles, des cartes, des compas, des téléphones, me font place péniblement. Plus que cinq secondes. Devant la forêt où nous sommes, une petite plaine nue. A mille mètres de nous, une ligne de tranchées qu'on voit sur trois kilomètres de long. Plus en avant, un mur de flamme et de vapeurs, si haut, si dense que, derrière, on ne voit plus rien. Mon cœur saute. J'entends le silence des hommes dans le tonnerre des canons. J'ai l'œil rivé sur la longue ligne brune. Neuf heures trente. Une raie bleuâtre la souligne, puis la double, puis s'en sépare. En avant, à gauche, à droite, l'infanterie est sortie de terre. Est-ce la joie, est-ce l'angoisse? Une main serre mon cœur. Je pourrais compter les hommes. Je vois leurs armes, leur casque, leur bidon. Ils avancent, au pas, ils ont l'air tranquille, en promenade. Devant eux, automatiquement, il semble, le mur de flamme et de vapeur recule, découvre un bois, deux villages, passe en arrière, couronné de milliers d'étoiles sombres qui éclatent de toutes parts... Ils avancent, ils s'écartent les uns des autres, se dispersent, montent dans la fumée tournoyante que le mur traîne après lui. Au milieu d'eux des étincelles rouges s'allument, s'éteignent aussitôt. Quelques points bleus se détachent, restent en arrière, se groupent, reviennent vers la ligne brune, y plongent... Les

autres, en avant, disparaissent entre les villages, et la flamme mouvante laisse derrière eux un intervalle de plaine où il n'y a rien, un désert. Elle passe comme un racloir, rasant les arbres et les haies, avance lentement, crevée, gonflée, surélevée de gerbes gigantesques, crépitante de débris qui pleuvent et retombent de toutes parts. Très bas, une foule d'aéroplanes vont et viennent au-dessus du feu.

Sur la forêt, quelques fusants éclatent toujours, semant leur grêle drue. Nul n'y prend garde. Tous crient, hurlent, battent des mains, lèvent et agitent leur casque. Je fais comme eux, je suis fou. Mon cœur violent bat dans les dix mille poitrines qui se sont portées en avant. Je reste là vingt minutes. Quand j'ai vu les trois vagues bleues disparaître dans la fumée, le mur reculer, reculer, racler devant elles, avec une tendresse terrible, les batteries et les soldats, je me jette au bas de l'échelle, je cours à travers les taillis, sous le craquement des branches et la pluie des feuilles fauchées. La forêt, secouée jusqu'en ses racines chante sous le vent des obus. Le canon est furieux de joie, il crie plus fort; ceux qui le servent ont des forces et des sens multipliés. Des portes d'airain, à toute volée, s'ouvrent et se ferment dans mon crâne. Une ivresse surnaturelle m'exalte. J'ai des ailes. J'arrive au village souterrain où des officiers suivent sur des cartes la progression des fantassins, reçoivent, transmettent des ordres pour tirer sur des points précis qui, de quart d'heure en quart d'heure, reculent. Du fond d'un trou, derrière une plaque qui vibre, le cerveau joue de la foudre, frappe ici, frappe là, bouleverse, à l'endroit où il veut, un sol qu'il ne voit pas, secoue les bois incendiés comme des torches gigantesques... A mesure que l'univers se fait plus riche et plus complexe, l'organe nerveux, cependant de plus en plus étroitement solidaire des fonctions de faim ou d'amour qu'il gouverne et qui le déterminent dans un échange constant, se cache en des régions plus secrètes et plus recueillies. Il ouvre des volcans, crée des orages, lance ou dompte des fleuves, emprunte à la nature, jusque dans le meurtre, ses plus magnifiques aspects. Il impose un accent lyrique à la mort. Ainsi Beethoven, n'entendant pas ses propres chants qui faisaient ruisseler les pleurs. L'imagination règne sur les formes du monde qui ne sont que

le clavier auquel elle arrache ses voix. Qui sait si un jour ne viendra pas où l'art formel disparaîtra de nos désirs, où des harmonies silencieuses s'échangeront entre les pensées fraternelles, où l'homme intérieur dédaignera de s'exprimer, — où la paix réalisée et le silence conquis sur les ruines de l'action, prépareront le lit nuptial de l'intelligence et de la mort?

***

Une heure à peine après l'attaque arrive le premier flot des prisonniers. Ils passent près de nous, sur la route, s'y reposent un moment. Tout le monde sort des abris, au pas de course, et traverse le ravin. Quand les Français sentent la victoire, ils ne faut pas songer à les retenir. La curiosité les démange. Ceux qui ne sont pas rivés impérieusement à leur poste s'égaillent, comme des pierrots. On n'a pas le courage de les arrêter. Quand on peut, on en fait autant. D'ailleurs, on est tellement sûr qu'à la minute précise où l'on aura besoin d'eux ils seront là ! S'il en manque un, tous le remplacent.

Voilà donc sept ou huit cents pauvres hères, assis au revers du fossé, gris, terreux, l'affreux bonnet à bande rouge en tête, la barbe noire et longue, avec les visages fiévreux, pâles, marbrés de plaques livides, de ceux qui ne se lavent plus, qui ne dorment plus. Depuis cinq jours, ils étaient dans le volcan même. Maintenant, ils sont sous de beaux arbres, qui ont leur écorce et leurs feuilles, le ciel immense resplendit, il n'y a ni fumée ni flammes autour et au-dessus d'eux. Ils ouvrent des yeux de hiboux, effarés du jour. Cependant, une jubilation difficile à contenir s'y lit, sous les paupières titubantes. On les entoure, on les presse, on interroge ceux qui parlent français, les autres se font comprendre. Ils sont vite à leur aise, après quelques minutes d'ahurissement inquiet. En effet, aucun de nous ne se souvient de la vague asphyxiante. On leur offre tout ce qu'on a, des conserves, du pain, de l'eau, du vin, de la gnole, du tabac. On leur tape dans le dos, on leur bourre les côtes. On est cordial et maternel. Moralement, on les borde dans leur lit. Ils rient, quand ils ont eu le temps, non de comprendre ces Celtes, mais de voir qu'ils ne leur veulent aucun mal. Ils mangent, ils boivent, ils fument.

Trois officiers sont à l'écart, un haut gradé, solide, grand, âgé déjà, botté, sans casquette, les joues rases, le crâne nu au soleil, debout, les bras croisés, simple, digne, courtois. Deux autres, très jeunes, assis sur le talus. L'un d'eux pleure d'humiliation, l'autre le console tout bas. Je les observe. L'humilié essuie ses lunettes, les remet, sanglote, les essuie encore, puis, sur un mot de l'autre, après un regard circulaire, se secoue, se raidit, ravale ses pleurs. Je sens passer des mots dans sa cervelle : « le monde comme volonté... » « la volonté de puissance... » L'humilié me toise. Mais l'autre s'incline. Et le vieux, qui a tout vu, me salue militairement.

III

Avant la tombée de la nuit, nous allons reconnaître le terrain, au delà des lignes conquises. Le torrent bourbeux des armées en marche coule à pleins bords, sur les routes défoncées, dans le fracas des roues et le roulement des caissons. On croise des régiments qui sortent du feu, noirs, débraillés, sordides, éreintés. Ils chantent. Ils ont peu souffert. Cependant des blessés passent, à pied, le bras inerte ou la tête entourée de loques rouges. Tout le long des talus où l'herbe est brûlée, des caisses, des torpilles, des douilles, des obus. Dans les champs, des batteries avancent, au grand trot, vers l'horizon dévasté où le canon tonne. La bataille a bondi à trois ou quatre mille mètres en avant.

Voici les abords d'un village conquis — Fay — et ses premières ruines, avec un petit bois, à droite. La trombe a passé là. Le sol est crevé d'entonnoirs gigantesques qui se touchent ou communiquent, engloutissant les réseaux rompus des fils de fer barbelés qui flottent au hasard, comme des broussailles brûlées. Pas un arbre n'a ses feuilles, ni son écorce. Le bois, avec les bras déchiquetés des branches qui s'écartent, est un hérissement de troncs calcinés et nus. Comme la terre brune et la brique mêlées, depuis cinq jours, ont rejailli de toute part, poudrant les champs bouleversés, les bois, les ruines,

tout est roux, uniformément. Le soleil se couche, éclairant de traits horizontaux ces choses, qui passent au rouge sombre, comme le fer sortant du feu. Nous sommes presque seuls, on ne voit pas les cadavres, au fond des trous. Il me semble être transporté dans une planète inconnue, crevassée de fissures et de cratères, couverte de laves encore chaudes, de cendres rousses, et où rien ne vit. Le bois flambe, mais il est mort, on le dirait en pierre rouge, quelque végétation pétrifiée depuis l'origine des temps. Les ruines ont cent mille années, car il n'y a ni eau, ni feuilles, aucun frémissement vivant. Les cratères sont morts, il n'en sort ni fumée ni flamme. Je n'imagine pas qu'il y ait tout autour des bois frais, des ruisseaux, des prairies, des champs, des hommes. Ce globe décharné où le roc volcanique et les forêts de pierre percent, et restent seuls comme des os brûlés, doit s'enfoncer ainsi, toujours pareil à lui-même, sous l'horizon, dans la nuit, tourner à la rencontre du jour, remonter jusqu'à moi dans la lumière déclinante. Je voudrais chercher dans le ciel rouge de grands oiseaux au vol lourd, avec des ailes membraneuses. J'entends des piaulements nombreux, et quelques claquements secs. J'ai vaguement peur.

Les piaulements, ce sont nos obus qui passent sur nos têtes. Les claquements, je l'ai su depuis, ce sont des coups de fusil que des Allemands, acculés dans les caves, tirent par les soupiraux. D'ailleurs, ce paysage terrible sombre dans l'obscurité et les éclairs de notre feu en chassent la mort. Nous partons, par les routes noires que les caissons et les camions encombrent. On ne voit plus que de hautes ombres confuses et des points braisillants de pipes, en l'air. On entend des roues crier, des chevaux hennir, peu de paroles. Entre deux longs stationnements pour laisser passer les convois, des plaintes, de l'autre côté d'un fossé, près d'une grosse batterie qui tire dans les ténèbres avec un bruit violent et de longues flammes brusques, nous arrêtent. Ce sont des blessés, trois fantassins français, pas trop atteints, mais épuisés, un capitaine allemand, couché par terre, en chien de fusil, demi-nu, couvert de bandages, incapable de bouger un doigt, s'abandonnant tout à fait. Nous le hissons dans la voiture, les autres montent près de lui, nous restons sur les marchepieds. A notre gauche, au-dessus des

convois de nouveau embouteillés entre deux maisons en ruine, des bombes éclatent, par quatre, un brusque bruit de grêle sur du fer, une large bande rouge sombre où dansent des choses noires. Des coups de fouet, des jurements. Encore une longue attente. La route se dégage, les ombres confuses et les points braisillants circulent. Je me retourne à demi. La tête de l'officier allemand, qui roule à chaque cahot, s'appuie sur l'épaule d'un des blessés qui se tasse et se cale pour ne pas le déranger.

***

Le surlendemain, nous nous installons dans ce que les journaux appellent « un village libéré » — Dompierre. L'accès en est sinistre, dans la plaine où la terre même est une ruine. Chemin raviné, couvert de chevaux morts couchés dans leurs tripes sanglantes, un gros canon démantibulé au milieu. L'ennemi, sans arrêt, l'arrose. Nous passons entre deux salves. Nous y voici. On reconnaît l'emplacement des rues aux cratères qui les jalonnent, jonchés de débris sans noms. Quelques arbres écorcés marquent les jardins et les places. Partout ailleurs, des tas de pierres, ou de briques, sous l'enchevêtrement des poutres, sur les abris effondrés. Cependant le ciel est pur, des aéroplanes y tournent, au milieu de petits nuages roses frangés de lisérés bleus. Parfois ils sont très haut, par dix ou douze, en ligne, à peine visibles, rigides comme un vol de grues. Tout l'horizon est garni d'un chapelet de saucisses, semblables à de gros yeux à pédoncules qui surveillent l'ennemi. Elles sont joviales, quelques-unes comiques même, avec leur tête de bouc.

Le paysage n'a rien de sinistre. Il est heureux. Même quand on baisse les yeux sur ces monticules écroulés où quelques Marocains qui sortent des trous se silhouettent, on n'a qu'une impression de paix. Çà et là, des gerbes de terre montent, mêlées de flamme et de poudre de brique, dans le bruit des éclatements. Mais au bout d'un jour, elles font partie du paysage, les dix coins d'où elles jaillissent, vingt, trente, cent fois chaque jour, n'ont pas leur aspect ordinaire quand on ne les y voit pas. La plaine dévastée est cachée par les décombres.

Il fait bon. Bientôt, on sait les endroits qui sentent le cadavre. On n'y va pas. Pour se diriger dans les ruines, la fourche d'un arbre pelé, un mur encore debout ayant la forme d'une herse, un gros tas blanc qui fut l'église, un pigeonnier coupé en deux servent de repères sûrs. On se fait une vie bourgeoise. On mange et dort au fond de caves qui ont résisté aux bombes et vous abritent du soleil. On déjeune, on travaille, on dîne, on se couche à heures fixes. La clameur du combat devient une habitude de l'oreille, comme le bruit d'un torrent.

***

En un mois, nous changerons trois fois de gîte. Et puis je vais aux batteries. Je parcours la plaine en tous sens. Je l'ai dit, la terre même est une ruine. Elle est rasée, comme un pont de navire, débarrassé de ses mâts, de ses voiles, de ses cordages par les hommes, pour lutter contre l'ouragan. Plus de bois, plus de moissons, plus de haies. On voit, autour, à ras le sol, les squelettes roussâtres de trois ou quatre villages sans clocher, d'où le panache des marmites s'élève soudain, à tout instant. Quelques routes y serpentent, le long desquelles pas un arbre n'est debout, ou cinq ou six tronçons sans écorce, et qu'on reconnaît, de loin, à une ligne interrompue de jets de terre et de fumée marquant la chute des obus. Les camions crevés, des roues cassées, des armes, des casques, des chevaux éventrés, ou décapités, tués depuis un moment ou pourris les encombrent. Il y a aussi des soldats morts, la face à terre, des morceaux déchirés, un torse, un pied humain. Tout le long, des flaques de sang.

Nous sommes maintenant dans un ravin, au pied d'un village — Flaucourt — que l'artillerie allemande écrase sans répit. Des panaches roux et noirs en montent, avec un bruit roulant et sourd, et se balancent au-dessus. Tout le ravin, grouille de batteries, la mitraille ennemie brise les canons, broie les hommes, des incendies s'allument que le rideau jaillissant d'une salve cache un moment. Des cratères s'ouvrent partout, les routes d'accès fument, leur poussière tourne et s'élève sous le fer qui tombe, les arbres volent en l'air.

Tous les jours, quelque dépôt de poudre, de fusées, de cartouches, à droite, à gauche, à dix, à cent, à deux cents mètres ou très loin, derrière l'horizon, saute, avec des crépitements qui s'éteignent, se rallument, durent des heures, d'immenses gerbes enflammées et, le soir, une éruption d'étincelles multilocores encombrant tout le ciel d'un éparpillement de feux.

L'espace entier, depuis que le beau temps persiste, est une mer ensoleillée où flottent de grands bateaux à voiles jaunes, noires, blanches, pourpres, bleues. Un jour, très loin, dans les lignes allemandes, au milieu d'un ciel presque vert, aussi limpide que l'eau pure, une fumée rouge et large monte à cinq cents mètres de haut. Elle est dense. Elle pèse. Elle fait dans l'espace un volume plein et ferme, circulaire, continu, impénétrable, qui soudain se rompt en deux, près de sa base, tombe d'un bloc, comme une colonne, lentement, puis se relève, se sépare, et qu'un faible vent emporte sans le disperser. Derrière, en avant, autour, le ciel reste aussi limpide... Je me souviens de l'éruption du Vésuve que j'ai vue, en 1906, une fois de Pompéï couverte de cendre, une autre fois du Pausillippe, avec la mer sombre devant. C'était pareil. Seulement, le bloc de fumée, qui était gris d'argent avec quelques reflets violâtres, se renouvelait sans cesse, les volutes qui montaient en roulant autour d'un axe invisible ne dépassaient jamais une sphère fermée, toujours d'égal diamètre, et modelaient sa surface mouvante, laissant autour l'espace intact. Le monde, que les forces naturelles ou l'intelligence l'interprètent, est d'une monotonie formidable. C'est ce qui fait sa majesté. C'est ce qui fait aussi notre curiosité, et qu'elle soit insatiable.

Un jour, blotti sous le talus creusé d'antres où nous gîtions, j'écoutais venir avec les autres les souffles entrecroisés des bombes et le bruit de cymbale qui les suit. Tout d'un coup, en levant les yeux, je vois dans le ciel, à travers la toile verte qui bouchait l'entrée du trou, une boule rouge soufre, seule, de la grosseur d'un ballon. En moins d'une seconde, avant l'explosion, je fais vingt hypothèses. Que va-t-il nous arriver? Il me semble qu'elle vient sur nous, à toute vitesse. Je pense à quelque machine infernale, à quelque gaz en flamme lancé par un monstrueux appareil. Quand le bruit me parvient, je respire, je me jette au dehors pour rentrer presque aussitôt.

C'est un dépôt d'obus qui saute, projetant très haut une flamme ronde, et des morceaux de fer pleuvent avec des bourdonnements durs.

J'ai pensé, durant cette seconde, aux romans de Wells. Ce n'est pas la première fois. J'avais découvert, il y a quelques jours, sous les ruines d'un village, dans les ténèbres d'un long souterrain ogival, d'énormes cylindres de fonte, d'un usage inconnu, et seuls. Et puis les guerriers sélénites, avec leurs têtes de tapir, ou de fourmi. Et puis les courts mortiers passant leur gueule hors des trous. Et puis les flammes brusques, sortant d'une source inconnue, sous qui l'on peut passer debout. Et puis ces saucisses à becs courbes, inclinées, comme pour se ruer sur la terre. Et puis ces hangars géants, ces bulbes peints en brique rose, en bleu paon, en pelage de panthère, tapis au bord de l'horizon entre des bois et des routes et boursouflant ce paysage éternellement familier. Et puis ces grandes sauterelles errantes dont le corset luit au soleil et qui vont droit et violemment, avec une vitesse foudroyante, dans un ronflement irrité. Et puis ce terrible désert, vide d'hommes, plein d'éclairs et de volcans, ces cités souterraines invisibles où des outils mathématiques forgent et distribuent la mort...

*
* *

Dans l'ombre, cette impression s'accroît. L'horizon est un cercle d'éclairs continus dont les uns entrent dans les autres. Une grande lueur pâle tient tout le ciel, avec quelques oscillations vers plus d'obscurité ou de lumière. Des clignotements lumineux révèlent des pans de paysages qu'une demi-pénombre reprend la seconde après. D'énormes planètes un moment suspendues qui redescendent lentement effacent les étoiles et font ressurgir le désert. Des bouquets de comètes égrènent sans bruit leur chapelet d'étincelles vertes et rouges. Des météores en fer fondu où sautent de gros points noirs frappent le sol avec un grésillement de tonnerre. C'est comme une palpitation incessante des paupières de la nuit.

A trois heures du matin, une fois, pour changer de position, nous traversons un village — Assevillers — salués par le feu

grêlant sur le talus de la route. Il fait une fraîcheur humide. Une minute, dans les ruines, je me crois au fond de la mer, qu'éclairerait à peine un soleil sombre à travers l'épaisseur de l'eau. Ces murs crevés, ces charpentes disloquées, tranchant en noir sur des intervalles livides, c'est quelque flotte engloutie, mâts cassés, coques béantes, cheminées tordues, tout cela en tas, sans avenues, dominant, étreignant de partout les vivants égarés là. J'ai peur de rencontrer d'horribles choses, une grappe de noyés, des pinces géantes, des tentacules visqueuses, au coin de cette masse noire où je vais tourner. J'éprouve l'horreur des abîmes.

Plus loin, les accès du champ de bataille, avec ces petites flammes vacillantes à ras le sol, de chaque côté de la route, qui dénoncent des campements, et, au delà, les foyers éclatants des phares qui marquent aux aéroplanes le port, reconduisent le voyageur aux rivages de la vie. Dans la plaine libre, avec ses grandes routes bordées d'arbres, ses champs pacifiques, ses moissons, toutes ces illuminations tournantes, toutes ces lointaines pluies d'astres, toutes ces grandes lueurs traversées de bolides rouges éteignant brusquement le ciel et révélant au même coup des collines et des bois à l'horizon, prennent un air de fête fantastique dont la clameur vous parvient. On croise des prisonniers silencieux. Des points de feu qui se raniment éclairent de longues pipes courbes, des faces rousses, des loques poussiéreuses, quelques bandages hâtifs. On dirait des promeneurs un peu las qui reviennent de la féerie, et dont la marche cadencée relève l'entrain.

IV

Je parcours la plaine. J'essaie de connaître les endroits où les brusques volcans de fumée et de terre montent, pour les éviter. Ou du moins pour éviter leur voisinage trop proche, car ma curiosité persiste. Je juge même, il faut l'avouer, avec une sympathie faite surtout de la joie sourde qu'ils ne soient pas tombés sur moi, les coups bien dirigés. Je n'ai pas honte

de le dire. C'est humain. Tous sont comme moi. Vous ne souffrez dans votre chair que quand un homme ou des hommes sont mutilés devant vous. Mais le meurtre anonyme vous laisse indifférent.

Cependant, parfois, il faut aller au point où la mitraille tombe, ou traverser ce point-là. Et d'autres fois, son caprice change d'objet, elle frappe juste où vous passez pour l'éviter. Vous avez beau fuir les routes, couper à travers champs, vous détourner des villages, des batteries, des tranchées, vous dissimuler dans les blés ou les avoines, à certains moments vous devez franchir quelque zone découverte ou un chemin bombardé, ou bien vous parvenez au terme de votre course à l'instant où les bombes commencent à y tomber. Le combat a ses surprises, ses sautes d'humeur, ses mouvements imprévus. En somme, depuis des mois on mange, on dort, on vit sur le champ de bataille. On est comme un naufragé sur des eaux où flottent des poutres brisées et des carcasses de fer, où le requin et la torpille rôdent. Peu de chose en la main de Dieu.

Je me vois dans les blés encore verts et trempés de pluie, arrachant à l'argile presque liquide mes semelles clapotantes, les habits collés au dos, aux bras, aux cuisses, au ventre, ruisselant d'eau et de sueur. Toutes les routes, à intervalles irréguliers, trente secondes, une minute, deux minutes reçoivent, par salves de trois, de quatre, leur averse de fer qui se promène au long d'elles, posément, méthodiquement, avec ce bruit gémissant de bris de métal d'où la vibration des éclats jaillit en gerbe et vous frôle en bourdonnant. Les talus fument. Les arbres emportés retombent. Les convois passent au galop. Je vois les conducteurs, le dos plié, disparaître dans la fumée, reparaître, ou bien un vide, là où étaient des fourragères et des hommes, et quelque cheval fou qui fuit, secouant un brancard brisé. Me voici, à plat ventre ou blotti au fond d'un trou d'obus sous le souffle violent qui vient, me relevant, me prosternant, essayant de calmer mon cœur précipité, me persuadant qu'il faut franchir la route à l'endroit même où la dernière salve a soulevé la terre, à trente mètres de moi, pour éviter celle qui va venir et tombera probablement ailleurs. Je cours. J'y suis, dans la fumée bleuâtre qui sent l'acier

chaud. Entre les deux talus à pic qu'il faut descendre et remonter — complication angoissante — il y a une voiture en miettes, du sang, des chevaux ruant dans leurs tripes, un homme en deux morceaux. Je saute, heureux qu'il soit mort, pour ne pas avoir à m'arrêter. Je remonte l'autre talus, crispé à la terre gluante des ongles et des genoux, je prends ma course à l'opposé. Une autre salve arrive, je plonge, je me relève, je vole. Je saute dans un boyau, titubant de fatigue, d'anxiété et d'allégresse. J'ai faim. J'ai déjà oublié.

Je me vois dans la plaine en feu, où des dépôts de poudre brûlent, où des caissons sautent, marchant sous les fusants qui éclatent trop haut, avec leur bruit bref de grêle crépitante, leur brusque fumée jaune que le vent n'entraîne pas. Derrière moi, tout d'un coup, des percutants tombent. Je cours. Ils avancent. Essoufflé, haletant, noué d'angoisse, dix fois, vingt fois je mesure le sol, me redressant quand le vol des mouches métalliques a passé sur moi. Dès que je me relève, le souffle vient. Que faire? Faut-il demeurer où je suis, me terrer quelque part, fuir? D'instinct, je cours à travers les chardons qui cuisent mes genoux, je trébuche au fer barbelé des tranchées démolies. Je n'en puis plus. La nuit est presque faite. Derrière, le poing de fer s'allonge, comme s'il poursuivait mes pas. Je cours, mais il me semble que je reste à la même place, la raie rouge où danse du noir éclatant toujours, quoi que je fasse, à cinquante mètres derrière moi. Mon cœur bondit, je vais tomber. Un boyau s'ouvre. Je m'y jette. J'attends, je prends haleine, je me calme. La poursuite s'arrête. Je sors. Le souffle revient, l'obus tombe devant moi. Je m'aplatis. Je cours. J'arrive aux ruines du village. C'est fini. Comme si un œil m'avait suivi jusque-là dans les ténèbres et perdu derrière les pans de murs où je cherche ma route à tâtons, ils renoncent, ils arrosent ailleurs.

Que de fois ai-je ainsi circulé dans la plaine ou les décombres, les nerfs bandés, l'oreille en bataille, cherchant comme un renard le tronçon de muraille où m'abriter, le trou où me blottir, traqué par les longs glissements soyeux qui coupent l'haleine et ne délivrent la poitrine qu'avec le bruit de cassure vibrante qui les termine comme un point. Ou bien errant en promeneur, à mille lieues de la guerre, suivant les nuages de

l'œil, établissant des correspondances plastiques entre l'os jauni et pétrifié et l'arbre sans écorce, entre la terre nue où surnagent quelques épaves et la mer bouleversée, entre la force souterraine et la force spirituelle qui crèvent la croûte du sol, puis brusquement jeté à terre par le ronflement qui vient, puis regardant la bombe, avec un calme singulier, soulever sa gerbe noire, piler des briques, lancer du fer par-dessus moi !

Je traverse des alternatives inattendues de bravoure et de peur, d'indifférence et d'inquiétude. Certains jours où la mitraille tombe je sors, parce qu'il fait beau temps, ou que j'ai bien digéré, ou qu'un vol d'avions passe en l'air. D'autres fois le calme règne : il y a des éclatements lointains, mais pas de sifflements proches. Cependant je reste au fond de mon abri, la gorge et le cœur serrés. Chaque arrivée dans un cantonnement nouveau est inquiétante, tous les trous paraissent récents, la course des obus semble se concentrer sur moi, je tressaille au moindre souffle, les départs me font sauter, je trouve tous les gîtes insuffisants. Après deux jours, je circule dans les ruines ou les tranchées éboulées comme un rentier de province allant vers son petit café. Ce n'est pas du fatalisme, comme se plaisent à le croire les gens qui se regardent peu, ou à le dire ceux qui font le sacrifice de leur vie six fois par jour dans leurs propos. C'est simplement de l'habitude, et de l'espèce la plus vulgaire, la plus morne, comme le fait de traverser, les mains aux poches, un carrefour encombré. Quand on va par curiosité ou par fonction où il y eut des tués, des blessés le jour même, et qu'on y voit des vivants, on s'étonne de son héroïsme et de leur tranquillité. Quand ils viennent chez vous, leur inquiétude vous amuse, votre calme les surprend.

C'est ainsi. A la guerre aussi bien qu'ailleurs, il est amusant d'interroger les autres, et soi-même. Il est vrai, la guerre est horrible. Tous les jours, à la guerre, j'ai mal dans la chair des autres, j'ai senti dans mes os la douleur de leurs os brisés, je maudis les autres et moi-même de permettre que je voie broyer dans un éclair un enfant sain et fort la seconde avant. Mais tous les jours aussi je ris des autres et de moi-même, alors que les autres et moi nous sentions serrés sur la poi-

trine de la mort. Je ris de la peur des autres et de la mienne, de leurs gestes et des miens. L'homme exerce vis-à-vis de lui un contrôle aussi ironique dans la guerre que dans la paix. Et beaucoup plus perspicace. La brusquerie et l'inattendu de ses réflexes en accentuent la caractère et le renseignent tout de suite sur leur mobile vrai... Je me vois explorant un cratère de marmite pour y déposer l'offrande quotidienne à la féconde Déméter et riant dans le moment même où des éclats qui rasent mes épaules forcent à un pelotonnement difficile mon torse et mes genoux. Cependant j'ai peur. Et j'ai peur en m'enfuyant, tandis que je ris du « désordre extrême » où je suis... En m'étalant pour éviter une bombe je ris, car j'ai aussi peur de casser les œufs frais que je porte dans une boîte, que d'attraper un mauvais coup. Je ris de me voir sur le ventre, la boîte au bout du bras tendu... Une autre fois que nous suivons la Somme en devisant, je nous vois cinq ou six à terre, d'un seul mouvement, net comme un déclic d'horloge, car le souffle vient sur nous. Et cependant deux géants de l'espèce, un à droite, un à gauche, tombent à quelques mètres, soulevant un volcan noir, fauchant les peupliers, criblant de fer le sol et l'eau. Je ris de notre fuite et de sa dignité, car nous nous retirons au pas, les jambes raides, comme des chiens qui s'écartent lentement les uns des autres pour dissimuler leur peur... Je ris de mon orgueil à ne pas baisser la tête quand celui qui marche près de moi reste debout sous le feu. Je ris de me demander s'il est fier ou s'il rit et de lui et de moi-même... Je ris de mes hésitations à m'étaler dans la boue pour ne pas tacher mes habits quand le souffle arrive et qu'un quart de seconde après je puis être coupé en deux... Je ris de voir le plus peureux nier sa peur et le plus brave conter les ruses et les conseils de sa peur... Je ris du courage d'un couard qui quitte un abri presque sûr deux fois par jour et traverse une zone malsaine pour aller remplir en automobile des missions imaginaires à vingt kilomètres du front... Je suis simple. La vie est simple... Il s'agit de l'accepter. Elle puise toute sa spiritualité dans l'amour et la nourriture et la mort, mais aime et mange et tue avec des gestes ridicules pour ceux qui les regardent froidement.

***

Quand on a quelque chose à faire et surtout quand on est au centre des regards, quand on est seul à remplir, dans une foule inoccupée et terrifiée, une fonction puissante, la peur s'en va, le rire monte. Non le rire qui s'alimente de l'imprévu, de la bizarrerie des gestes, mais le grand rire sain de celui qui commande et protège et sauve et qui fait reculer la mort. Le rire qui ne vient pas de l'intelligence attentive, mais du fond du cœur exalté au spectacle, inattendu une seconde avant, de sa force incommensurable. Je le dis avec humilité, car, à ces moments-là, je ne pense jamais qu'il est possible que je meure, je suis plongé dans une ivresse lucide qui m'ôte la conscience du péril et dirige mon geste vers l'objet avec une précision et un calme surnaturels. Je suis vivant, alors, plus que je ne croyais qu'on pût l'être.

J'ai relevé, j'ai pansé des soldats blessés près de moi, je suis sorti de terre pour aller vers le cri d'appel, la plainte lamentable et prolongée du mutilé qu'on n'oublie plus, j'ai circulé sous les souffles qui viennent dans un élargissement grandissant et ronflant qui vous enveloppe, sous la pluie cinglante des éclats, des tuiles, des pierres, sous la fumée bleutée et la poussière noire et rouge volant dans le bruit dur des cassures métalliques, éperdu d'une sorte de fièvre orgueilleuse et narquoise à me jeter à plat ventre, à me relever d'un bond, à jouir de ma vie violemment savourée pour avoir frôlé la mort et pour prêter l'appui de sa puissance centuplée à quelque autre vie perdue sur le flot... Voici un hangar à jour, sans tuiles, la carcasse cassée, secoué à chaque éclatement, traversé de mitraille, où des tourbillons de fumée entrent à chaque souffle nouveau... La paille piétinée et sordide y est rouge, des hommes y gisent, l'un mort, un autre, le crâne défoncé, mourant, d'autres pâles, les dents jointes, d'autres hurlant. Les vêtements en loques sont comme une éponge chaude, pleine d'esquilles d'os et de poils coagulés. A terre, partout, des pansements ouverts, de l'ouate souillée, des outils épars, de l'eau rouge. Un infirmier taille des bouts de planche, au couteau, pour étayer un os brisé. Un autre, la

tête perdue, tremble si fort que le flacon d'iode, qu'il tient, tombe et se casse. Je suis calme. Je donne des ordres avec une précision dont je suis le témoin impartial, intéressé, et qui m'étonne. J'entends ma voix, qui est posée et naturelle. Je déroule les bandes avec une adresse inaccoutumée, je pense à plonger mes outils dans l'alcool, à mentir au mutilé, à gronder cet autre qui crie et épouvante ses voisins. A chaque sifflement, à chaque éclat de fer crevant l'oreille et faisant gémir l'air de la vibration qui le suit, je trouve une plaisanterie probablement stupide, mais dont la nouveauté jaillissante m'émerveille et qui fait rire autour de moi. La vie élémentaire me soulève. Et je jouis d'avoir mes mains poisseuses, mes manches et mes souliers trempés de sang et d'être fait comme un boucher. Je jouis de cette bande blanche, serrée autour d'un appareil solide, là où il y avait tout à l'heure une bouillie de chair et d'os. Je n'en veux pas à ceux qui nous tirent dessus. C'est par eux que je sens cela. Hier, j'étais, comme nous tous, un misérable comédien, énervé de fatigue, hagard d'inquiétude, abruti d'idées... Le suis-je encore? C'est possible. En tout cas je ne le sens pas. Une force inconnue me porte, j'ai envie de serrer sur ma poitrine ces mourants qui sont seuls, ces broyés qui m'appellent, se cramponnent à moi, qui vont mourir avec moi dans une seconde peut-être, qui sont mes frères de misère et que j'ai tout de même le privilège de panser avec mes mains et de tenir avec mon cœur.

Vingt fois, j'ai vu les regards des blessés quand j'arrive, et de ceux qui sont intacts, la vague humaine s'écartant, l'ordre et le calme et l'espérance là où étaient l'affolement, l'effroi, les actes indécis et précipités devant le sang qui coule, et l'horreur sans lendemain. Voici que la voix ferme et le geste précis rendent à tous ceux qui le voient et l'entendent la maîtrise de leurs nerfs, que leur puissance est retrouvée, que le déroulement intérieur du drame sentimental retourne soudain la panique et crée de la vie harmonieuse là où était le chaos... Je vois un escalier de cave qu'une seule bougie éclaire, dans une sucrerie en ruines, tandis que les fusants piaulent et criblent les décombres d'éclats. Des membres hachés, dispersés, six cadavres, l'un la tête en bas, les pieds en l'air, un autre assis sur les marches, comme dormant, d'autres empilés

et cassés dans le sang et la cervelle... Plus bas, dans la cave même, six blessés gémissant, agrippés des deux mains aux survivants qui les bercent, qui pleurent, puis l'ordre, le calme subits, l'héroïsme simple, les brancards passés de bras en bras par-dessus les morts, le départ dans la nuit, au pas, sous le fer qui tombe, avec les pieds trébuchant dans les trous, un falot balancé en tête, les ombres sinistres des ruines, les éclairs des canons, les météores de feu... Je le répète : je dis, j'écris cela avec humilité. L'orgueil est pour le moment même, après c'est la peur, l'indécision, la question lancinante : « Dois-je abandonner ma vie à ces stupides hasards? » Que l'instant décide, mon Dieu ! pourvu que je puisse, dans les intervalles du drame, méditer sur vous qui m'habitez, et, quand le drame ressurgit, agir selon la force vierge qui m'inonde et qui est pour moi une surprise à chaque coup.

***

Dès qu'on n'a rien à faire, l'impression d'insécurité au fond de quelque abri précaire, est beaucoup plus pénible à supporter qu'au grand jour, où la menace est visible, où l'œil et l'oreille s'exercent à dépister le péril. Chacun de nous a dans le cœur une autruche qui sommeille. Quand on ne sait pas, au début, on rit des bombes, pourvu qu'on ait au-dessus de la tête un plafond, un toit, une toile, j'allais dire un parapluie. La longue plainte qu'on entend naître au fond de l'espace, se rapprocher rapidement, s'enfler, souffler en trombe, l'éclatement gémissant qui vibre après elle, emplissent d'une joie d'enfant ceux qui se croient à l'abri. Quand on sait, au contraire, et qu'on n'est pas à six mètres de profondeur, ou protégé par une voûte en pierre étayée, renforcée, chargée de sacs à terre et de débris, on a plus peur qu'à l'air du ciel, car on n'entend pas d'où ça vient, on ne voit pas où ça tombe, on est comme un insecte conscient sous une motte de terre, qui verrait l'ombre d'un talon fondre sur lui. Venus on ne sait d'où, de l'invisible, de quelque planète lointaine, tous les souffles tendus convergent vers cet unique point vivant du monde où vous êtes, épouvantablement seul. Entre la mort, qui vous

ignore et vous, qui la savez tapie, mais ne voyez pas son repaire, il y a seulement, à travers un vide infini, ces lignes de fer mathématiques que le hasard, pour vous broyer ou vous sauver, fait varier de quelques mètres. La pluie des éclats au dehors donne un soulagement subit, que suivent le rire et la blague, si un souffle nouveau qui se rapproche n'en recouvre pas le bruit.

La solitude accroît l'épouvante, car, à plusieurs, on se prête l'appui mutuel du mensonge qu'on fait aux autres pour se rassurer soi-même, on cherche ensemble des raisons pour que le tir de l'ennemi s'arrête, on tente d'expliquer la puissance du souffle et la violence de l'éclatement par la sonorité des voûtes, on risque des plaisanteries sur la poussière qui jaillit et la terre qui tombe, on fait le pitre ou le paon. Ou bien on s'occupe et réagit selon sa norme. Celui-ci tente de lire, celui-là s'étourdit de mots, cet autre joint les mains ou dit son chapelet. Et tous, quand la trombe arrive se courbent d'un seul geste, comme les blés sous le vent. Mais seul !

Je me souviens d'une nuit dans une petite cave en briques de proportions charmantes, doucement éclarée par un soupirail à fleur de terre, sèche, propre, que j'avais découverte dans les ruines de Dompierre conquis de l'avant-veille, et choisie pour chambre à coucher. Il était dix heures. Je venais d'éteindre ma bougie. Je sombrais peu à peu dans cette sensation délicieuse qu'on éprouve au seuil du sommeil, quand une chaleur égale et douce vous pénètre, quand les idées et les images se brouillent dans le bercement du flot de la conscience qui s'apaise et s'étale graduellement, et qu'on sait encore, à une petite lueur dansante sur l'étendue noire, qu'on veille, et qu'on va dormir... Un glissement doux naît du fond de cette étendue même, la perce, étend sur elle la lueur en longue traînée jusqu'à mon réveil qui recueille à temps l'explosion proche, assourdissante, le crépitement des éclats et des briques sur la voûte au-dessus de moi. En un éclair je vois ma solitude, je songe que ma cave n'est ni étayée, ni couverte, qu'il n'y a pas même un toit sur elle, qu'une croûte de vingt centimètres me sépare de la mort, qu'on a sorti de là où je suis, le jour même, une tonne d'explosifs allemands, et qu'ils visent ce point, peut-être, pour faire sauter ce qui reste du

village et ce qu'il abrite de soldats... Un autre sifflement. Une autre explosion. Une autre averse de mitraille. La peur me prend, une peur insensée, qui détraque le rythme de mon cœur, me couvre de sueur poisseuse, rend douloureux mon cuir au sommet du crâne, sèche ma langue, étrangle ma gorge, crispe mes poings et mes orteils. Je suis seul, je suis seul. Je n'ose m'habiller, sortir, de peur d'être écrasé sur place ou tué dans l'ombre, sur mon seuil. Les coups serrés se précipitent, je suis entouré d'un cercle de souffles, de vibrations, d'éclatements métalliques et de grêlons retentissants qui, quatre ou cinq fois par minute, me recroquevillent pour me faire tout petit, ramènent, de mes mains convulsives, ma couverture sur ma tête que j'enfouis dans la paillasse. Parfois, je risque un bras tremblant, j'atteins des allumettes, je veux, pour être moins seul, avoir ma bougie près de moi. Une vague de peur brise le bout de bois sur la boîte, ou me fait rentrer la main, ou bien un brusque grondement, venu du soupirail dans un flot de poussière rouge, souffle la mèche ou renverse le bougeoir.

Comment ne suis-je pas mort, au cours de ces quarante minutes, mort de peur? J'attendais qu'une artère crevât dans ma poitrine, sous le choc du sang... Cependant, la paix revient vite. Après un quart d'heure de silence, le sommeil reprend presque toujours. Les sifflements et les explosions éloignés même le bercent et font veiller au fond de lui la jouissance énorme qu'ils ne vous soient pas destinés. Au matin on va voir, on fait le tour de son domaine, gai de vivre et qu'il fasse beau. On trouve de grands entonnoirs qui n'étaient pas là la veille, un tronçon de mur debout hier et qu'un obus à abattu, un arbre coupé en deux ou gisant, les racines en l'air, des chevaux couchés dans leur sang, un casque, un fusil brisé, des choses étranges. Un jour, à mon lever je vois devant le seuil de ma cave, suspendu comme un mannequin au sommet des branches mutilées d'un ormeau, le poitrail d'un cheval avec ses jambes antérieures intactes, d'où pendent les deux sabots.

Parfois, la peur tient éveillé jusqu'au matin. Toute une nuit je suis resté couché les yeux ouverts, sous le ciel, dans un trou bouleversé... Nous habitions l'ancienne embrasure rec-

tangulaire d'un gros canon allemand, creusée dans un talus, sous des arbres, et à qui une seule toile goudronnée, clouée à quelques planches, servait de toit. Le jour, la nuit, les bombes labouraient le tertre, hachaient les branches, enfonçaient les pauvres abris creusés par chacun sous les racines pour y dormir. Je couchais dans un trou, au flanc même de l'embrasure, un peu en contre-bas. Un soir, à minuit juste, après trois ou quatre coups qui m'éveillent, une explosion me fait sauter le cœur, un bruit d'écroulement la suit, de la terre tombe sur moi, je respire de la fumée. Vite, j'allume ma bougie. Une autre explosion, si violente qu'elle met dans mon crâne comme un silence infini, un souffle de tempête, une sourde lueur, un poids énorme sur ma poitrine et ma tête que j'ai enfoncée sous le drap. Où suis-je? J'entends des appels. Je cherche à tâtons ma bougie, rejetant avec la couverture quelque chose de mou et de lourd. Je ne retrouve rien de mes objets familiers. Je tâte. Voici des planches brisées, partout de la terre. J'en reçois, comme une pluie molle, dans les yeux et les cheveux. On vient avec de la lumière, des pioches, des pics. Je ne reconnais plus l'endroit. Autour de moi, des madriers épais ont éclaté, les parois se sont rapprochées, un mètre de terre couvre tout, ma couchette, seule intacte, mes habits dont quelques-uns ont disparu ou que je retrouverai plus tard, au jour, à cinq ou six mètres de là. On me dégage. Je n'ai aucun mal, je ne suis pas même étourdi. Mon pouls est calme. Nous explorons l'embrasure où tout est en miettes, nos meubles rustiques, nos caisses, où de la terre humide, pleine de débris pulvérisés monte au quart de la hauteur, où le toit défoncé se suspend, à angle rentrant, dans un heureux équilibre. Un chêne renversé étend sur nous ses branches qui traînent jusque dans l'abri. Le premier obus l'a coupé, le second est tombé dans la cavité même, sa gerbe a fait voûte sur moi, son souffle a brisé ma cellule. Mon calme s'en va. La peur vient, bien que le bombardement ait cessé. Jusqu'au jour je vais rester là, étendu sur le dos, ma bougie allumée, couvert de mon manteau que j'ai déterré, dans l'attente épouvantée du formidable hasard. Plus rien. L'anxiété passe avec l'aube. A deux mètres de moi, des oiseaux chantent dans les branches du chêne blessé qui caressent, de partout, les

parois de l'embrasure avec un frémissement frais. Je touche de la main l'amoncellement des décombres qui sont suspendus sur moi, la terre molle éparse, j'ai encore dans le crâne — et pour toujours — cette brusque masse de silence qu'y met un bruit trop éclatant. Cependant je suis tout à fait calme, heureux d'avoir conquis ce souvenir. Pourquoi? Suis-je brave? Suis-je peureux? L'un et l'autre, sans doute, comme nous tous, et, comme nous tous me dirigeant tant bien que mal vers le refuge de la mort sur une mer violente et pleine de récifs, avec la curiosité qui m'attire vers eux quand l'écume me les signale, l'ivresse de la manœuvre dans le vent pour les éviter, la brusque horreur quand je les frôle, l'oubli quand ils sont dépassés.

ELIE FAURE

LETTRES D'HECTOR BERLIOZ[1]

LE MUSICIEN ERRANT

(1842-1854)

XXVI

A sa sœur Adèle.

[Paris], 6 juin [1845].

Ma chère Adèle,

Je devais t'écrire tous ces jours-ci et je ne l'ai pas fait à cause de mille tracas mêlés à toutes sortes de travaux précipités : articles, morceaux à instrumenter, épreuves à corriger, etc., etc., etc. Je pense que te voilà bien et dûment installée à Vienne ; si tu préfères le séjour de cette sombre antiquité romaine à celui de la noire usine de Saint-Chamond, rien de mieux ; mais je crois que dans le fond, tu donnerais le choix pour une épingle.

Nanci me donne de bonnes nouvelles de notre père, mais elle ajoute qu'il s'enterre et s'empaysanne de plus en plus. Il est encore heureux qu'il puisse plus ou moins échapper ainsi à l'ennui qui le tourmentait si fort dans les premiers temps de son isolement. Nanci a été toute bouleversée par le

1. Voir la *Revue de Paris*, du 1er avril 1917.

jeu de Liszt [1]. Elle regrette qu'à son passage à Grenoble il n'ait rien joué de mes compositions : je suis ravi de cela, au contraire ; rien ne me déplaît davantage que ces travestissements de l'orchestre en piano. Et si tant est que je paraisse devant mes compatriotes, encore faut-il que ce soit dans mon état naturel et avec *tous mes charmes*.

Malheureusement je crois bien que cela ne m'arrivera qu'au cas où le Dauphiné ferait une émigration à Paris.

Liszt a voulu me faire aller à Bonn pour l'inauguration du monument de Beethoven, grande fête musicale qui aura lieu au mois d'août. Mais les arrangements financiers ne me vont pas jusqu'à présent, et je suis obligé de convenir que *l'or n'est pas une chimère*, quoi qu'en dise Scribe.

Je vais aller donner des concerts à Bordeaux [2] ; en attendant mieux, on me fait espérer quelque bon résultat de la curiosité des Méridionaux. J'ai une peur atroce de leurs orchestres, et, avec la chaleur qu'il fait, des sueurs et des suées qu'ils vont me causer. La mauvaise musique m'est de plus en plus insupportable. Je ne serai qu'un mois absent tout au plus.

Adieu, chère petite sœur, je t'embrasse de toute mon âme. Dis mille choses aimables à ton mari de ma part.

Ton dévoué,

H. BERLIOZ

XXVII

Au chanteur Alizard [3]

[Paris], 29 août [1845].

Mon cher Alizard,

Je n'ai que le temps de vous écrire trois lignes. Tous nos efforts sont inutiles ; l'imbécillité triomphe partout ! Au théâtre Italien, ils ont engagé Derivis ! A l'Opéra, je suis fort

1. Dans le compte rendu des fêtes de Beethoven à Bonn qu'il écrivit deux mois plus tard, Berlioz, énumérant les notabilités venues de tous les coins de l'Europe en indiquant le lieu d'arrivée de chacune, écrit : « Liszt... de partout ! » Il venait en effet de partout : même de Grenoble !

2. C'est à Marseille, puis à Lyon que Berlioz alla donner des concerts, dans le courant du mois de juillet 1845.

3. Ancien chanteur de l'Opéra, premier interprète du Père Laurence dans *Roméo et Juliette* de Berlioz.

mal avec l'administration; mais j'ai envoyé Perrot qui est toujours fort de vos amis; jusqu'à présent il n'a obtenu que cette réponse : « Alizard a fortement déplu à madame Stolz ! » Réponse venue de Gentil. De Pillet je ne sais rien. J'ai vu Perrot une seconde fois pour cela à son bureau il y a quinze jours, il me promit de m'avertir s'il avait *du Directeur* quelque bonne nouvelle, et je n'ai rien reçu de lui. On avait engagé Laget, qui, après un début, est tombé malade et ne paraît pas d'une santé telle qu'on puisse jamais compter sur lui. Je ne perdrai aucune occasion, soyez-en sûr; déjà le 20 de ce mois, dans ma première lettre sur Bonn et à propos de Staudigl, j'ai parlé de vous et de l'Opéra, et cette manière de vous demander aura peut-être à la longue son effet.

L'Opéra est dans la folie, dans la bouderie, dans le crétinisme jusqu'aux oreilles, jusqu'à la pointe même de ses longues oreilles. On ne monte toujours rien ; personne excepté Balfe [1] ne veut écrire pour lui.

Adieu, comptez sur moi dans tout ce que je pourrai faire en toute occasion.

Votre bien dévoué comme ami et comme artiste.

H. BERLIOZ

P.-S. — Marie vous serre la main et regrette autant que moi de vous voir hors de votre place.

[Adresse] : *Monsieur Alizard, artiste du Théâtre italien, à Marseille.*

XXVIII

A J. Fischoff [2].

Paris, 16 octobre [1845].

Mon cher monsieur Fischoff,

Je pars le 22 [3], nous serons en conséquence à Vienne le 29 ou le 30. Veuillez donc annoncer par l'entremise de quelques

1. Compositeur anglais, dont *l'Étoile de Séville* fut représentée à l'Opéra de Paris le 17 décembre 1845.

2. Professeur au Conservatoire de Vienne.

3. Berlioz entreprit un nouveau voyage en Allemagne (Autriche, Hongrie, Bohême) pendant l'hiver de 1845-1846.

journaux mon premier concert pour le 16 novembre, si vous pouvez vous assurer de la salle de la Redoute pour ce jour-là. Si vous croyez possible de donner le second concert à si peu de distance du premier je vous serais obligé de retenir encore la salle pour le 20, mais, d'après nos usages parisiens, je suis porté à croire qu'un second concert si rapproché du premier et suivi de celui de Nicolaï aurait beaucoup de chances contraires. Si vous vous rangiez à cet avis, alors je vous prierais de retenir la salle pour le *16* d'abord, pour le *20* ensuite et pour le *26 ou 27*, de manière que je puisse choisir mon jour pour le second concert suivant les circonstances.

D'après ce que vous me dites dans la lettre d'Heller, je crois que nous pourrons nous entendre avec Pocorny [1].

En attendant, recevez mes remerciements de vos offres amicales et mes excuses pour la peine que je vais vous donner.

[Suit un projet de convention avec Pocorny pour les concerts donnés par Berlioz sur son théâtre. Le compositeur demande qu'il lui soit attribué pour bénéfice la moitié de la recette brute, plus une prime de deux cents francs pour chaque concert.]

Soyez assez bon aussi pour vous informer d'un appartement ainsi que vous me l'avez si gracieusement offert.

Voulez-vous me rappeler au souvenir de monsieur votre frère et saluer de ma part MM. Bacher et de Putlingen [2] si vous les rencontrez?

Mille amitiés et au revoir bientôt.

H. BERLIOZ

XXIX

Au docteur A. Becher, à Vienne.

Vienne, 14 novembre 1845.

Veuillez m'excuser, monsieur, si à peine connu de vous j'ose vous demander un service. Voici un morceau que je tiens beau-

1. Directeur du théâtre *An der Wien.*
2. Musiciens et critiques de Vienne.

coup à faire entendre à un de mes concerts (au second) et je viens vous prier d'être assez bon pour en faire la traduction allemande. J'espère que vous ne trouverez pas ma demande trop indiscrète et que vous l'attribuerez à ce mouvement tout naturel de confiance que les artistes éprouvent les uns pour les autres (quand ils sont des artistes) et qui m'a fait sans hésiter m'adresser à vous.

Croyez, monsieur, aux sentiments les plus sympathiques de votre tout dévoué.

HECTOR BERLIOZ

La Bibliothèque du Conservatoire possède, retrouvé parmi les papiers de Berlioz, un portrait du docteur Becher avec cette dédicace écrite à la main :

« Souvenez-vous quelquefois, mon cher Berlioz, d'un de vos plus sincères admirateurs. Vienne, 27 février 1846. »

Au-dessous, Berlioz a écrit de sa main, au crayon rouge :

Fusillé à Vienne par Windisgraetz en décembre 1848... Pauvre Becher ! ! !

Comparez les *Mémoires*, deuxième lettre du *Deuxième Voyage en Allemagne*.

XXX

A Félix Mendelssohn.

Prague, 14 avril 1846.

Mon cher Mendelssohn,

Je crains de ne pouvoir pas aller vous serrer la main à mon passage à Leipzig. C'est un véritable chagrin pour moi. Permettez-moi de vous dire que j'ai entendu *à Breslau* votre *Songe d'une nuit d'été* et que je n'ai jamais rien entendu d'aussi profondément shakespearien que votre musique ; en sortant du théâtre j'aurais donné bien volontiers trois ans de ma vie pour vous embrasser.

Adieu, adieu !

Croyez que je vous aime autant que je vous admire, et c'est beaucoup.

Tout à vous de cœur et d'âme.

HECTOR BERLIOZ

P.-S. — Voulez-vous me rappeler au souvenir d'un véritable artiste de vos amis, M. David [1].

XXXI

A J.-F. Kittl [2].

Paris, 6 mai 1846.

Mon cher monsieur Kittl,

Je suis arrivé ici depuis quelques jours seulement, et je veux vous dire bonjour puisque j'ai quelques minutes de liberté. Mon dernier concert en Allemagne, celui de Brunswick, a été très brillant et très productif ; l'exécution, admirable d'ensemble et de nuances, n'a rien laissé non plus à désirer. Mais comme j'aime le public de Prague ! Combien il me paraît au-dessus des autres publics ! Ah ! je voudrais bien pouvoir le retrouver l'année prochaine, et il ne dépendra pas de moi que je ne vous fasse une seconde visite. Votre aimable réception, toutes les flatteuses marques d'intérêt que j'ai reçues des artistes et des amateurs de Prague ont fait ici un effet immense. On m'accable de questions sur vous personnellement, sur le Conservatoire, sur les principaux artistes, etc., etc., et vous devinez comment j'y réponds... Tous mes amis vous savent un gré infini de ce que vous avez fait pour moi.

. . . . . .

Adieu, mon cher Kitll, mille choses affectueuses à nos amis de Prague et en particulier à Gordigiani, à M. Hanslick, Dreys-

1. Ferdinand David, *Concertmeister* au *Gewandhaus* de Leipzig, Berlioz entrera bientôt en correspondance avec lui.

2. Kittl, directeur du Conservatoire de Prague, offre cette particularité digne de mémoire d'avoir composé un opéra sur un poème de Richard Wagner : *la Haute Fiancée ou les Français devant Nice*, représenté à Prague avec succès le 19 février 1848.

chock, à Ambros et à Hoffmann[1]. J'ai écrit deux fois à Ambros, une fois de Dresde, une autre de Brunswick, et je n'ai pas un mot de réponse.

Tout à vous de cœur et d'âme, et ne nous oubliez pas.

H. BERLIOZ

XXXII

Au docteur Ambros[2].

Paris, 8 juin [1846].

Mon cher Ambros,

Je suis désolé de ne point recevoir de lettres de Prague ; je vous ai écrit de Dresde, de Brunswick et j'ai encore écrit à Kittl de Paris... pas un mot de réponse. Il s'agissait de retrouver un manchon de fourrure que nous avons oublié dans la commode de notre appartement à Prague ; c'est un objet de la valeur de quatre cents francs ; puis je voulais avoir de vos nouvelles et de celles de nos amis bohêmes... Pas de réponse. Cette fois M. Friedland, qui va directement à Prague, vous portera ma lettre. Dites-moi donc comment ce silence a pu se prolonger autant et si mes premières lettres ne vous sont pas parvenues... Dites-moi si vous et tous nos amis m'avez si complètement oublié que je ne puisse obtenir d'eux signe de vie.

Enfin dites-moi quelque chose.

Je suis très occupé de *Faust*[3] ; cependant je viens d'être forcé de m'interrompre pour écrire plusieurs feuilletons et

1. Gordigiani, compositeur italien et professeur de chant à Prague, que son style ne semblait pas destiner à compter parmi les premiers admirateurs de Berlioz. — Édouard Hanslick, critique devenu célèbre par la suite, était né à Prague en 1825 et y habitait encore en 1846. — Dreyschock, pianiste tchèque. — Ambros, auteur d'une histoire de la musique, a prouvé, par l'accueil qu'il fit à Berlioz, que l'admiration du passé n'est pas un obstacle à la compréhension d'un art très moderne. — Hoffmann, éditeur de musique à Prague.

2. Voir note de la lettre ci-dessus.

3. *La Damnation de Faust*, dont Berlioz avait entrepris la composition pendant son voyage en Autriche.

une cantate que je vais diriger à Lille à la fête de l'inauguration du chemin du Nord.

Mille amitiés et sans rancune pour votre silence.

Tout à vous, toujours de cœur et d'âme.

H. B.

Si vous voyez Dreyschok, faites-lui donc mes amitiés, sans oublier Kittl (un autre paresseux), ni M. Hanslick, ni Hoffmann, ni cet excellent Gordigiani.

Adieu, adieu.

Prague doit être bien belle maintenant, radieuse et fleurie sous ce beau soleil d'été. Que je voudrais pouvoir grimper ce soir la montagne des Caschines [1] avec vous !

H. BERLIOZ

XXXIII

A J. Fischoff.

Paris, 29 juillet 1846.

Mon cher Fischoff,

... Si vous en avez le temps écrivez-moi donc quelques détails sur les fêtes musicales qui ont eu lieu à l'occasion de l'inauguration du monument de Gluck. L'Association des Musiciens se propose d'exécuter ici mon *Requiem* à l'église Saint-Eustache dans une cérémonie religieuse funèbre en l'honneur de cet illustre maître. Je ne sais si l'archevêque le permettra ; il faut ici, dès qu'il s'agit de musique, des permissions pour tout, bien qu'on mette des impôts sur tout.

J'ai rendu compte ce matin dans les *Débats* du grand concert militaire de l'hippodrome, ainsi je ne vous en parle pas. C'est le seul événement musical du moment. L'Opéra est de plus en plus exécrable. Rossini vient d'arriver ici ; on ne sait ce qu'il projette. Je crois que son plan est de mystifier Léon Pillet. La mystification est une de ses passions les plus vives.

Je travaille toujours beaucoup à *la Damnation de Faust* ; je compte faire entendre cette partition ici, au mois de novem-

1. Berlioz veut sans doute désigner par ce mot le Hdraschin.

bre prochain. Je prendrai le théâtre de l'Opéra-Comique et me verrai forcé de doubler les prix, la recette entière de ce théâtre, aux prix ordinaires, ne pouvant produire que 6 000 francs et les frais d'exécution et de copie pour mon ouvrage devant dépasser cette somme.

Adieu, mon cher ami, rappelez-moi au souvenir de messieurs vos frères et saluez de ma part mes amis de la Concordia.

Votre dévoué,

H. BERLIOZ

XXXIV

A son père.

[Paris], 16 septembre [1846].

Cher père,

Permettez-moi de vous surprendre au milieu de vos vendanges pour vous donner directement de mes nouvelles. J'ai des vôtres par mes sœurs, bien que notre correspondance ne soit pas aussi active qu'elle pourrait l'être. Je sais que le temps chaud et fixe de cette année vous a été heureusement très favorable ; l'automne s'annonce également bien et j'ai lieu de croire que les travaux de votre fin d'année vous seront plus agréables que fatigants. Je travaille rudement aussi à un très grand ouvrage que je suis sur le point de terminer et que je veux monter ici à Paris vers la fin de novembre. J'ai été obligé d'être le poète et le musicien en même temps, car ma partition, commencée et continuée à travers champs en Bavière, en Autriche, en Hongrie, en Bohême et en Silésie, allait plus vite que n'eussent pu aller mes faiseurs de vers de Paris, et j'ai été amené ainsi à me passer de leur concours. J'ai été tout surpris de pouvoir si aisément y suppléer.

Je ne vousparle pas de ce grand voyage dont vous avez su les heureux résultats sous tous les rapports ; j'aurai dans quelques mois à écrire à ce sujet dans les *Débats* de nouvelles lettres où vous trouverez des détails que je ne puis vous donner ici. Tout ce que je puis vous assurer, c'est que j'ai conquis une

bonne partie de la ville de Vienne et en entier celle de Prague où l'on me presse journellement de revenir. On voulait même me garder à Vienne pour remplacer le maître de la chapelle impériale qui est mort pendant mon séjour en Autriche. Mais il eût fallu pour cela abandonner complètement la France, et j'avoue que malgré toute l'amabilité des Viennois et la bonté de leur souverain, cet effort m'eût été impossible. Il n'y a au monde que Paris ; c'est une ville électrique qui attire et repousse successivement, mais vers laquelle en définitive il faut toujours revenir quand on l'a habitée et surtout quand on est Français.

Vous avez dû apprendre l'exécution de mon *Requiem* dans une solennité en l'honneur de Gluck, organisée par l'Association des Musiciens de Paris le mois dernier. Mon ouvrage a produit incomparablement plus d'effet qu'il n'en produisit aux Invalides la première fois. Nous étions cinq cents exécutants, je dirigeais ; l'église Saint-Eustache est d'une sonorité excellente, chacun y mettait du zèle, et il y avait une foule immense d'auditeurs. L'impression produite par le *Dies iræ* a été vraiment extraordinaire, surtout au verset : *Judex ergo quum sedebit.* Le baron Taylor, président de l'Association des Musiciens, m'a chaudement aidé pour vaincre les difficultés que deux ou trois de nos bons ennemis ont voulu nous susciter pour empêcher cette exécution. Grâce aux haines que mes feuilletons des *Débats* excitent contre moi journellement et aux sourdes rages des petites natures envieuses, je suis obligé (à Paris) de faire mon chemin comme un boulet rouge, en sifflant, fracassant et brûlant.

J'ai remarqué que ces hostilités n'ont fait qu'augmenter pendant mon voyage d'Allemagne, dont le retentissement les a exaspérés.

D'ailleurs nous avons un gouvernement des Beaux-Arts... nous aurions bien besoin d'un autre Paul-Louis Courier pour le souffleter d'importance.

Louis est ici en vacances, le proviseur du collège de Rouen en est très content ; mais malgré toutes les bonnes notes qu'il m'a données sur lui je n'ai encore obtenu qu'une demi-bourse. Le ministre de l'Instruction publique est brouillé avec Armand Bertin à cause de je ne sais quelle querelle que lui aurait cher-

chée le *Journal des Débats*, et je suis en mauvais position pour solliciter.

Adieu, cher père, je n'ose espérer une réponse de vous ; mais qu'une de mes sœurs vous remplace le plus tôt possible.

Je vous embrasse de tout mon cœur,

H. BERLIOZ

XXXV

Henriette Berlioz-Smithson à son fils Louis [1].

[Paris, 22 octobre 1846 (Date de la poste).]

Mon cher, bien cher enfant,

J'ai été si triste après ton départ pour Rouen que j'ai tombé *très* malade et je suis encore souffrant. Hélas ! mon cher fils je suis sûr je ne puis pas supporter ma profond chagrin sans l'espérence de ton avenir... Ton père n'est pas venu me voir depuis ton départ, il ne me écrit pas non plus. Dit moi *tout* ce qui'l ta communiqué a votre départ — *tout, toul,* LA VÉRITÉ, aussi tout de tes nouvelles et croire moi ta pauvre mère affectionnée,

H. BERLIOZ,
Rue Blanche, 43.
22 Oc^tr.

Je n' puis pas te renvoyer le papier parcequ il faut payé 16 sous pour le pacquet au chemin de fer.

M. et Mad. Vaniée et Joséphine t'aim toujour, on t' dit

1. Au moment où Berlioz traçait les dernières notes de *la Damnation de Faust* celle pour l'amour de laquelle il avait tout sacrifié jadis et dont il avait fini par se séparer écrivait à leur enfant une lettre qu'il faut citer, car elle est le seul document de cette origine qui nous renseigne sur les misères de leur vie conjugale, si lamentablement rompue. Nous en reproduisons scrupuleusement les incorrections ; mais personne ne voudra rire de l'orthographe d'une étrangère qui n'a jamais su bien s'adapter à son nouveau pays, en voyant son cœur brisé d'épouse et de mère s'exhaler si douloureusement. — On a vu par la lettre précédente que le fils d'Hector et d'Henriette Berlioz, alors âgé de douze ans, pensionnaire au collège de Rouen, venait de rentrer dans cet établissement après avoir passé les vacances auprès de son père et de sa mère.

mille chose affectioné il sont tous tres amiable pour moi, aussi Abel ton camarde t' dit mille amitiés. Pour moi, oh ! person n' peut t'aimé comme ta pauvre mère.

Dieu te Benis.

Ecrit moi apres tu as recu une lettre de ton père, *il faut ecrire a lui tout suit. Il va partir bien tot.*

Pressé

[Adresse] : *Monsieur — Monsieur Louis Berlioz — Collège royal — Rouen.*

XXXVI

A Théophile Gautier.

[Paris, 13 décembre 1846.]

Je vous remercie mille fois, mon cher Gautier, pour votre chaleureux article. Il m'a rendu bien heureux. Tâchez donc d'être libre dimanche et de venir entendre la seconde exécution [1].

Mille amitiés,

H. BERLIOZ

XXXVII

A L. Duchesne [2]

[Paris, 20 décembre 1846.]

Mon cher monsieur Duchesne,

Voulez-vous être assez bon pour m'écrire une dizaine de lignes sur le concert d'aujourd'hui? Cela serait d'une grande utilité pour le troisième [3], et je suis persuadé que M. Bertin les accueillera bien ; surtout s'il peut les placer dans le corps du journal. Vous m'obligerez infiniment.

1. La première audition de *la Damnation de Faust* avait eu lieu le 6 décembre 1846.

2. Rédacteur du *Journal des Débats*, où il a publié de 1845 à 1862 des articles de critique musicale.

3. Il n'y eut pas de troisième audition de *la Damnation de Faust* en 1846

Pardon de vous importuner encore ; vous portez la peine de toutes vos bontés pour moi.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ

P.-S. — Si vous voulez bien écrire ces quelques lignes, ne manquez pas de signaler les trois *bis* et d'encourager un peu Hermann-Léon.

Pour Roger, je n'ai rien à vous dire : vous avez vu l'effort qu'il a fait pour moi. C'est un admirable artiste et un excellent garçon [1].

XXXVIII

A sa sœur Nanci.

Jeudi, [24 décembre 1846].

Je ne t'ai pas donné des nouvelles de tout ce que j'ai fait ces deux derniers mois, ma chère Nanci, parce qu'elles n'auraient probablement pas ressemblé beaucoup à celles dont votre cher journal vous a gratifiés... Entre nous, je suis vraiment peiné de voir mon père n'avoir que celui-là, qui a contre moi un parti pris depuis dix ans. En tous cas, si tu en as lu d'autres, tu auras vu que *Faust* a un un très grand succès, que, pour la première fois de ma vie, j'ai eu à la seconde représentation trois morceaux redemandés, ce qui ne s'est jamais vu à Paris. On m'a donné un grand dîner, et, à l'aide d'une souscription d'artistes et d'amateurs, on m'a voté une médaille d'or qu'on frappe en ce moment, et qui sera, me dit-on, d'un grand prix. Eh bien, *faute d'un théâtre* ou d'une *salle de concert*, maintenant que l'ouvrage est lancé, qu'on en parle partout, que trente journaux en ont fait l'éloge, je ne puis le reproduire davantage ; les répétitions ne seraient plus nécessaires, mes exécutants savent leur affaire à merveille, les frais seraient de moitié moindres, et les recettes plus fortes ; mais je ne puis avoir l'Opéra-Comique à cause de deux pièces nouvelles qui lui prennent tous ses soirs (et il y a trop de désavantage à

1. Roger et Hermann-Léon furent les interprètes de *la Damnation de Faust* en 1846 (Faust et Méphistophélès).

donner les concerts dans le jour) ; je ne puis avoir le théâtre Italien à cause d'un règlement obtenu du ministre par Léon Pillet qui interdit l'ouverture du théâtre Italien les jours d'Opéra. Quant à l'Opéra, je n'en voudrais pas, lors même que Pillet et moi ne serions pas en guerre, et le Conservatoire, par un privilège spécial, est à la Société des concerts à l'exclusion de tous les concerts à elle étrangers, jusqu'au mois de mai. En conséquence, j'ai dépensé un argent fou pour monter cet ouvrage, les recettes n'ont pas pu couvrir entièrement les frais et maintenant qu'il me rapporterait beaucoup à coup sûr, je suis arrêté faute d'une salle. Il n'y a pas de salle de concert à Paris.

Puis on devient en haut lieu d'une économie qui n'existait pas à ce point il y a cinq ans ; le ministre de l'Intérieur, de qui dépendent les arts, s'en moque comme du commerce d'épiceries. [Il n'y a rien à faire dans cet atroce pays, et je ne puis que désirer de le quitter au plus vite.][1] J'attends que la traduction allemande de *Faust* soit finie pour repartir et aller trouver des villes plus hospitalières que notre gredin de Paris. [Je suis comme les oiseaux de proie obligé d'aller chercher ma vie au loin ; les oiseaux de basse-cour seuls vivent bien sur leur fumier.] Malgré la rigueur de la saison, j'ai pris mon parti, et j'irai le mois prochain par terre à Pétersbourg. Il faut que j'y puisse être au commencement du carême. Ce sera rude, mais il n'y a pas à balancer. Après quoi j'irai très probablement en Angleterre[2] par mer quand les glaces auront rendu la navigation libre. Tu vois que je n'ai pas lieu d'être satisfait, forcé de m'expatrier pour pouvoir vivre, quand [je suis entouré de crétins, qui cumulent jusqu'à trois places largement rétribuées, tels que Carafa, par exemple, un musicien de pacotille qui n'a pour lui que de n'être pas Français.]

J'écrirai à mon père avant mon départ.

Adieu, je t'embrasse.

Mille amitiés à Camille.

H. BERLIOZ

1. Les mots entre crochets ont été cités dans *le Crépuscule d'un romantique*, de M. Adolphe Boschot.

2. Berlioz passa en effet en Russie et en Angleterre une grande partie des années 1847 et 1848.

XXXIX

A Honoré de Balzac[1].

Lundi [février 1847].

Mon cher Balzac,

Vous avez eu l'obligeance de m'offrir votre pelisse ; soyez assez bon pour me l'envoyer demain, rue de Provence, 41. J'en aurai soin et vous la rapporterai fidèlement dans quatre mois. Celle sur laquelle je comptais me paraît beaucoup trop courte, et je crains surtout le froid aux jambes.

Mille amitiés.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ

XL

A Léon Escudier[2].

Moscou, lundi de Pâques [avril 1847].

Mon cher Escudier,

Voulez-vous m'obliger de quelques lignes *réclamatoires* dans *la France musicale*? Vous les rédigerez comme vous voudrez; je trouve moins bête de ma part de vous dire en somme que mon voyage de Russie paraît devoir être des plus heureux sous tous les rapports. Mes deux premiers concerts de Saint-Pétersbourg ont eu tout le succès que j'eusse pu rêver. L'aristocratie russe s'est éprise pour *Faust* d'un véritable *delirium*

1. « ... La veille de mon départ, je rencontrai H. de Balzac qui, peu de temps auparavant, avait fait lui-même le voyage de Russie. En apprenant que j'allais à Saint-Pétersbourg, pour y donner des concerts : « Vous en reviendrez avec « cent cinquante mille francs, m'avait dit très sérieusement de Balzac, je connais « le pays, vous *ne pouvez pas* en rapporter moins. » Ce grand esprit avait la faiblesse de voir partout des fortunes à faire : fortunes qu'il eût volontiers demandé à un banquier de lui escompter, tant il les croyait assurées. Il ne rêvait que millions, et les innombrables déceptions qu'il a essuyées toute sa vie n'ont pu le désabuser sur ce perpétuel mirage... Si mes concerts de Saint-Pétersbourg et de Moscou produisirent plus que je n'avais espéré, *je pus* cependant rapporter de Russie beaucoup moins que les cent cinquante mille francs prédits par Balzac. » — *Mémoires de Berlioz*, chap. LV (*Voyage en Russie*).

2. Éditeur de musique, directeur du journal *la France musicale*.

tremens; j'ai fait en deux soirées une recette de 30 000 francs. Il est bien malheureux qu'il n'y ait pas eu un arrangement de piano de la partition : la ville regorge de pianistes et d'amateurs de chant, j'aurais pu faire là-dessus une excellente affaire. Enfin *ce qui est digéré n'est pas perdu...*

L'impératrice qui n'avait pas mis le pied au concert depuis des années est venue à ma première soirée ; elle m'a fait demander après la première partie de *Faust;* et j'ai reçu dans sa loge toute une ode en prose de compliments de sa part et de celle de ses fils les grands-ducs Alexandre et Constantin ; puis le lendemain les bagues en diamants et les épingles sont venues solidifier toutes ces brillantes phrases. La masse du public a été d'une *furia* que je n'appellerai pas française car nous sommes bien froids auprès de ces dilettanti du nord. L'orchestre, qui avait été magnifique dans l'exécution, a fait un tapage de cinq cent mille diables après le chœur des étudiants et des soldats. Enfin tremblement général... cela fait du bien quand on vient de quitter notre public dégoûté et superlativement dégoûtant de Paris.

On monte en ce moment *Roméo et Juliette* au Grand Théâtre; et, pendant que les choristes travaillent, je suis venu en quatre jours et quatre nuits faire une pointe sur Moscou pour y cueillir encore cette fleur des neiges, une recette de 15 000 francs. On me l'annonce comme *minimum* ; nous verrons cela dans quelques jours.

Adieu, mille amitiés à votre frère.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ

Si vous pouvez sans peine éclabousser quelques journaux avec notre réclame, n'y manquez pas. *Il faut battre son frère quand il a chaud.*

XLI

A son père.

Londres, 7 novembre 1847.

Cher père,

Je vous écris quelques lignes, un peu à la hâte, pour vous informer de mon installation à Londres et vous donner mon

adresse. Je suis logé chez M. Jullien (artiste français qui a épousé une Anglaise), directeur du théâtre de Drury Lane dont l'orchestre m'est confié. Je le connaissais depuis longtemps et je me trouve chez lui parfaitement à mon aise sous tous le rapports.

J'ai fait une traversée charmante, la mer était calme et le vaisseau marchait comme il eût fait sur un lac.

J'étais accompagné d'un homme de lettres anglais. M. Gruneizen, qui, en arrivant à Folkestone, s'est empressé de sauter à terre le premier pour pouvoir me tendre la main et me dire cordialement : « Soyez le bienvenu sur le sol britannique !... »

C'est là une de ces bonnes idées anglaises suggérées par l'amour-propre national, qui ne viendrait jamais à un homme du continent.

Londres est effrayant — ou effrayante — par son immensité. Il faut trois quarts d'heure pour aller de chez Jullien à Drury Lane, et ils appellent cette distance *quelques pas*. Nous allons passer tout le reste de ce mois-ci et quelques jours de l'autre en préparatifs et études, le Grand Opéra anglais ne pouvant s'ouvrir que vers le 10 décembre.

J'ai déjà vu à l'œuvre mon orchestre et c'est un des plus excellents que j'eusse pu désirer ; j'y ai trouvé bon nombre d'artistes français et allemands de ma connaissance, qui m'ont reçu avec de grandes démonstrations de joie.

J'ai tout lieu de croire que les affaires de mon département marcheront à merveille. Je vais m'occuper maintenant d'écrire un morceau sur le thème du *God save the queen* pour le jour de l'ouverture du théâtre. Je n'y avais pas songé, mais Jullien, qui a l'œil et l'oreille à tout, voudrait me voir reproduire ici la scène des Hongrois de Pesth [1], en attaquant de la même façon la corde sensible de la lyre nationale anglaise. D'ailleurs il est d'usage que ce chant célèbre figure dans toutes les grandes cérémonies de cette nature [2].

Mes concerts ne commenceront que vers le milieu de janvier ; le traducteur anglais de mes partitions aura eu le temps de parfaire son œuvre, je connaîtrai mieux mes interprètes,

1. Allusion à la première audition de la *Marche hongroise* à Pesth l'année précédente.

2. Ce projet n'eut pas de suite.

nous serons installés ; ce retard me convient donc, et la prudence l'indique. Je suis tout surpris de savoir autant d'anglais ; je dis à peu près tout ce que j'ai besoin de dire et sans beaucoup d'accent, mais je ne comprends pas à beaucoup près la moitié de ce qu'on me dit. C'est une étude sérieuse à faire.

Adieu, cher père, je vous embrasse tendrement et vous prie de me faire donner de vos nouvelles le plus tôt possible.

H. BERLIOZ
Chez M. Jullien, nº 76, Harlay Street.

XLII

A Théophile Gautier.

Londres, 12 novembre 1847.

Mon cher Gautier,

Jullien me charge de vous demander un livret de ballet joli, gracieux, brillant et antibourgeois, comme vous savez les faire. Il serait monté (le ballet) par Coralli père[1], avec qui pour pourriez vous entendre à Paris, avant son départ. Mais il faudrait que l'ouvrage fût *représenté* le 1er février, sans faute. Voulez-vous accepter cette tâche, et pouvez-vous la remplir assez promptement? Et enfin, dans le cas d'une réponse possible et affirmative, quelles seraient vos conditions?...

Veuillez répondre courrier par courrier soit à Jullien, soit à moi : Harley street, nº 76, Londres. Ne vous inquiétez pas de la musique. Elle sera lestement faite. Jullien a plusieurs personnes qui s'en chargeront. Il faudrait un ballet en un ou deux actes, d'une durée beaucoup moindre que celle de *Giselle*. Faites cela.

Adieu ; mille amitiés. Nous commençons nos représentations de l'Opéra anglais dans trois semaines. Mes concerts à Drury Lane attendront jusqu'au 15 janvier l'arrivée du beau monde et de la Cour. Jullien veut que ce soit flambant. J'ai un orchestre magnifique, et qui ferait honneur à bien des

1. Maître de ballet à l'Opéra de Paris.

théâtres de ma connaissance. Je vais tâcher de faire de ces artistes des lions à tous crins.

H. BERLIOZ

XLIII

A Madame Gras-Dorus [1].

Théâtre Royal de Drury Lane.
[Vers le 10 novembre 1847.]

Madame,

Nous avons un beau et magnifique théâtre, et un grandissime orchestre et un chœur immense, et un public impatient de vous entendre ; tout cela vous tend les bras. Ne vous faites donc pas trop attendre ; nous comptons sur vous pour le 20. Il y aura un bal masqué le 22. Madame Jullien me charge de vous dire que je serais bien heureux de vous y accompagner. Vous savez aussi que nous avons à examiner ensemble la partition de la *Lucie* ; cette lettre a surtout pour objet de vous présenter mes excuses d'être parti de Paris sans m'entendre avec vous à ce sujet. Mais j'ai eu tant de courses à faire, tant d'épreuves à corriger, tant d'autres épreuves à subir, qu'il m'a été absolument impossible de trouver l'heure dont j'avais besoin pour causer avec vous au piano.

Nous réparerons le temps perdu dès que vous serez arrivée ; mais venez le plus tôt possible.

Mille compliments empressés.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ

P.-S. — La lettre de M. Gras arrivée aujourd'hui nous annonce que vous savez à peu près votre rôle; le maître de chant me disait tout à l'heure qu'il serait urgent que vous pussiez répéter avec Reeves [2].

Vous aurez un grand succès, je vous le prédis.

1. Madame Gras-Dorus, la créatrice du principal rôle de femme de *Benvenuto Cellini* en 1838, avait été engagée comme *prima donna* au théâtre de Drury Lane ; elle chanta *Lucie de Lamermoor*, à l'ouverture de la saison, le 6 décembre
2. Premier ténor de la troupe de Drury Lane.

XLIV

A Théophile Gautier.

Londres, lundi 13 [décembre 1847].

Mon cher Gautier,

Jullien vous remercie et accepte votre proposition de 1 000 francs par acte. Veuillez voir le plus tôt possible Coralli et lui dire qu'il faudrait qu'il vînt à Londres monter votre ballet dans la dernière semaine de janvier. Envoyez-nous tout de suite un canevas du ballet, pour qu'on puisse en écrire la musique. Notre affaire prend la plus magnifique tournure.

Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage aujourd'hui.

Tout à vous,

H. BERLIOZ

XLV

Au même.

Londres, 22 décembre [1847].

Mon cher Gautier,

Coralli vient de me répondre qu'il n'était pas libre. Nos maîtres de ballet sont incapables de bien mettre en scène l'ouvrage que vous préparez pour Drury Lane. Voyez donc si vous pourriez déterminer soit Mazilier, soit Mabille, à faire ce petit voyage. Il nous manque aussi deux jeunes danseuses pour des pas de trois avec mademoiselle Fuoco. Jullien ne peut leur donner que cinq cents francs par mois, et les frais de voyage.

Répondez-moi un mot sur tout cela.

Tout à vous,

H. BERLIOZ

XLVI

A Brandus [1].

[Londres], jeudi [24 février 1848].

Mon cher Brandus,

Je viens de lire *la Gazette musicale* et je vous remercie de l'article qu'elle contient sur mon concert [2]. Je m'amuse à rassembler chaque jour les journaux anglais dont le nombre et la chaleur augmentent [3]. Il n'y a que les deux articles de l'*Atheneum*, écrits précisément par un de mes amis (Chorley, qui a fait la traduction anglaise de *Faust*), qui soient louches, incolores et froids. C'est souvent ainsi. Si vous pouviez insérer l'article de *l'Atlas* que j'ai envoyé à mademoiselle Recio, ce serait d'un grand effet [4]. Je me suis informé du nom de l'auteur : c'est M. Holmes, l'un des premiers critiques musicaux de Londres et que je n'ai encore à cette heure jamais vu. Il était venu, m'a-t-on dit, avec les idées les plus hostiles. J'ai dû écrire un nombre incroyable de lettres aux éditeurs des journaux pour les prier de remercier de ma part leurs rédacteurs, qui ne *signent* jamais leurs articles.

Beale [5] me fait des propositions pour publier des arrangements de piano de *Faust* ; jusqu'à présent nous ne sommes pas entièrement d'accord, mais si cela s'arrange, voulez-vous de votre côté faire quelque chose de cet ouvrage pour la France?... Écrivez-moi vos idées à ce sujet. On s'occupe à Covent-Garden de préparer le *Musical Shakespeare Night*,

1. Éditeur de musique à Paris et directeur de la *Revue et Gazette musicale*.
2. Voir *Revue et Gazette musicale* du 20 février 1848.
3. Cette collection est aujourd'hui à la Bibliothèque du Conservatoire.
4. *La Gazette musicale* n'a pas inséré cet article.
5. Éditeur de musique de Londres (maison Cramer et Beale).

dont vous avez parlé dans *la Gazette musicale*. J'y donnerai en effet *Roméo* (en anglais), *le Roi Lear*, *la Tempête* (en italien) et la ballade sur *la Mort d'Ophélie* (en chœur de femmes avec orchesre). La question est à cette heure de savoir si l'on peut me donner quinze répétitinos du chœur et cinq d'orchestre. Je ne consentirai pas sans cela [1].

Je viens d'assister au banquet annuel de la Société des Musiciens anglais, présidée par le duc de Cambridge. Cette société existe depuis cent dix ans. Elle est fort riche et très puissante. On m'avait invité peu de temps après mon arrivée à Londres. Au dîner était joint un concert où le vieux Braham a chanté, ainsi que miss Dolby et miss Lyon et Reeves ; on a exécuté un grand nombre de *glee* ou madrigaux des anciens maîtres anglais. Au dessert, le président a porté un toast en mon honneur, quoique ce fût contraire, m'a-t-on dit, aux règlements de la société, toast accueilli avec des hourras et applaudissements des six cents convives et des dames qui assistaient au banquet dans une galerie spéciale. J'ai dû répondre par un *speach* (en français, bien entendu) et *contre mon ordinaire* je me suis trouvé tellement de sang-froid que j'ai pu parler convenablement, et remercier tout à la fois, le public pour l'accueil qu'il m'avait fait le jour de mon concert, les artistes pour leur exécution admirable de ma musique, et enfin les écrivains de la presse périodique pour la chaleureuse confraternité qu'ils ont tous mis à me soutenir. Cela a fait merveilles. Et je crois que vous pourriez aisément faire de cela une *nouvelle* pour la *Gazette*. Mais ne dites rien du projet de Covent-Garden. Le concert du 24 a été démoli à Drury Lane par les entortillages des affaires de Jullien [2]. Beale me propose d'en entreprendre à ses risques un immense à Exeter-Hall ; cela se fera.

Adieu, mille amitiés. Dites-moi où en est la gravure de la partition d'*Harold*.

HECTOR BERLIOZ

1. Ce concert n'eut pas lieu.

2. Le théâtre de Drury Lane avait été fermé presque aussitôt après l'ouverture de la saison par suite de la faillite du directeur Jullien.

XLVII

A Armand Bertin.

Londres, 7 mars 1848.

Mon cher monsieur Armand,

Je doute fort que vous ayez le temps de m'écrire, mais Raymond ou Lemoine[1] voudront bien, sans doute, me transmettre votre réponse. Je viens vous demander si vous pouvez insérer bientôt les deux articles que je vous ai envoyés sur Prague, et si je dois achever ce voyage et écrire celui de Russie.

Je pourrais aussi vous envoyer de temps en temps quelques colonnes sur les théâtres lyriques et les concerts de Londres.

J'y resterai encore deux mois sans doute, puisque je n'ai rien à faire à Paris. A Londres, au contraire, j'ai diverses occasions de gagner de l'argent, et je vois que l'approche de la grande saison musicale m'apporte encore des chances plus favorables.

Je suis fort heureusement soutenu par la presse et par les artistes, et la curiosité du public s'allume de plus en plus à mon sujet.

Dans le cas où vous ne pourriez pas imprimer prochainement et continuer mon voyage en Bohême et en Russie, je vous prierais de le donner à Brandus, propriétaire de *la Gazette musicale* que je chargerais de l'aller prendre et qui l'imprimera volontiers.

J'attends pour lui en parler une réponse de vous.

Mille amitiés dévouées.

HECTOR BERLIOZ

1. Xavier Raymond et John Lemoine, tous deux rédacteurs du *Journal des Débats*.

XLVIII

A son beau-frère Pal.

Paris, 18 ou 19 juillet [1848][1].

J'ai reçu hier, mon cher Camille, votre lettre et la somme que vous avez eu la bonté de m'avancer. Je vous remercie de votre obligeance qui m'est très précieuse en ce moment. Je me remets à vivre comme je faisais à l'époque de mes études médicales dans le quartier latin avec 80 ou 100 francs par mois ; mais vous savez que j'ai à Montmartre des dépenses qui ne diminuent point[2]... J'ai retrouvé Paris un peu revenu de sa stupeur, à ce que disent les Parisiens ; qu'était-ce donc auparavant? Il n'y a plus rien de ce qui existait en fait d'art, de littérature, de théâtre, etc., on ne songe même pas à en parler. La Chambre a voté un secours qui, sans aucun doute, sera fort insuffisant.

On cherche d'ailleurs à faire des économies, on prend d'une main ce qu'on donne de l'autre. Ainsi la commission du Conservatoire a proposé hier au ministre de supprimer ma place de *conservateur* de la bibliothèque pour répartir sur les autres employés les appointements qui y sont attachés. J'ai fait ce que j'ai pu auprès du directeur des Beaux-Arts pour parer ce coup prémédité par mes gredins pendant que j'étais à Londres *avec un congé en règle*. Je doute fort que ma position me soit conservée[3]. Je vais tâcher de gagner quelque

1. Berlioz, après avoir passé à Londres les six premiers mois de 1848, sans y faire les brillantes affaires qu'il espérait, était rentré à Paris au lendemain des journées de Juin.

2. Séparée en fait d'avec son mari, Henriette, dont la santé ne cessa plus de décliner, était revenue habiter seule à Montmartre ; Berlioz l'y visitait souvent, et il ne la laissa jamais manquer des soins nécessaires à son état.

3. Il est exact qu'un projet de nouveau règlement du Conservatoire, élaboré par une commission élue par l'assemblée générale des professeurs, fonctionnaires et employés du Conservatoire, et dont le rapport fut déposé le 18 juillet 1848, comportait la suppression de la fonction de conservateur adjoint de la Bibliothèque. Le bibliothécaire en chef alors en fonctions, Bottée de Toulmon, ne recevait pas d'appointements. La réforme était, en effet, économique. Elle ne fut d'ailleurs pas réalisée.

argent en écrivant dans *la Gazette musicale* ; le *Journal des Débats* a réduit de moitié les appointements des rédacteurs. Hier, en passant sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois, j'ai vu un de ces malheureux artistes dont Paris regorge qui *jouait du piano sur la place* et demandait quelques sous aux passants. Il y a des peintres d'histoire qui vivent en *balayant les rues*. Je ne vis jamais rien de plus triste. On tue nos pauvres petits gardes mobiles partout où on les trouve *seuls*, vous savez à peu près cela. Je dis *à peu près*, car les journaux ne disent pas tout.

Vos quelques mots sur la santé de mon père m'inquiètent beaucoup[1] ; priez Nanci de m'écrire à ce sujet le plus tôt possible.

Adieu, mon cher Camille, je vous serre la main.

Votre tout dévoué,

H. BERLIOZ

XLIX

A sa sœur Nanci.

[Paris, octobre] 1848[2].

Chère sœur,

Je commence à m'inquiéter de ton silence.

Es-tu de nouveau souffrante? qu'y a-t-il? Il y a déjà longtemps qu'Adèle a reçu à la Côte une lettre de moi et une *autorisation de vendre* je ne sais plus quoi, que Suat m'avait envoyée pour la signer. Depuis lors, je n'ai point de vos nouvelles et par conséquent point de réponse à ce que je vous demandais. Écris-moi donc au reçu de ce billet.

Je viens de reconduire Louis à Rouen, après une nouvelle alarme causée par une cinquième attaque d'apoplexie survenue à Henriette. La saignée pratiquée à temps l'a sauvée encore une fois, mais il en est résulté pour elle un embarras

1. Le père de Berlioz mourut à la Côte-Saint-André le 28 juillet 1848.

2. Lettre écrite peu de temps après le retour de Berlioz de la Côte-Saint-André, où il était allé peu de temps après la mort de son père.

de la parole plus grand que jamais. Il n'y a presque plus moyen de la comprendre. Nous avons passé à cette occasion deux heures terribles, Louis et moi, courant avec anxiété toutes les rues du quartier voisin de Montmartre *sans pouvoir trouver un médecin*. La pauvre femme était pendant ce temps sans connaissance et plus semblable à une morte qu'à un être vivant. Enfin, enfin ! *son médecin*, étant rentré, est accouru et la saignée a pu encore produire son effet. Il faut qu'Henriette ait une constitution de fer pour avoir résisté à de pareils assauts.

Adieu, je t'en prie ne me laisse pas ainsi, à propos de rien, si longtemps sans nouvelles de vous tous.

Je t'embrasse tendrement.

H. BERLIOZ

L

A la même.

Paris, [samedi 10 novembre 1848].

Ma chère Nanci,

J'aurais voulu t'écrire hier et avant-hier, l'inexorable feuilleton m'en a empêché. Je fais des *colonnes* sans nombre pour et contre divers grands hommes ; il n'y a que le futur président dont je ne me suis point encore occupé. On lui prêtera pour quelques mois la colonne de son oncle, qui vaut mieux que les miennes (elles ne valent que 8 francs).

Je reviens de Montmartre. Henriette va beaucoup mieux. mais le mouvement du côté droit ne lui est pas encore rendu, Elle prononce quelques mots, pas de phrases, et c'est un triste spectacle de voir son désespoir quand elle ne peut faire comprendre sa pensée. Du reste, elle a en général assez de patience et sa santé est bonne sous tous les autres rapports. Le temps est le seul remède actif dans lequel on puisse compter pour la rétablir.

On m'apporte ta lettre. J'avais bien supposé qu'Adèle te ferait part de la mienne. Oui, ce concert a été fort inopportun et m'a horriblement fatigué [1]. Le temps qu'il m'a fait perdre équivaut en outre pour moi à une somme de 200 francs au moins.

[La présidence du petit Marrast [2] dans le fauteuil royal fait un bruit du diable]; on le mitraille de quolibets dans tous les journaux à ce sujet. Au reste je crois bien que son règne est fini. A qui le sceptre de la République va-t-il échoir? Tout le monde annonce l'Empereur et pourtant Cavaignac se remue terriblement.] On nous menace de grands tumultes pour demain, à l'occasion de la fête de la Constitution. Il faudra que la constitution de la fête soit vigoureuse pour résister en plein air, sur la place de la *Concorde* [3], au froid dont nous jouissons aujourd'hui. Quelles farces ignobles et grotesques! quelles niaiseries prétentieuses! quels plagiaires maladroits! quels vieux *blagueurs*! pour employer la célèbre expression de Robert Macaire, leur patron. Enfin le vin est tiré, il faut le boire.

A propos de vin, tu ne me dis pas si Camille pourra m'envoyer mon revenu qui, cette fois, est de 600 francs et je vais en avoir besoin.

Cet alinéa adroitement glissé, je reviens à nos *moutons* qui nous tondent de si près.

Le prince Louis a une tante qui demeure à côté de chez moi, il vient souvent la voir; je l'ai rencontré (*le prince*) hier au moment où il entrait; il n'a pas reconnu sans doute son interlocuteur de Londres qui lui disait *Monsieur* si carrément l'hiver dernier. Qui sait, ce sera peut-être un excellent empereur? Si je savais qu'il se fît couronner, avec quel enthousiasme je lui donnerais ma voix! mais dans le doute, je m'abstiendrai et ne voterai pour personne. De cette façon je serai sûr de n'avoir contribué à aucune catastrophe.

Adieu, chère sœur, si tu rencontres l'aigle de ta montagne

1. Concert donné, le 29 octobre 1848, par l'Association des Artistes musiciens, au palais de Versailles, avec soli, chœur et orchestre, sous la direction de Berlioz.

2. Armand Marrast, alors président de l'Assemblée nationale.

3. Allusion à la promulgation de la Constitution qui fut présentée solennellement et lue au peuple sur la place de la Concorde le 11 novembre 1848.

ne manque pas de lui faire la cour, car il va devenir dans peu le porte-foudres de la France.

Mille amitiés à Camille et à Mathilde.

Ton dévoué frère,

H. BERLIOZ

LI

A sa sœur Adèle.

Mardi, 9 avril [1849].

Chère sœur,

La nature de la maladie de Nanci me donne beaucoup d'inquiétude ; écris-moi dès que tu auras quelque nouvelle rassurante à me donner à ce sujet. J'ai cru d'abord qu'il s'agissait d'une maladie de la vessie, dont elle avait éprouvé déjà des atteintes, et j'en étais moins effrayé que de ce que tu m'apprends [1]. Henriette, de son côté, est toujours très mal ; je viens d'aller chercher son médecin. Elle a passé la nuit dans des vomissements continuels. Il paraît que c'est un effet de l'influence cholérique régnante. A cette heure elle est plus calme. Louis est arrivé il y a deux jours ; les vacances de Pâques lui permettent de rester au moins une semaine.

L'état où il a trouvé sa mère a bouleversé ce pauvre enfant ; tu peux aisément te figurer l'impression que ce spectacle a dû produire sur lui.

Heureusement tout va bien chez toi. Quant à moi, à part de fréquents maux d'estomac et de tête, je ne me ressens en aucune façon de la *malaria*. Je passe mon temps à écrire pour les journaux ; impossible de trouver un jour de liberté pour continuer la partition que j'ai entreprise [2]. C'est, en outre, la saison des concerts *de toute espèce* et je suis tiraillé en vingt sens contraires pour y assister, pour en parler, pour les annoncer... Quel métier ! Je n'ose me risquer à en donner un moi-même, je crains d'y perdre de l'argent. Et ce ne serait pas le

1. La sœur aînée de Berlioz venait d'éprouver les premiers symptômes du cancer dont elle mourut.

2. Le *Te Deum*.

cas. Personne en ce genre de spéculation ne gagne rien. Liszt va venir ; il m'a fait parler par son homme d'affaires. Peut-être tenterons-nous quelque chose ensemble si l'Exposition de l'Industrie s'annonce d'une façon brillante.

Meyerber sort de chez moi ; il voulait absolument me décider à entendre une des dernières répétitions du *Prophète* ; mais je ne veux pas mettre les pieds dans la salle de l'Opéra autrement qu'avec le public. Je ne vais pas *chez ces gens-là*. Ce sont les ennemis de la musique, par conséquent les miens ; je leur ferai tout le mal que je pourrai, donc je ne puis accepter, même de Meyerbeer, une invitation qui m'obligerait à aller chez eux.

Ah ! je me sens bien dégoûté d'habiter un pays où les gredins et les crétins sont en position de faire tant de plates vilenies ; mais puisque je suis obligé d'y vivre et que j'ai des armes pour les fouetter de temps en temps, je leur en ferai sentir les pointes en toute occasion. Tout ceci ne retombe pas (tu peux le croire) sur les artistes de talent et sur les beaux ouvrages, que je louerai d'autant plus chaudement que les directeurs sont plus blâmables.

Adieu chère sœur, je t'embrasse bien cordialement ainsi que Suat et tes jolies petites filles que j'aime beaucoup.

H. BERLIOZ

(A suivre.)

LES TROUBLES NERVEUX

ET LA GUERRE[1]

II

Quand on a fait la part des causes organiques dans l'explication des accidents commotionnels, on se trouve en présence d'un très grand nombre d'accidents, paralysies, mutismes, anesthésies des sens spéciaux ou de la sensibilité générale, qui ne paraissent pas relever de cette explication. La plupart des faits que nous avons rapportés, d'après nos observations personnelles, rentrent dans cette catégorie.

Voici par exemple un sujet atteint d'une paralysie flasque des deux membres inférieurs et chez lequel l'examen clinique pas plus que l'évolution de la maladie ne révèlent aucun signe d'une lésion organique; nous avons le droit de penser à un trouble purement fonctionnel. Nous pouvons soupçonner de même la nature purement fonctionnelle d'une surdité quand cette surdité ne paraît liée ni à une lésion du tympan ni à une commotion labyrinthique[2], ni à aucune lésion organique.

Sans doute ces critères négatifs sont loin d'avoir toujours une valeur absolue. Dans bien des cas, le trouble que nous

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin, du 15 juillet 1916 et du 1er mars 1917.
2. Ébranlement de l'oreille interne ou labyrinthe qui contient les terminaisons des nerfs de l'ouïe et de l'équilibre.

appelons fonctionnel peut correspondre à des lésions légères et passagères des centres qui ne sont pas décelables par nos procédés actuels d'investigation. A tout le moins peut-on dire que l'échec des explications organiques qui précèdent autorise, dans une certaine mesure, à faire l'essai des explications psychologiques : l'explication émotionnelle et l'explication pithiatique [1].

***

Les explications émotionnelles présentent les troubles de la motricité et de la sensibilité comme les conséquences de l'émotion éprouvée par le commotionné.

En l'espèce, l'émotion, ici, c'est la peur, et toutes les explications émotionnelles supposent connue la description de la peur.

Cette description a été souvent faite par les psychologues ou les physiologistes, notamment par Charles Darwin, C. Lange, Th. Ribot et Mosso.

La voix, nous disent-ils, devient rauque et brisée, la langue ne peut se mouvoir, et l'on devient muet d'épouvante. *(Obstupui, steteruntque comae et vox faucibus haesit.)*

En même temps, la gorge se serre et le peaucier du cou, que Duchenne appelait le muscle de la frayeur, se contracte fortement. Les bras tombent inertes le long du corps et les jambes se dérobent, à moins que l'innervation des muscles ne persiste encore sous forme intermittente, auquel cas, l'homme saisi de peur tremble, chancelle et bégaie.

Le cœur bat vite, tumultueusement, avec violence; la respiration est oppressée et rapide, la sueur ruisselle. Bientôt arrive une prostration profonde qui va jusqu'à la défaillance.

L'attitude du corps est très caractéristique ; il tend à se faire petit, à se dissimuler; si l'homme est debout, il rentre la tête dans les épaules qu'il remonte ; s'il est couché, il se plie en deux et ramène ses genoux vers sa poitrine.

1. Le terme de pithiatique, créé par J. Babinski, a déjà été défini. Babinski tient un accident pour pithiatique lorsque cet accident peut être guéri par la persuasion et il admet qu'un tel accident est le résultat d'une suggestion ou d'une autosuggestion ; on peut donc dire que l'explication pithiatique est, en somme, l'explication de la cure et de l'accident par la suggestion, si l'on prend le terme de suggestion au sens large.

Nous ne savons pas avec autant de précision ce qui se passe du côté des sens, mais on s'accorde pour parler d'une obnubilation générale des facultés intellectuelles et de la perception en particulier ; le sujet n'entend pas ce qu'il devrait entendre, ne voit pas ce qu'il devrait voir, et il accomplit souvent ainsi les actes les plus contraires à sa conservation personnelle.

N'est-il pas intéressant de remarquer, après cette description très schématique, que la plupart des expressions de la peur semblent se retrouver, sous forme d'accidents nerveux, chez les commotionnés, comme si l'expression de l'émotion s'était fixée au lieu de se présenter sous la forme passagère qu'elle revêt d'ordinaire? N'est-il pas possible notamment de rapprocher des manifestations de la peur, le mutisme, la gorge serrée, le tronc courbé, la paralysie des bras et des jambes, les tressaillements et les gestes d'horreur et même certaines anesthésies générales ou sensorielles.

Sans doute il n'arrive jamais que toutes ces manifestations persistent à la fois, et nous les retrouvons le plus souvent isolées sous forme de paralysie, de mutisme, de tremblements, etc., etc. ; mais, dans l'émotion initiale elle-même, il y a toujours, suivant les individus, telle ou telle manifestation qui prédomine et ce serait celle-là qui persisterait.

Pourquoi persisterait-telle? La première explication qui vient à l'esprit c'est que l'émotion persiste aussi; peut-être un peu simplifiée mais toujours vivante, elle continuerait à s'exprimer par un geste, une attitude, une paralysie fonctionnelle.

Je suis loin d'écarter complètement cette explication et j'ai cité, à dessein, quelques faits qui en relèvent.

Par exemple, Saclof, en plein délire onirique[1], sent ses jambes se dérober sous lui toutes les fois qu'il revoit une scène d'épouvante, probablement celle où il a été précipité par une explosion dans le trou qu'il creusait. Eyric qui, durant son délire, faisait souvent un geste d'effroi en regardant quelque chose dans le vide éprouvait vraisemblablement une émotion de peur devant un spectacle qu'il ne disait pas. Crivelli est

1. Nous avons déjà défini le délire onirique, rêve muet, parlé ou vécu, qui se prolonge du sommeil à l'état de veille ou qui se produit pendant cet état, avec une perception plus ou moins confuse de l'ambiance.

pris de tremblement toutes les fois qu'il se croit dans la tranchée sanglante où il enjambait le corps d'un de ses camarades, et Soldis tremble de même quand il a l'hallucination du champ de bataille plein de morts et de mourants.

On peut vraisemblablement ranger dans le même groupe les malades qui, dans un délire silencieux, regardent avec attention à droite et à gauche, en balançant la tête, comme s'ils surveillaient l'arrivée d'une torpille, et ceux qui tressaillent de temps à autre parce qu'ils revivent sans cesse et rapidement quelque émotion pénible.

On explique quelques faits de plus en supposant que l'émotion peut devenir subconsciente, tout en déterminant encore des mouvements ou des gestes que le sujet exécute automatiquement.

Gilbert Ballet et Rogues de Fursac ont rapporté[1] un cas intéressant qui peut s'interpréter ainsi. Le soldat Beau présente un tremblement d'intensité variable, parfois violent, des membres supérieurs, et, toutes les fois que ce tremblement atteint son maximum, Beau semble montrer quelque chose avec ses deux index en extension. « Que montrez-vous, lui demande-t-on? — R. : Laissez-moi, je n'ai pas à en parler. — D. : Vous y pensez donc? — R. : Oui, vous m'y faites penser. — D. : Que montrez-vous? — R. : Je n'en sais rien, *les Allemands ou des ombres ; mais il n'y en a pas en ce moment.* » Un peu plus tard au même examen. « — D. : En ce moment avez-vous peur? — R. : Non. — D. : Pourquoi tremblez-vous? — R. : Je ne sais pas. »

D'autre part, le malade se rappelle que, quelques mois auparavant, au cours d'émotions et d'hallucinations terrifiantes provoquées par un bombardement, il montrait à ses camarades des choses qui lui faisaient peur et qu'il ne voyait pas.

Il se peut que les tressaillements, les expressions d'effroi et les tremblements qui survivent au délire onirique relèvent de cette explication et se rattachent, par un lien invisible, à une émotion devenue subconsciente, mais il paraît bien difficile d'étendre l'interprétation à la totalité des accidents observés.

1. *Les Psychoses commotionnelles. Paris médical*, 1er janvier 1916.

Ce que nous savons de l'émotion ne nous permet guère en effet d'admettre qu'elle puisse, présente et vivante, maintenir des expressions qui ont cette fixité et cette durée.

Un tremblement, un geste, un spasme, peuvent s'expliquer par une émotion subconsciente ou non; une paralysie et une surdité qui durent des mois et quelquefois des annees ne sauraient, semble-t-il, s'expliquer de même. Une émotion est, par définition, intermittente ou passagère, et elle ne peut, comme telle, soutenir que des expressions intermittentes ou passagères.

On a pensé à lever la difficulté en admettant que l'émotion disparaît effectivement en laissant des expressions qui persistent comme des armatures vides. Les paraplégies, les mutismes, les troubles sensitifs et sensoriels seraient alors les reliquats d'une émotion disparue; tandis que, chez les sujets normaux, les expressions émotionnelles ne durent pas, chez d'autres elles tendraient à se « cristalliser » et à se fixer en vertu d'une docilité et d'une passivité particulière du système nerveux. L'explication a été proposée pour tous les accidents hystériques qui se produisent après les chocs émotifs, et ces accidents se réaliseraient immédiatement, sans que le sujet ait besoin de se les représenter à l'avance et sans qu'il sache le comment ou le pourquoi de cette cristallisation.

Pour que cette explication fût discutable ici, il faudrait que les expressions émotionnelles soient données et fixées sous forme d'accidents aussitôt après la commotion; or il n'en est rien, elles leur sont, pour la plupart, postérieures de quelques heures et plus souvent encore de plusieurs jours,

La psychologie de tous nos sujets est d'ailleurs en opposition avec l'interprétation précédente.

Ce ne sont pas des paralytiques, des sourds, des muets, chez lesquels l'accident se prolonge spontanément, en vertu d'une sorte d'inertie nerveuse, mais, comme nous le verrons, des malades qui se croient sourds, paralysés ou muets, parce qu'ils ont rencontré une difficulté lorsqu'ils ont voulu entendre, marcher ou parler.

Pour faire place à l'explication émotionnelle, tout en restant d'accord avec la psychologie du sujet, J. Babinski

et J. Dagnan ont admis[1] que, dans certains cas exceptionnels, le dérobement des jambes et le mutisme, qui s'observent d'une façon passagère au cours d'émotions vives, peuvent engendrer des paralysies et des mutismes permanents parce que le sujet qui sent ses jambes fléchir et la parole lui manquer, craint de « rester comme cela » et se suggestionne par la crainte.

Dupré, en présence des mêmes faits, a émis devant la Société de neurologie[2] l'opinion ingénieuse que l'émotion produit des accidents fonctionnels correspondant à la fonction qui s'exerçait au moment où le choc émotif a surpris le sujet. Tel qui parlait et qui a eu la voix coupée fera des accidents de mutisme ou d'aphonie, tel qui marchait fera de la paralysie des deux membres inférieurs ou perdra la faculté de marcher et de se tenir debout, tel qui écoutait fera des troubles auditifs, sans doute parce que, frappé par l'altération momentanée de la fonction, il prolongera cette altération par un mécanisme très analogue à celui qu'invoquaient J. Babinski et J. Dagnan.

A ce compte, l'émotion agirait encore, mais seulement par l'intermédiaire des suggestions dont elle est le point de départ, des idées fixes qu'elle provoque, et non par elle-même, pour créer des mutismes, des anesthésies sensorielles et sensitives, des paralysies, etc.

Il se peut qu'une émotion forte devienne ainsi, par ses effets psychiques et organiques et par le souvenir qui en reste, l'origine d'autosuggestions diverses, mais je ne crois pas, dans le cas des commotionnés, aux explications de ce genre. Ils se suggestionnent tous, après avoir repris connaissance, non pas à propos d'une émotion passée dont l'expression les a frappés mais par une interprétation qui porte sur leur état actuel et dont il est souvent possible de connaître le point de départ et de suivre les progrès.

Si un certain nombre des accidents fonctionnels, et notamment des accidents moteurs, que l'on rencontre chez les commotionnés ressemblent à des manifestations de la peur, ce n'est pas, comme le pensent plusieurs auteurs, parce qu'ils dérivent de ces manifestations, mais parce que la ressemblance

1. *Journal de psychologie*, mars-avril 1912, p. 118.
2. Séance du mois d'avril 1916.

est fatale entre des accidents fonctionnels élémentaires qui reviennent presque tous, dans l'espèce, à des paralysies ou à des anesthésies.

***

Il reste à faire l'essai de l'explication pithiatique, c'est-à-dire à voir dans quelle mesure les accidents en question sont curables par suggestion et explicables par les autosuggestions et suggestions des sujets.

Disons donc tout de suite, sans empiéter sur la thérapeutique dont je parlerai dans un autre article et à seule fin de faciliter notre analyse, que beaucoup des accidents que je viens d'énumérer peuvent être guéris ou tout au moins améliorés par la suggestion et surtout par des traitements coercitifs et impressionnants dont le traitement électrique est le type.

Mes suggestions ont varié suivant les individus. Aux malades désireux de guérir j'affirmais la guérison certaine et prochaine s'ils voulaient bien faire un effort intense pour parler, pour entendre, pour se redresser, pour cesser de trembler; à ceux qui restaient inertes et passifs devant leurs accidents, je faisais entrevoir la nécessité d'un traitement long et pénible s'ils ne guérissaient pas ; avec tous, j'appuyais mes suggestions d'un traitement électrique, consistant dans des décharges d'électricité statique. Ce traitement, qui s'accompagne d'une certaine mise en scène, avait par lui-même une valeur suggestive, mais il contribuait, de plus, par l'excitation des décharges, à provoquer l'effort que je demandais.

C'est avec les muets que les succès ont toujours été les plus rapides et les plus complets. Presque tous ont parlé dès la première séance, après des excitations légèrement douloureuses dont la durée ne dépassait pas deux minutes; certains ont parlé quelques heures plus tard, sans qu'il ait été utile de les soumettre à de nouvelles excitations; quatre ont parlé le second jour après la deuxième séance; deux nous ont fait attendre cinq jours et huit jours leur guérison; il n'y a pas eu d'insuccès.

En général, les malades qui étaient plus spécialement aphones poussaient un cri de douleur et de surprise : « ah! »

sous l'influence des premières décharges et ce cri leur révélait à eux-mêmes la possibilité où ils étaient encore de faire fonctionner leur larynx. Une fois ce premier cri poussé, il n'y avait qu'à continuer les excitations en les appuyant de fortes objurgations pour faire émettre par le malade toutes les voyelles. « Tu viens de dire : ah ! Dis : E, tu le peux ; allons, dépêche-toi ; tu ne fais pas ce que tu peux. Dis : « I, N... de D... ! etc... » Le malade disait I, puis E, puis O, puis U ; on recommençait avec les consonnes, et, les premières consonnes une fois prononcées, on proposait une phrase : « Je vais mieux; il fait beau; je ne suis plus muet, etc... », La phrase dite, on déclarait : « Tu vois bien que tu peux parler », et le muet parlait en effet. A l'hôpital G... de Y... la phrase proposée était : « Je veux un verre de bordeaux. » Et le muet avait un double intérêt à la dire, car on ne lui refusait pas le verre en question.

Les malades, beaucoup plus rares, qui prétendaient avoir une paralysie de la langue et ouvraient la bouche sans faire aucun effort d'articulation ni de phonation, articulaient dès les premières décharges et retrouvaient la phonation sans paraître la chercher, comme si toute leur attention avait été portée sur la paralysie de la langue et non sur l'inertie de leur larynx. La plupart des muets démutisés parlaient bien dès la première heure; les autres parlaient à voix basse, ou bien ils bégayaient pendant quelques jours; mais, d'une façon générale, la guérison marchait assez vite pour que des conversations pussent souvent s'établir de lit à lit entre muets dès le premier jour de la démutisation. Quand un muet guéri était porté par son tempérament à raconter sa cure et à glorifier le médecin qui l'avait traité, ce qui arrivait quelquefois, nous mettions cet enthousiaste à côté des muets qui devaient être soumis au traitement électrique, et il nous préparait les voies. Un Bordelais expansif nous a rendu ainsi des services éminents.

Un grand nombre de sourds ont été améliorés ou guéris de même par des suggestions énergiques appuyées d'excitations électriques. J'en ai compté tout au plus une dizaine sur lesquels le traitement est resté tout à fait inefficace, mais il faut dire que les sourds présentant des traumatismes graves et

manifestes de l'oreille ont été souvent dirigés sur d'autres services que les services de psychiatrie.

Nous opérions avec les sourds comme avec les muets, avec la différence que toutes les suggestions préalables devaient s'exercer par des phrases manuscrites. Puis c'étaient les décharges électriques avec les ordres *verbalement* donnés : « Dis : ah ; dis : E ; dis : O ; dis : I ; dis : U », et des objurgations violentes, qui à la longue, semblaient devenues rituelles. C'était enfin un ordre à exécuter : « Descends du tabouret ; remets ton képi », avec la conclusion nécessaire : « Tu vois bien que tu entends. » Quand les malades étaient sourds-muets, on leur rendait en même temps la parole et l'ouïe.

Avec la plupart des aveugles, nous n'avons pas obtenu de guérison véritable par ce traitement ni par aucun autre ; la cécité s'est atténuée d'elle-même et a disparu peu à peu, mais nous ne sommes pour rien dans cette disparition ; c'est tout au plus si deux commotionnés qui n'avaient qu'une cécité très incomplète de l'œil gauche ont déchiffré de cet œil, après électrisation, un texte qu'ils avaient commencé par ne pouvoir lire.

Pour les autres accidents, ce même traitement a réussi plus ou moins vite et plus ou moins bien.

Quelques bégaiements qui reposaient sur un fond d'émotivité manifeste sont restés rebelles aux suggestions. C'est le cas de Noir, un émotif qui a bégayé depuis son enfance jusqu'à l'âge de huit ans, et qui voyait son infirmité s'atténuer, lorsqu'une émotion provoquée par un incendie, à l'âge de neuf ans, l'a rendu bègue de nouveau pour une quinzaine d'années ; il allait mieux, lorsqu'une explosion d'obus l'a enseveli, et le voilà, avec son émotivité profondément troublée, qui bégaie sans doute pour longtemps, sans qu'aucune suggestion puisse l'améliorer. D'autres, qui hésitaient à parler après avoir été muets, et qui bégayaient surtout parce qu'ils n'étaient pas sûrs d'avoir reconquis la fonction de la parole, ont été au contraire assez vite guéris ou améliorés.

J'en dirai tout autant des tremblements d'origine organique que j'ai déjà signalés. Il va de soi que la suggestion est sans résultat sur ceux-là. Elle ne réussit guère mieux avec les tremblements émotifs qui sont presque toujours généralisés. Mon

confrère, le docteur Delmas, a très justement remarqué que les tremblements émotifs et généralisés s'accompagnent souvent d'une certaine exagération qui tient à l'impression produite sur le sujet par son propre tremblement et à la conviction où il est qu'il ne peut s'empêcher de trembler; il se prête ainsi à son tremblement au lieu de le repousser et la suggestion peut le débarrasser de cette «floraison pithiatique», mais en laissant un résidu.

On ne réussit complètement que sur les sujets qui tremblent parce qu'ils sont persuadés qu'ils ne pourraient faire autrement, et ces tremblements par autosuggestion, sans émotivité sous-jacente, sont en général des tremblements partiels.

La paralysie ou la parésie [1] n'ont pas résisté plus que le mutisme, bien que les malades aient rarement guéri avec la même instantanéité que la plupart des muets.

L'hémiplégique Buffet, dont j'ai conté l'histoire, a guéri en cinq minutes et dans une seule séance. Il est arrivé sur un brancard dans la salle de consultation, complètement immobilisé par la paralysie de son côté gauche. Après quelques excitations électriques un peu douloureuses et l'assurance qu'elles guérissaient toujours, Buffet a commencé à remuer la jambe et le bras; puis il a fait péniblement le tour de la salle, et enfin, après quelques excitations de plus, il a pu, en s'appuyant à peine sur une canne, regagner à pied la voiture qui l'avait amené. A l'hôpital G..., quand il est rentré, les blessés qui l'avaient vu partir sur son brancard lui ont fait une ovation.

Nous avons traité de même, par l'électricité et par nos encouragements, tous les courbe-troncs, et nous n'en avons pas guéri un seul tant que nous n'avons usé que des excitations statiques insuffisamment intenses. Depuis que nous disposons de courants faradiques, tous nos courbe-troncs guérissent et se redressent après sept ou huit séances tout au plus. Nous en avons traité avec le docteur Galtier, pour lesquels on avait essayé, depuis dix et quatorze mois, les traitements les plus divers, y compris les corsets plâtrés. Après plusieurs séances, ils ont pu reprendre leur service, complètement droits. Sous l'influence de l'excitation ils se redres-

1. C'est la diminution de la force dans les mouvements.

saient, et chaque jour avec moins de peine. J'ajoute qu'ils nous ont toujours remerciés après guérison.

Avec les anesthésies tactiles et douloureuses[1], le traitement par la suggestion et par l'électricité statique a donné quelques guérisons, quelques améliorations et parfois aussi n'a rien donné du tout.

Deux malades atteints d'anesthésie tactile et douloureuse étendue à toute la surface du corps ont été guéris en trois séances par notre traitement électrique.

Eyric, qui accusait une disparition de la sensibilité douloureuse sur le côté droit du corps, ne confondait plus de ce côté les contacts et les piqûres après la troisième séance d'électrisation, mais il s'en fallait de beaucoup qu'il fût revenu à l'état normal.

Dillo, qui avait perdu la sensibilité du bras droit pour le contact et la douleur, l'a retrouvée tout entière après la première séance.

Saclof s'améliore sous l'influence du même traitement en deux séances, mais il reste moins sensible à la douleur du côté gauche que du côté droit.

Favre est de même très amélioré pour son insensibilité droite au contact et à la douleur, mais avec d'autres malades, notamment avec Boullet, je n'obtiens aucun résultat appréciable.

De même, avec les zones d'anesthésie, en îlots ou en segments, j'ai obtenu, par le traitement habituel, des guérisons, des améliorations et aussi des résultats très incomplets.

En même temps que ces accidents moteurs et sensitifs j'ai vu disparaître, sous l'influence du même traitement, bien des accidents mentaux, l'amnésie globale[2], certaines amnésies électives[3] et même l'obtusion intellectuelle. Les confus ainsi guéris étaient tous à plusieurs semaines de leur accident primitif. L'un d'eux, Godard, dont j'ai déjà parlé et dont l'amnésie s'étendait sur tout le passé, a brusquement retrouvé une

1. Diminutions ou disparition de la sensibilité tactile et de la sensibilité à la douleur.

2. Qui concerne tous les souvenirs de la vie.

3. Nous avons désigné ainsi les amnésies qui portent sur une catégorie spéciale de souvenirs.

partie de ses souvenirs après une séance d'électricité statique dont nous lui avions vanté à l'avance l'efficacité ; un autre, Wel, qui faisait depuis un mois et demi une confusion mentale, caractérisée par de l'obtusion et de l'amnésie rétrograde[1], a été brusquement tiré, par des décharges électriques, de la passivité où il s'attardait, et, depuis lors, s'est remis à comprendre et à se souvenir ; mais le plus curieux a été Antonin, qui est arrivé à l'hôpital de W..., à X..., le 9 juin, dans un état de confusion très grande, à la suite d'un éclatement d'obus qui s'était produit à côté de lui au cours d'une grande canonnade. Il parlait peu, ne savait pas où il était, d'où il venait, ce qu'il avait fait récemment ou avant la guerre, et l'obtusion intellectuelle était aussi profonde que l'amnésie. La nuit, il rêvait de batailles et d'Allemands ; quelquefois il s'asseyait sur son lit en criant : « Attention les gars, gare aux obus !... » Très suggestible dans son délire, il voyait des soldats allemands en plein jour dans les coins obscurs de la pièce, dès que je lui disais : « Regarde les Boches, ils sont là. » Puis, quand le délire est tombé, Antonin a cessé de parler, et, pendant quelques jours, il allait devant lui, tantôt riant niaisement d'un air béat, tantôt soupesant tous les objets qu'il rencontrait et les remettant à leur place sans donner aucun signe d'intelligence ni de réflexion et sans que son attitude ou ses gestes pussent permettre de croire qu'il comprenait les questions les plus simples.

Il me paraissait tellement égaré et tellement obtus que j'avais ajourné sa rééducation à une date où il pourrait déjà comprendre ce qu'on attendait de lui. C'est le docteur Milian qui l'a démutisé, le 11 juillet 1915, suivant notre méthode habituelle et il a eu l'heureuse surprise de voir le malade non seulement parler mais comprendre, évoquer facilement un grand nombre de souvenirs anciens, raconter une partie de la bataille d'où il venait, et ne garder, en fait d'amnésie, qu'une lacune correspondante à son délire onirique. Il a dit toute sa vie passée avec précision, s'est intéressé aux événements actuels de la guerre, a écrit à sa famille une carte bien tournée, et fait,

1. Relative au passé, par opposition avec l'amnésie antérograde qui porte sur le présent et dans laquelle le présent, les faits actuels ne peuvent plus être fixés par la mémoire.

de tête, quelques problèmes. Il n'avait aucun accident d'ordre sensitif ou moteur et sa santé mentale s'est si bien maintenue, qu'il a pu, quelques jours plus tard, partir en congé de convalescence.

Le docteur Colin, de Villejuif, me racontait qu'il a guéri de même par une séance d'électricité et surtout par la perspective d'une seconde séance, un officier qui présentait de la cécité pour les notes de musique, et j'ai vu moi-même la cécité musicale d'un malade s'améliorer brusquement à la suite d'une séance d'électricité où je l'avais menacé de décharges plus fortes pour le lendemain, si « le premier traitement ne suffisait pas ». De même Merul et Guibal, qui prétendaient ne pouvoir lire les mots imprimés et ne pas en comprendre le son, ont retrouvé la compréhension visuelle et verbale après deux séances. La guérison a été tout aussi rapide pour trois commotionnés qui prétendaient avoir perdu « la mémoire de la parole ». J'ajoute avec regret que le traitement n'a pas été essayé avec Marot, Delnod, Haudry et Morel parce que je ne croyais pas encore à son efficacité sur les aphasies sensorielles de ce genre; toutefois, après les résultats que je viens de dire, les probabilités sont pour qu'avec ces derniers malades, comme avec les autres, il eût réussi.

***

Mais si la guérison par suggestion démontre qu'un accident nerveux est de nature suggestive ou autosuggestive au moment où on le guérit, elle ne démontre pas qu'il l'ait été dès l'origine.

Laignel-Lavastine a observé des paraplégies s'accompagnant parfois de réactions albumineuses du liquide céphalo-rachidien, guérissant sans laisser de trace, ou se transformant en paraplégies par autosuggestion à la suite de la constatation que le sujet avait faite de son impuissance motrice passagère.

Tous les médecins de centres neurologiques ont eu des occasions de faire des constatations de ce genre, et, puisqu'il peut y avoir des paralysies à lésions transitoires et légères qui ne se traduisent pas par des signes cliniques, il n'est pas douteux

que nombre de paralysies qui guérissent par suggestion ont pu commencer par être organiques.

Les deux commotionnés paraplégiques[1] que nous a adressés le docteur Devaux et qui ont présenté, pendant vingt-quatre heures, des signes de lésions organiques, n'avaient qu'à rester paraplégiques après la guérison de leurs lésions pour faire une paraplégie, curable par suggestion. J'ai d'ailleurs amélioré et guéri par quelques exhortations le sujet que j'avais observé à D... et qui gardait un peu de parésie de la jambe droite après la disparition de ses lésions organiques.

Certains tremblements pithiatiques peuvent avoir une origine analogue, le sujet ayant d'abord tremblé pour des raisons organiques ou émotives et ayant continué à trembler alors que toute cause émotive ou organique avait depuis longtemps disparu. Lerot, qui avait un tremblement continu de la jambe droite, dit « qu'il tremblait bien plus autrefois, peu de temps après sa commotion, surtout quand on l'interrogeait; ça c'est porté dans sa jambe droite sans qu'il sache comment. » Nous le guérissons en une séance.

Bien des anesthésies sensorielles ou sensitives relèvent sans doute souvent de la même cause et notamment certaines anesthésies auditives qui commencent par être rebelles à toute cure suggestive et qui cèdent un beau jour à une suggestion. Lannois et Chavannes de Lyon[2] ont été frappés du nombre de surdités par éclatement d'obus qui, après avoir été profondes et graves pendant quelques semaines, guérissaient ensuite d'elles-mêmes ; mais si le sujet est suggestible, il peut garder, à la suite de sa surdité réelle, une surdité par autosuggestion, dont il guérira plus ou moins vite et souvent tout d'un coup, sous l'influence d'un traitement qui n'aura pas d'autre objet que de l'impressionner en sollicitant ses efforts.

On pourrait citer bien d'autres exemples de ce genre de transformation de l'accident organique en accident d'autosuggestion ; le malade y hérite de lui-même, suivant l'expres-

1. C'étaient deux soldats qui présentaient une paralysie des membres inférieurs.

2. Rapport du professeur Lannois et du docteur Chavannes. Centre d'otorhino-laryngologie de Lyon (30 juin 1915).

sion de Lasègue, et il réalise d'autant mieux un trouble paralytique ou anesthésique qu'il n'a qu'à le continuer. Sans doute il est à peu près impossible de dire avec précision à quel moment l'accident cesse d'être organique pour devenir un accident d'autosuggestion, mais il suffit que les termes extrêmes de la série soient différents pour que la transformation ne soit pas niable.

***

Dans bien des cas aussi, les accidents que nous guérissons par la suggestion ont été dès le premier instant des accidents d'autosuggestion, en ce sens que le malade les a eus d'emblée comme tels, non pas en héritant d'un trouble organique, mais en prenant pour point de départ de ses autosuggestions la difficulté légère et réelle qu'il a rencontrée dans l'exercice de telle ou telle fonction.

Je demande aux muets guéris pourquoi ils ne parlaient pas. Ils donnent de leur mutisme des raisons très différentes, mais ils invoquent presque toujours, pour l'expliquer, une cause à la fois insuffisante et réelle.

Un certain nombre parlent d'une constriction de la gorge quelquefois si forte qu'elle leur paraît s'étendre aux muscles du pharynx et gêner la déglutition. Cette constriction, qui peut persister suivant les cas quelques heures ou quelques jours après la démutisation, avec des variations d'intensité, est en rapport manifeste avec l'émotion initiale sous le coup de laquelle les sujets sont encore, et comme elle gêne plus ou moins les mouvements du larynx, ils s'imaginent que la phonation est devenue impossible et ils font par autosuggestion de la paralysie des cordes vocales.

D'autres invoquent une gêne respiratoire, une oppression qu'on peut constater *de visu*, car ils ont des inspirations très superficielles et qui vont de trente à trente-cinq par minute. « Pourquoi ne parlais-tu pas? » leur dis-je, et ils répondent : « J'avais le souffle coupé. » Quelques-uns emploient une formule plus laconique : « manque d'air ». Il n'y a aucun doute d'ailleurs qu'une accélération respiratoire pareille puisse

gêner la phonation et la parole, car ces deux fonctions sont directement liées avec la respiration.

D'autres ont, nous l'avons vu, de la laryngite, et ils peuvent éprouver, à parler, une légère douleur qui suffit à les suggestionner et à leur faire croire que la phonation et la parole sont impossibles pour eux.

D'autres enfin, qui n'ont ni laryngite, ni oppression, ni constriction du larynx, ne parlent pas, parce qu'ils n'entendent pas et qu'ils croient être devenus sourds-muets. C'est du moins ainsi que cinq sourds-muets m'ont expliqué leur mutisme après guérison.

L'étiologie que nous proposons est d'ailleurs acceptée depuis longtemps comme la plus vraisemblable. Pierre Janet a signalé ce fait très intéressant que le mutisme fonctionnel, tel que nous l'avons décrit, survient souvent après des maladies de la gorge ou de la poitrine [1], et Luc, le laryngologiste bien connu, a observé plusieurs cas où les sujets ont fait de l'aphonie fonctionnelle à la suite d'une lésion de ces régions [2]. De plus, il est évident, d'après le simple examen clinique, que le sujet rumine son trouble, le transforme et le réalise d'après les données de son imagination. S'il fait du mutisme plutôt que de l'aphonie ou de l'aphonie plutôt que du mutisme, c'est pour les raisons matérielles que j'ai dites et aussi en vertu de l'idée préconçue qu'il a de la fonction de la parole et des organes de cette fonction ; quand il est aphone, il se déclare incapable de chuchoter, bien que la vibration des cordes vocales n'entre pour rien dans le chuchotement ; quand il est muet, il dit ne pouvoir crier, bien que le mutisme n'ait jamais empêché personne de pousser un cri ; quand il montre sa langue inerte, il ne paraît pas se douter que les lèvres et les joues participent à l'articulation des mots ; tout met en relief chez le muet comme chez l'aphone le rôle de l'autosuggestion.

Il y a ainsi chez tous, ou chez presque tous, une petite gêne, une « épine », plus ou moins bien localisée, à laquelle l'autosuggestion accroche un trouble plus étendu et plus grave et qui n'est au fond qu'un trouble mental.

Parmi les sourds, presque tous avaient, nous l'avons vu,

1. *Les Névroses*, p. 69. Paris, 1909.
2. *La Neuropathologie du langage*, p. 210 sqq.

des lésions plus ou moins graves de l'ouïe, otites scléreuses[1] anciennes, otites suppurées, bouchon de cerumen, perforation du tympan, commotion labyrinthique ; mais ces lésions, de l'avis même des médecins auristes, étaient hors de proportion avec la surdité unilatérale ou bilatérale que les sourds accusaient.

On voit par là ce qui avait dû se passer au moment où ils avaient commencé à se retrouver, après leur commotion.

Tous, ou presque tous, avaient éprouvé à entendre une difficulté dont la cause organique nous est connue et — que cette cause fût récente comme une commotion du labyrinthe, ou ancienne comme une otite scléreuse — ils s'étaient laissé suggestionner par leur épine ; ils n'avaient pas donné l'effort d'attention et de volonté qui leur aurait prouvé qu'ils entendaient encore. Depuis lors ils étaient persuadés qu'ils n'entendaient plus et se conduisaient en conséquence. On pouvait leur crier à tue-tête dans l'oreille ou leur parler à voix basse, ils faisaient toujours signe qu'ils n'avaient pas entendu.

A la vérité, quelques-uns réalisent un trouble plus pur de surdité par autosuggestion ; j'en ai vu trois qui n'entendaient pas les paroles qu'on leur adressait et qui obéissaient aux ordres qu'on leur donnait sur un ton impératif : « Lève-toi ; assieds-toi ; tire la langue. » Dès qu'on reprenait l'interrogatoire sur le ton de conversation : « Quel âge as-tu? Te rappelles-tu où tu étais quand l'obus a éclaté? Quel est ton régiment? » ils recommençaient à ne pas entendre et ils paraissaient sincères. En fait, tous les trois reculaient devant l'effort d'attention qu'on leur demandait en causant avec eux, et la difficulté de cet effort leur faisait croire qu'ils étaient sourds. C'était donc encore et toujours la même cause qui provoquait chez eux comme chez les muets une autosuggestion négative.

Leur interrogatoire, après guérison, ne laissait d'ailleurs aucun doute sur la nature autosuggestive de leur maladie, car une suggestion qui les rendait capables d'efforts ne supprimait pas l'épine, et quand ils pouvaient s'analyser, ils faisaient très bien le départ entre la suggestion et l'épine. L'un d'eux,

1. Induration du tympan et ossification des articulations des osselets.

Galois, me disait : « Je me croyais sourd parce que cela sifflait autour de moi et qu'il y avait toujours des sifflements entre mes oreilles et ceux qui me parlaient. Depuis que j'ai été électrisé, je n'ai pas cessé d'entendre les sifflements, mais je fais effort pour les *traverser* quand je vous écoute. » Un autre, un sous-officier, à qui j'exprimais ma surprise agréable de le voir entendre après une courte séance d'électricité, m'a répondu : « Je me rends compte que c'était de l'imagination et de la paresse, car vous ne m'avez pas guéri et je reste avec l'oreille dure. » Qu'avais-je donc obtenu avec ces sourds dont je ne guérissais ni les perforations tympaniques, ni les commotions labyrinthiques, ni les otites? — Uniquement qu'ils reprissent confiance dans leur effort pour entendre et pour écouter, et qu'ils fissent cet effort.

Cette explication s'applique sans difficulté aux deux aveugles que nous avons améliorés par suggestion et qui ont lu après électrisation, malgré la commotion rétinienne et le nuage qu'ils gardaient devant les yeux.

Dans la plupart des cas de paralysies, il n'est pas plus difficile que dans les cas précédents de trouver l'épine qui sert de point de départ aux autosuggestions. Sans aucun doute il peut arriver que le paralytique soit suggestionné par une simple idée, et c'est apparemment le cas du malade de Jolly qui a fait une paraplégie brachiale double à la suite d'une explosion de grenade, après avoir fait dix ans auparavant une paralysie radiale gauche ; c'est peut-être ainsi que s'explique le cas très analogue de Lévy Valensi ; mais il n'est pas impossible que, dans les deux cas, les malades aient conservé une certaine gêne dans leur bras autrefois malade, et que cette gêne les ait suggestionnés autant que leurs souvenirs.

Pour trois parésies crurales j'ai trouvé des épines vraisemblables. C'était, pour un malade, une chute sur les genoux, dont il gardait la trace, et qui avait laissé dans la région une douleur persistante. Pour deux autres, des contusions variées des cuisses, de la peau des jambes, du bassin suffisaient pour expliquer l'autosuggestion.

Pour trois cas d'astasie abasie[1] sur quatre que j'ai observés,

1. Affection qui se caractérise par l'impossibilité plus ou moins complète de garder la station verticale et de marcher.

j'ai pu établir que les troubles de la marche et de la station debout avaient été provoqués par une commotion légère du labyrinthe ; les sujets frappés et émus de leur vertige labyrinthique[1] en avaient tiré par autosuggestion de l'astasie abasie qu'ils avaient gardée même après la disparition de leur vertige. Pour le quatrième, j'incrimine plutôt l'incertitude et l'hésitation de la démarche, qui s'était produite au cours d'une période confusionnelle et que le malade avait exagérée en la prolongeant ; mais ce n'est là qu'une hypothèse.

Enfin chez deux des hémiplégiques qu'il m'a été donné de traiter et de guérir, j'ai pu expliquer la localisation de l'hémiplégie sur le côté gauche du corps par des raisons psychologiques ou physiologiques probables. Le premier, Favre, avait été projeté par l'explosion contre le mur d'épaulement de la tranchée, et il avait en même temps qu'une parésie des membres supérieurs et inférieurs une anesthésie et une analgésie qui occupaient toute la moitié gauche du corps.

Le second, Buffet, m'a raconté qu'il avait été blessé, étant plus jeune, d'un coup de faux au pied gauche, et il gardait en effet de cet accident une déformation du pied ; il avait eu également quelques accidents mal définis du côté du poumon gauche et il m'a déclaré n'être pas surpris de voir son hémiplégie siéger à gauche, « car sa mère lui avait toujours dit que c'était son côté faible ». En le palpant dans son lit, j'ai de plus constaté à la hanche gauche une contusion récente et légèrement douloureuse qui remontait à l'explosion et dont il n'avait pas parlé. C'était plus de raisons qu'il n'en fallait pour expliquer la localisation de l'hémiplégie. J'avoue cependant, malgré cette surabondance de raisons dont aucune d'ailleurs n'est décisive, et bien que l'examen du liquide céphalo-rachidien ait été négatif, qu'on peut toujours penser à des lésions légères et passagères qui auraient déjà disparu quand nous avons vu le malade, et qui l'auraient suggestionné avant de disparaître. Le cas de Buffet est un de ceux où les explications organiques ne sauraient être complètement écartées. Le troisième malade, le moins convaincu des trois,

1. L'ébranlement de l'oreille interne ou labyrinthe peut avoir comme conséquence des troubles de l'équilibre quand les organes de l'équilibre qui en font partie (vestibule et canaux semi-circulaires) ont été intéressés.

n'avait pas d'épine organique apparente et je n'ai pu découvrir pour quelles raisons il avait « choisi » son côté gauche.

Les courbe-troncs, quand ils ont guéri, ont guéri de la même manière et nous ont donné sur l'origine de leurs accidents des renseignements précieux.

Sur les neuf que j'ai suivis de près, presque tous ont raconté la même histoire ; ils avaient été pris dans une explosion d'obus qui les avait roulés, renversés, ensevelis, et, au cours de cette explosion, ils avaient reçu sur le dos soit des rondins s'ils se trouvaient dans des blockhaus, soit des sacs de terre s'ils se trouvaient dans les tranchées, soit du sable et des pierres s'ils se trouvaient en rase campagne. Après avoir repris connaissance, ils s'étaient trouvés dans l'impossibilité de se redresser. J'ai constaté en effet, pendant les premiers jours, qu'ils avaient des contusions sur un ou plusieurs points de la colonne vertébrale.

L'un d'eux m'a dit avoir senti quelque chose qui se rompait dans son dos, au moment où il ramassait sous les obus le corps d'un camarade qu'il croyait seulement blessé ; en arrivant au poste de secours il s'était aperçu qu'il avait apporté un cadavre : d'où une émotion violente où il n'avait cependant pas perdu connaissance. Quelques heures plus tard, il avait commencé à se courber. Un autre avait voulu soulever le sac de terre qu'une explosion d'obus avait renversé sur un camarade, et, comme le précédent, il avait « senti quelque chose qui se rompait dans son dos » avant d'être lui-même enseveli par une deuxième explosion.

Il est vraisemblable que chez ces deux malades l'effort avait déterminé une rupture de quelques fibres musculaires dans les muscles lombaires, et qu'ils se tenaient courbés pour éviter une contraction douloureuse et difficile de ces muscles.

Pour tous, il semble bien, comme l'a dit Jean Sicard, que l'attitude adoptée a été, à l'origine, une attitude de défense contre la douleur ; ils éprouvent de par leurs contusions une peine réelle à redresser leur colonne vertébrale, et ils se tiennent courbés pour ne pas souffrir.

Mais toute douleur a disparu depuis longtemps qu'ils se tiennent toujours courbés et paraissent souffrir quand on les redresse de force. Pour comprendre cette persistance de l'atti-

tude, je me la suis imposée toute une matinée en écrivant sur une table un peu basse et en m'astreignant à ne pas faire un mouvement de redressement pendant trois heures. Quand j'ai voulu me redresser, j'ai éprouvé dans la région lombaire, et vraisemblablement dans les muscles lombaires, une douleur très réelle. Ces muscles, qui avaient subi pendant trois heures une élongation assez forte et s'étaient anémiés dans cette élongation, ne pouvaient accomplir tout d'un coup l'effort considérable qu'on leur demandait pour relever le tronc, d'autant plus que les muscles antagonistes qui étaient restés longtemps en état de contraction légère et tonique sans se fatiguer ni s'épuiser, devaient offrir une résistance particulièrement forte. Je pense que l'attitude des courbe-troncs, ou plutôt la persistance de cette attitude peut s'expliquer ainsi. C'est dans la douleur qu'ils éprouvent à se relever qu'ils trouvent les éléments de leur autosuggestion ; ils croient d'autant plus volontiers à l'impossibilité de l'effort qu'ils le sentent douloureux.

Babinski tient *a priori* toutes les hémi-anesthésies pour le résultat d'une suggestion, et il les considère comme l'œuvre du médecin. Il se peut qu'il ait raison, et je ne crois guère dans l'espèce à l'autosuggestion du malade, si manifeste dans les cas de surdité, de cécité, de mutisme, de paralysie. Le commotionné qui se retrouve, après une période plus ou moins longue d'obnubilation, n'a pas besoin d'exercer sa sensibilité générale comme ses sens spéciaux ou ses muscles et ses facultés intellectuelles, pour entrer en communication avec le monde extérieur ou avec les hommes; il n'a donc pas à s'exagérer ni même à constater des différences de sensibilités entre les deux côtés de son corps. C'est le médecin qui l'aide le plus souvent à se suggestionner, même quand il conduit bien l'interrogatoire et l'examen. Il y a parfois, en effet, des raisons pour que le sujet croie sentir moins bien d'un côté que de l'autre, et ces raisons, nous l'aidons à les découvrir en attirant son attention sur sa sensibilité tactile. Tantôt il a été contusionné et meurtri sur un côté et croit moins sentir les contacts et les piqûres parce que notre examen lui rappelle sa contusion; tantôt il est paralysé et se sent anesthésique du côté qui lui paraît mort. C'est ce qui est arrivé à Buffet, mais seulement pendant quelques heures, parce qu'on a cessé d'attirer son

attention sur sa sensibilité dès qu'on a vu qu'il se suggestionnait.

Le plus souvent l'examen médical amène le malade à comparer la sensibilité des deux côtés de son corps, et, comme ces deux sensibilités sont rarement égales, il n'a qu'à exagérer par suggestion une différence naturelle pour faire de l'hémianesthésie.

Les sujets sont d'autant plus préparés à des résultats de ce genre qu'ils éprouvent plus de peine qu'auparavant à faire des efforts de perception; la moindre difficulté les suggestionne quand on les aide à la découvrir ; ils font alors de l'hémianesthésie comme d'autres font de la surdité-unilatérale à propos de lésions anciennes qui ne les gênaient pas avant leur commotion.

Je n'ai pas d'opinion sur l'origine de l'anesthésie générale que j'ai constatée plusieurs fois, sinon que cette anesthésie avait pu sortir sans transition et par autosuggestion de la difficulté de perception et de localisation que les malades avaient éprouvée dans la période confusionnelle qui avait précédé ; à ce compte, ils se sont bornés encore à hériter d'eux-mêmes par autosuggestion, et j'ai dû les aider à se suggestionner en cherchant leur anesthésie.

Quant aux anesthésies en îlot ou aux anesthésies segmentaires, on peut leur attribuer *a priori* une origine autosuggestive de par le fait qu'elles ne correspondent à aucune distribution anatomique des nerfs, et l'interrogatoire du malade permet souvent de découvrir les raisons accidentelles (contusion, paralysie pithiatique, blessure légère) qui ont localisé l'anesthésie sur telle ou telle partie du corps.

Restent les accidents mentaux comme l'obtusion, l'amnésie globale, les amnésies électives, les aphasies sensorielles et motrices, dont le caractère autosuggestif a été établi par la guérison et dans l'origine desquelles il est facile de faire la part de la cause organique, de l'épine, et de l'autosuggestion.

L'obtusion mentale de Wel et d'Antonin a commencé par être réelle avant de donner naissance à une obtusion imaginaire ; les deux malades, persuadés que leurs efforts de compréhension n'aboutissaient plus, avaient cessé d'en faire et gardaient l'attitude mentale de l'obtusion après avoir constaté

l'obtusion elle-même. Wel, prié de dire ce qu'il avait éprouvé au moment de sa guérison, écrivait le surlendemain : « Je croyais ne plus rien comprendre ; j'étais hébété et je ne cherchais pas. C'est l'électricité qui m'a réveillé. Alors tout est revenu dès que j'ai essayé. » Oui, réveillé, c'est bien le mot, réveillé d'une espèce de sommeil mental, fait de paresse, d'indifférence, de passivité et entretenu par la conviction que l'effort intellectuel est impossible ou inefficace.

De même Planel et Godard, comme Antonin et Wel, avaient traversé une période confusionnelle où tout effort d'évocation était difficile, et cette difficulté générale avait laissé après elle par autosuggestion une amnésie globale, faite de la croyance que tous les souvenirs avaient disparu et qu'il était inutile de chercher à les évoquer.

En vérité, il y avait des degrés dans la conviction de ces amnésiques et des différences dans leur attitude. La conviction d'Antonin n'était pas réfléchie, et son attitude était toute passive. Il était amnésique parce qu'il ne savait pas qu'il ne l'était plus. Au contraire, Planel avait réfléchi sur son amnésie; il savait bien — il le disait — que rien ne reviendrait plus, et ses réflexions ne l'empêchaient pas d'être sincère, puisqu'il a pleuré d'émotion en voyant qu'il pouvait encore sculpter des fleurs. Godard avait non seulement pris conscience de son amnésie, mais il avait barré sa volonté de mémoire; il avait étouffé la curiosité d'esprit qui aurait pu la porter à évoquer certains souvenirs, et devant deux petits tableaux, signés de lui, qui décoraient la salle à manger de famille, il lisait distraitement sa signature sans poser de question. Sans doute y a-t-il dans les cas de ce genre un état d'esprit très analogue aux longues bouderies des enfants et ces attitudes affectives deviennent permanentes sans que la volonté et l'intelligence aient besoin d'intervenir, une fois qu'un incident les a créées.

Les aphasies sensorielles et motrices et toutes les amnésies électives peuvent sortir de la confusion par la même voie. Morel écoute une phrase latine ; il ne la comprend pas ; il en déduit qu'il a oublié le latin; désormais il croit avoir oublié le latin, et il l'a oublié en effet si complètement, si admirablement qu'il ne sait plus le sens du terme *homo*, alors qu'il le connaissait comme tout le monde avant d'avoir appris le

latin ; c'est-à-dire qu'il sait encore assez de latin pour savoir qu'il ne doit pas comprendre les termes de cette langue qu'un homme ignorant le latin comprendrait sans peine.

Haudry, qui a oublié, en fait, l'orthographe de quelques mots, est si convaincu qu'il a oublié l'orthographe tout entière qu'il s'inflige une orthographe prétendue phonétique et souvent plus compliquée que la bonne.

Pour l'incompréhension visuelle des mots, il est manifeste que bien des malades y sont arrivés par une sorte de transposition, en reportant sur le dessin matériel et concret des mots la difficulté de compréhension qu'ils avaient éprouvée tout d'abord à l'égard des phrases, et qui avait ses racines dans leur confusion mentale. Je demande à Guibal après guérison : « Voyons ! rappelle-toi bien si quand tu regardais le mot *guerre* tu ne pouvais pas le lire, et le mot *livre*, et le mot *verre* », et il me répond : « La première fois que vous m'avez fait lire le journal, j'ai bien vu que je ne comprenais pas le sens, et c'est le lendemain que je n'ai plus connu les mots. » Rien de plus vrai. Il a lu d'abord très mal des phrases entières; et la cécité visuelle des mots est sortie par autosuggestion de cet effort malheureux [1].

Chez un de nos sujets, le musicien Soldis, l'amnésie s'est présentée dans des conditions qui suffiraient pour faire penser à de l'autosuggestion, le malade ayant eu de la cécité musicale [2] et ayant perdu les images auditives des sons, parce que c'est de ce côté que s'étaient portés ses premiers efforts d'évocation dès le début de sa convalescence. Sur ce point ses confidences ne laissaient pas de doutes. J'ajoute qu'avec des intentions excellentes, nous avons dû parfois créer des accidents par suggestion, les malades qui ont présenté les cécités et les surdités verbales les plus nettes, Haudry, Delnod et

1. Je traite, depuis quinze jours, un jeune soldat qui, au sortir d'un accès de confusion mentale, a éprouvé une difficulté réelle à lire l'écriture manuscrite, même la sienne ; il commençait chaque fois par faire des erreurs ou des confusions de lettres, surtout à propos des lettres rares comme le w, le z, le k ; puis il s'arrêtait en disant qu'il ne reconnaissait pas les mots. Ici la cécité verbale serait vraisemblablement sortie, si on avait insisté, de la difficulté que le sujet éprouvait à reconnaître les lettres rares. J'ai déjà signalé ailleurs cette genèse.

2. Perte de la faculté de déchiffrer les notes.

Marot, étant justement ceux qui ont été les plus éduqués en sortant de leur période confusionnelle ; on a voulu hâter leur guérison en sollicitant leur activité intellectuelle, en les faisant lire et écrire, et j'estime que dans leurs accidents aujourd'hui guéris, la suggestion involontaire a joué son rôle autant que l'autosuggestion. La difficulté consciente de l'effort a créé l'obstacle qu'ils auraient franchi s'ils ne l'avaient pas connu.

Il y a donc deux origines différentes pour les accidents d'autosuggestion que nous avons rencontrés; les uns sont les séquelles de troubles organiques ; les autres sont dus à l'interprétation des troubles organiques légers et encore présents; mais si on veut conserver cette distinction, il convient de ne pas la serrer de trop près. Le confus qui fait de l'amnésie globale hérite de son amnésie confusionnelle [1] d'évocation en même temps qu'il s'exagère la difficulté de l'effort d'évocation; le courbe-tronc qui ne se redresse pas hérite, lui aussi, d'une attitude ancienne en même temps qu'il s'exagère la difficulté de l'effort qui lui permettait de se redresser. Le sourd hérite de même de sa commotion labyrinthique à mesure qu'elle s'atténue, tout autant qu'il s'en exagère les conséquences actuelles. La plupart de nos malades héritent d'eux-mêmes, et tous, sans exception, créent leurs accidents parce qu'ils croient fermement à l'impossibilité de certains efforts.

C'est vrai non seulement des paralytiques, des muets, des amnésiques, des obtus, des paraplégiques, mais c'est également vrai des anesthésiques, des sourds et des aveugles. Tous sont persuadés qu'une catégorie d'efforts, parfois très étendue et parfois très restreinte, leur est devenue impossible, et c'est, suivant les cas, l'amnésie globale, ou l'anesthésie en îlot, ou la paralysie d'un membre, ou la cécité verbale. Et comme l'effort est toujours moteur, qu'il s'agisse d'effort intellectuel, d'effort sensible ou d'effort physique, c'est en définitive à des accidents d'autosuggestion ou de suggestion de la motricité volontaire que reviennent finalement tous les accidents que nous avons constatés.

1. C'est une amnésie où l'effort d'évocation est réellement troublé, le malade éprouvant une difficulté plus ou moins grande et nullement imaginaire à rappeler ses souvenirs.

Mais d'où vient que tant de commotionnés soient capables de se suggestionner de la sorte?

***

Pour répondre à cette question, tous les neurologistes diraient que l'émotion, et sans doute aussi la commotion, rendent les sujets suggestibles et diminuent leur pouvoir de critique et de contrôle. C'est l'opinion que Janet soutient depuis longtemps; c'est l'opinion de Déjerine, et c'est aussi l'opinion de Babinski et de Dagnan qui écrivaient en 1912[1] : « Il y a lieu de penser, *a priori*, que les ébranlements physiques et surtout les secousses morales peuvent amoindrir la personnalité, affaiblir le sens critique, augmenter la suggestibilité et jouer ainsi un rôle indirect dans le développement des troubles pithiatiques. »

Pour apporter un peu de clarté dans ce rôle de l'émotion, les deux auteurs ajoutent en note : « Cette augmentation de la suggestibilité, sous l'influence de l'émotion, est comparable à celle de la fatigue et de certaines intoxications. C'est ainsi que le haschisch, parmi de nombreux troubles psychologiques, semble déterminer de l'hypersuggestibilité à un degré plus ou moins élevé », et ils invoquent sur ce point l'autorité de Moreau de Tours.

Je n'ai aucune raison, bien au contraire, pour contester cette influence de l'émotion, mais, dans le cas des commotionnés qui se suggestionnent ou se laissent suggestionner, l'influence de l'émotion me paraît être singulièrement et souvent favorisée par une autre influence.

Tout d'abord l'émotion et la commotion ne préparent réellement le terrain pour les accidents d'autosuggestion que si elles ne laissent pas après elles des troubles graves de l'émotivité. C'est un fait que la plupart des commotionnés présentent une vivacité particulière des réflexes cutanés, tendineux, vaso-moteurs et de l'émotivité réflexe, mais c'est un fait

1. *Journal de psychologie*, mars-avril 1912, p. 168.

également que ceux d'entre eux qui font des paralysies, de la surdité hystérique et même des mutismes sont les moins atteints dans leur émotivité. Ainsi que l'a souvent remarqué Babinski, il n'ya pas d'accidents d'autosuggestion avec une émotivité profondément troublée, c'est-à-dire, dans le cas qui nous occupe, avec de l'angoisse, de la sueur profuse, de l'agitation mentale et physique. Les émotionnés et les commotionnés qui font des accidents d'autosuggestion ou de suggestion, ont besoin pour les réaliser, pour y croire et pour s'y tenir, d'un calme relatif de leur affectivité.

D'autre part, ces mêmes commotionnés, qui s'autosuggestionnent, participent, presque tous, d'un état cérébral et mental qui nous est connu et qui n'est autre que la confusion mentale. Ce n'est pas la confusion avec délire onirique. Cette forme de la confusion mentale ne s'associe pas avec les accidents d'autosuggestion ; le malade y est trop incohérent, trop agité, trop confus pour sentir un obstacle dans l'exercice de ses fonctions intellectuelles, sensitives ou motrices et pour interpréter cet obstacle et s'autosuggestionner.

Ce n'est pas non plus la confusion avec stupeur ou avec asthénie profonde, torpeur cérébrale, désorientation ; pas plus que le confus délirant, et pour des raisons analogues, le confus torpide ne fait d'autosuggestion. L'un et l'autre subissent passivement les lois de leur état mental et ils n'y ajoutent pas. C'est seulement lorsqu'ils sortent de leur délire ou de leur torpeur, lorsqu'ils sont capables de remarquer un trouble, de l'exagérer, de le fixer, que la suggestion est possible, et c'est pourquoi, chez les grands confus, les accidents d'autosuggestion sont toujours post-confusionnels, c'est-à-dire qu'ils se produisent au moment de la convalescence, une fois terminée la période de confusion aiguë.

Mais souvent la confusion sous-jacente aux accidents pithiatiques est une confusion légère qui s'est manifestée mentalement par de la difficulté de compréhension et de la dysmnésie d'évocation ou de fixation. Souvent cette confusion mentale est assez faible pour passer inaperçue ou pour n'être notée qu'à titre accessoire, mais, quand on la cherche, on la trouve dans une proportion de cas si considérable qu'on peut la tenir pour à peu près constante. En ce qui me concerne, je n'ai trouvé

parmi les commotionnés qui ont fait des accidents d'autosuggestion que quelques muets, un sourd, un hémiplégique et quelques troncs-courbés qui ne parussent pas avoir présenté de signe de confusion mentale. Je sais que mon confrère Delmas a fait des constatations analogues au Val-de-Grâce, dans le service du docteur Briand, et qu'à de très rares exceptions près, il a trouvé de la confusion derrière les accidents d'autosuggestion. On peut donc affirmer que chez nos malades la confusion s'intercale presque toujours entre la commotion et l'accident nerveux ou mental. Il n'est pas sans intérêt de faire cette constatation, quand on sait que les manifestations les plus générales de la confusion mentale sont la difficulté de l'effort et la suggestibilité. Nous avons constaté les difficultés de l'effort dans les manifestations diverses de l'intelligence, de l'association des idées, de la mémoire d'évocation et de fixation ; elle n'est pas moins marquée dans la perception et dans la motricité volontaire où on l'a souvent signalée. « Le sujet, disait déjà Seglas en 1895, est dans l'incapacité de grouper ses sensations les unes avec les autres et de les assimiler à ce consensus d'éléments psychiques qui constitue la conscience personnelle. » Et plus loin : « Les mouvements volontaires sont lents à commencer et à s'accomplir; ils sont hésitants, indécis, n'arrivent pas à leur but et semblent coûter un effort pénible. Cela n'a rien de surprenant lorsqu'on réfléchit que tout mouvement volontaire exige la synthèse préalable d'une foule de représentations mentales, et que c'est justement le pouvoir de synthèse qui est atteint chez les confus [1]. »

D'autre part, nous avons déjà signalé chez ces mêmes malades la suggestibilité, la « flexibilité cireuse », pourrait-on dire, qui tient à la paralysie des fonctions supérieures de contrôle, et qui leur fait accepter si facilement l'influence d'autrui, conserver longtemps les mêmes attitudes ou même répéter en écho les paroles et les gestes de ceux qui les entourent. Seglas avait déjà insisté sur cette plasticité qui contraste si étrangement avec l'opposition et la résistance systématique des mélancoliques [2].

Pour que cette flexibilité cireuse engendre l'autosuggestion

1. *In op. laud.*, p. 159.
2. *Ibid.*, p. 168.

il suffit que la confusion s'atténue et qu'un commencement de réflexion ou tout au moins d'observation critique apparaisse. Et c'est pourquoi, lorsque le confus est en état de s'essayer à l'exercice de ses différentes fonctions, il risque de se laisser suggestionner par le premier obstacle qu'il rencontre et de faire, suivant les cas, des paralysies ou des anesthésies. C'est pour la même raison qu'il fait à cette période si peu de contractures et si peu d'hyperesthésies ; c'est vers le moindre effort que le porte son état confusionnel; c'est la difficulté de l'effort qui engendre ses auto-suggestions; de par sa psychologie et sa physiologie, il est voué aux accidents passifs.

Nous avons déjà vu que les phénomènes confusionnels ne sont très vraisemblablement que la traduction mentale d'une intoxication des centres nerveux qui résulte de l'émotion et de la commotion. Il y a donc à parler non seulement d'émotion et de confusion mais aussi d'intoxication, et il faut chercher dans l'intoxication des centres l'explication profonde de la difficulté de l'effort physique ou mental et de la flexibilité cireuse de nos malades. C'est avec beaucoup de raison que J. Babinski et J. Dagnan comparent l'influence de l'émotion sur la suggestibilité à celle de certains toxiques.

Il va de soi d'ailleurs que si le rôle de l'épine organique est considérable, celui de l'émotion et de la confusion peut diminuer d'autant, et c'est pourquoi les courbe-troncs qui adoptent, dès le début, l'attitude qui les défend le mieux contre une douleur intense, et qui éprouvent à se redresser une souffrance réelle même quand la douleur initiale a disparu, n'ont pas toujours besoin d'avoir été confus pour croire à l'impossibilité de l'effort.

Mais si la confusion et l'intoxication conditionnent de la sorte la plupart des accidents d'autosuggestion de nos commopithiatiques et les commotionnés confus. On rencontre presque chez tous à des degrés divers, et très souvent complet, le même ensemble de symptômes fondamentaux. Dans la vie végétative, ce sont des troubles de l'émotivité, de l'exagération des réflexes tendineux, cutanés et secrétoires, du déséquilibre des nerfs vasomoteurs qui règlent le calibre des vaisseaux, de l'accélération et du ralentissement du cœur, etc. Dans la vie

mentale, c'est l'obtusion, l'amnésie d'évocation ou de fixation, la difficulté de l'effort, la flexibilité cireuse. La seule différence, c'est que les accidents d'autosuggestion exigent, pour les raisons que nous avons dites, que la confusion soit légère et les troubles de l'émotivité peu marqués.

G. DUMAS

Médecin expert pour la psychiatrie au Quartier Général d'une Armée.

THÉRÈSE

OU LA BONNE ÉDUCATION[1]

X

INTIMITÉ

Gaston a la goutte. Elle le saisit sournoisement aux pieds, une fois bon an mal an. Tout en pestant contre « son attaque » qui le met de force au carême, il affecte d'en rire avec les amis. C'est là une misère honorable, à l'égal des maux d'estomac, de reins, de foie, apanages d'une richesse rebondie et qui s'opposent, avec la distinction d'un titre, à l'ignoble ulcère démocratique.

La goutte lui impose une humeur casanière et capricieuse. Le jour qu'il ne peut plus marcher, il annonce, en attestant le ciel dans son langage sans détour, qu'il est pincé. On roule la chaise longue au fumoir ; on mobilise les coussins. Heurtant les portes, poussant à la canne et s'appuyant aux meubles, il gagne son gémissoir et appelle madame.

THÉRÈSE

Qu'y a-t-il, mon ami?

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 mars et du 1er avril 1917.

GASTON

Tu le demandes ! Ah çà ! tu ne vois donc pas que je suis pincé? D'ailleurs, pas de quoi s'étonner, depuis un mois que tu m'empoisonnes avec des saletés...

THÉRÈSE

Il me semble que les repas sont toujours les mêmes...

GASTON

Hein ! Et les haricots verts ! et les tomates farcies ! tous les jours, tous les jours !

THÉRÈSE

C'est de saison, et puis tu les aimes au point de te plaindre dès qu'on n'en met pas.

GASTON

Elle est raide ! Moi? je réclame ce qui m'est défendu par le médecin, ce qui me tue? C'est comme les viandes rouges, les fraises...

THÉRÈSE

Mais tu ne manges que les grillades et il te faut un compotier de fraises tous les soirs !

GASTON

C'est un coup de ta mère, ça ! Elle m'a dit que les fraises c'était souverain contre la goutte, que le père Fouquet en faisait des cures, qu'elle avait vu des guérisons, et je ne sais quelle autre baliverne ! Je t'engage à copier la recette pour qu'elle ne soit pas perdue après sa mort !... Bon Dieu, que le pied me fait mal ! Tâte donc pour voir s'il est chaud... Doucement, nom de nom !

THÉRÈSE

Je te touche à peine...

GASTON

Hein ! regarde-moi ce pied-là ! Une patte d'éléphant ! Et l'articulation soudée, la peau brûlante... « Mangez des fraises, mon cher Gaston, c'est souverain !... » En voilà pour un mois et des nuits blanches !

THÉRÈSE

Veux-tu qu'on aille chercher le médecin?

GASTON

Le médecin ! Qu'est-ce que tu veux qu'il fasse le médecin? m'empoisonner de salycilate ! Je suis pincé, je suis pincé ! Il n'y a plus qu'à rester là, dans la flanelle ! As-tu le baume Burguet?

THÉRÈSE

Oui, Justine vient de le monter.

GASTON

Alors qu'est-ce que tu attends pour me l'appliquer?... Et avec précaution, hein ! du bout des doigts !... Là, sur la cheville, sur le cou-de-pied... Mais n'appuie pas, bon Dieu ! Ça n'est donc pas dans les recettes de ta mère, cette méthode-là ! Diantre, que ta drogue sent mauvais !...

THÉRÈSE

Peux-tu te tourner?

GASTON

Pourquoi pas courir ! Tu ne peux pas me soulever la jambe et m'enduire de l'autre côté?... Et ne ménage pas le beurre ; c'est moi qui paie; une bonne tartine !... Maintenant, les guenilles, et emmaillote-moi le pied comme il faut. Tu pourras dire à ta mère que tu apprends à empaqueter les gosses, ça lui fera plaisir à cette bonne dame !... Ah çà ! où as-tu fourré mes cigarettes?

THÉRÈSE

Les voici, mon ami.

GASTON

Et puis, tu sais, à boire ; qu'on me donne à boire toute la journée, c'est essentiel. La goutte, ça se noie! à moi les diurétiques ! Des infusions de pieds de cerises, d'oignons blancs, à pleins pots! Je suis pincé, mais je vais me laver à grande eau !... Thérèse, où vas-tu?

THÉRÈSE

Commander les infusions...

GASTON

Tiens, ouvre la fenêtre, ça empeste la drogue ici... Hein ! quel soleil, et je suis là comme un paquet ! Qu'est-ce qu'il crie, celui-là, sous ma fenêtre?

THÉRÈSE

Des haricots verts, des tomates...

GASTON

Non ! est-ce que tu te fiches de moi?

THÉRÈSE

Écoute-le toi-même...

GASTON

Vas-tu bien fermer la fenêtre ! En voilà une idée d'ouvrir juste au moment où un gueulard vient ameuter la rue ! Je lui en flanquerai, moi, des tomates ! Sale empoisonneur ! Le pied m'en bout !... Thérèse ! au combien sommes-nous?

THÉRÈSE

Au 8 septembre.

GASTON

Et la chasse ouvre le 15 ! Nom de nom, je vais manquer l'ouverture ! la première fois de ma vie ! Ah ! le mariage, ça vous tue un homme proprement, et pour les soins, quand on est malade, madame ignore ou s'en moque ! Voilà une heure que j'ai demandé à boire, et tu es là, la bouche en cœur ! Alors je vais crever, moi ! et l'ouverture est dans huit jours ! Du bouillon ! des potées de bouillon, entends-tu !

THÉRÈSE

J'y vais, mon ami.

Elle s'en va à travers l'appartement, lente et triste. Les ordres à donner l'occupent un trop court instant, puis elle se retrouve, désœuvrée, face à face avec elle-même. Elle cherche au moins un peu de quiétude, de silence bienveillant. Elle gagne sa chambre dont elle a choisi le ton rose, seyant aux brunes et accepté le mobilier Louis XV qui fait la belle jambe avec des airs provocants.

L'ironie même des choses s'est effacée avec l'habitude. A vrai dire, Thérèse ne se sent point là chez elle, mais les murs lui paraissent encore un abri. Elle est comme un passant réfugié pendant l'orage.

La toilette et le cher souci de sa vêture, qu'elle aima comme une jolie femme, pourraient la distraire et la tenir sur les miroirs. Elle a l'esprit en peine. Oh ! ça n'est pas la douleur éclatante au masque tragique ! La petite musique de son cœur s'est brisée. Ce n'est rien, trois notes de joie, de jeunesse, qui chantent dans la poitrine ; on y prend à peine garde ; mais quand elles se sont tues, on s'aperçoit qu'elles menaient le bal et que la ronde est finie.

La voici, Thérèse, le front aux vitres, dans l'attitude habituelle quand on regarde la pluie tomber, les jours moroses — la pluie de sa vie ! Le port est pourtant exubérant et clair devant elle : le fleuve roule les richesses profuses du soleil sur les flancs des cargos obèses, le vermillon des cheminées domine la blancheur des mâtures et la grisaille des coques ; vallonné de butin en monceaux, le quai se tord et fume comme un monstre traqué.

Elle ne voit, dans son imagination, qu'une jeune femme qui a de l'ennui sur les yeux, de la fatigue au bout des doigts et perdu le goût de l'action comme un vieillard. Bâillement, tours inutiles à travers la chambre ; affaissement dans le fauteuil du mauvais rêve...

On frappe. Qu'y a-t-il?... Ah ! c'est Justine !

— Madame, Monsieur vous appelle !

Qu'il était doux encore d'être seule ! La voix du maître sonne, impérieuse, dans les couloirs :

— Thérèse ! Thérèse !

Quand elle entre, il lui apparaît écarlate sur la chaise longue, au milieu d'un brouillard de tabagie, et tout de suite les reproches :

— Tu ne pouvais pas venir plus vite? Je t'appelle depuis une demi-heure ! Mais on peut crier ! tu t'en fiches, pardi ! il m'est impossible de bouger ! Ma parole je crèverais là que tu ne te dérangerais pas !... Donne-moi le journal !

C'est ainsi à tout moment : « Thérèse, ma tisane !... Thérèse, mon tabac !... Enlève-moi ce coussin !... Approche la chaise !... Thérèse, un mouchoir ! »

Et l'heure des repas, brusquement, aiguise l'interrogatoire :

GASTON

Qu'est-ce que tu manges pour déjeuner?

THÉRÈSE

Mais peu de chose, mon ami, une côtelette, des légumes...

GASTON

C'est ça, des pommes frites, je parie ! Tiens, je les sens ! et moi qui les adore !

THÉRÈSE

Je ne sais même pas ce que la cuisinière a mis...

GASTON

Ne m'en conte pas, j'ai du flair ! Parce que je suis au régime du prisonnier, au pain sec et à l'eau, on se goberge avec des frites !

THÉRÈSE

Je te jure qu'il n'y a pas d'intention...

GASTON

Au contraire ! Tu as même la délicatesse de laisser la porte ouverte pour que je me réjouisse les narines ! Au moins m'a-t-on fait de la soupe?

THÉRÈSE

Oui, mon ami.

GASTON

Tu sais que la soupe c'est très nourrissant, et je ne vois pas pourquoi tu ne t'en contenterais pas, comme moi ! Tu déjeunerais là, sur une petite table ! La dînette, quoi ! Ça serait très gentil !

THÉRÈSE

Mon Dieu, si tu veux...

GASTON

Oh ! je ne te contrains pas ! Va donc manger des rôtis, des pommes de terre, des fruits... Nom de nom, le raisin est si bon maintenant ! Est-ce que ton oncle n'en a pas envoyé un panier?

THÉRÈSE

Si, je crois...

GASTON

Sacrée goutte! Va donc! va donc manger et qu'on me fiche de l'eau, de l'eau pure! Il est solide, Gaston! il peut jeûner et il s'en moque du raisin, il s'en moque comme de ça! Eh bien quoi, tu n'es pas encore à table?

Madame Fouquet faisait diversion en arrivant l'après-midi, le teint fleuri par la chaleur, et toute pleine des nouvelles de l'Ile. Thérèse s'amollissait au baiser de sa mère et éprouvait une détente qui n'allait pas sans bien-être. La vie familiale de sa jeunesse, embellie par le recul, lui revenait, comme une bouffée fraîche, dans les propos rapportés du papa et des frères. Et la confiance facile des malheureux la sollicitait.

Madame Fouquet parlait avec abondance et autorité. Elle était satisfaite d'Amédée qui avait conquis les nobles Magnol de L'Epau et était invité à chasser sur leurs terres. Elle nommait dès à présent par son petit nom, avec des inflexions maternelles dans la voix, la fille du vicomte, « cette chère petite Juliette, qu'elle aimait déjà comme son enfant ». Elle assurait d'un air entendu qu'Amédée, qui est intelligent et joli garçon, saurait bien la gagner. Elle concluait qu'elle serait vraiment une mère heureuse, n'était la conduite de ce malheureux Gustave, toujours acoquiné avec une drôlesse. Puis avec une pointe de contentement ironique :

— Tu sais que le ménage Maugras est en pleine discorde! Sans doute n'y avait-il pas de quoi fouetter un chat : monsieur faisait des frasques, paraît-il, et on en a si bien jasé que Madeleine a tout appris! Là-dessus dispute, provocations, menace... bref! voilà cette petite, qui a toujours été brouillon, partie chez sa mère...

Thérèse, pâlie soudain, écoutait et pensait à son amie avec une tristesse sympathique. « Elle aussi!... » et sa mère en plaisantait, à la légère. Mon Dieu, qu'aurait-elle donc dit, si elle avait parlé ?... Elle répliqua :

— Madeleine a eu, du moins, le courage du scandale.

Madame Fouquet a braqué sur sa fille deux yeux fouilleurs

et inquiets. Un instant elle rumine, offusquée de l'audace, avant de promulguer sévèrement :

— Ne voilà-t-il pas de grands mots ! Le scandale n'est pas un courage, mais une sottise. Qu'un homme se donne du bon temps, la belle affaire ! Ils en sont tous là, et, dans notre jeunesse, on ne criait pas à la trahison pour si peu. Ta Madeleine est une bête d'avoir gâché en un instant une situation qu'on lui avait procurée avec de longues peines et peut-être des sacrifices. Je vois la figure de madame Jarillon avec sa fille sur les bras, et je te certifie que je ne voudrais pas être à sa place !

— Mais enfin, maman, la fidélité...

— C'est la vertu des honnêtes femmes, quand elles savent la garder dans les moments difficiles; tu entends, Thérèse : dans les moments difficiles. On ne compromet pas pour une fredaine un établissement sérieux !

Elle enfonçait les mots, un à un, dans le front de sa fille, son regard appuyé sur celui de Thérèse. Pénétrait-elle le secret de ce cœur en peine, ou distribuait-elle des aphorismes préventifs? Sans le démêler, Thérèse comprit l'intention, se tut et mura ses pensées. Déjà madame Fouquet avait repris le ton enjoué :

— Ah ! les jeunes femmes d'aujourd'hui raisonnent bien trop pour être heureuses ! Tiens, allons voir Gaston, ça le distraira, ce cher homme !

Près de son gendre, madame Fouquet plaisantait bruyamment et se montrait d'humeur taquine. Un accès de goutte lui paraissait la rançon naturelle des frairies, et les lamentations piteuses de Gaston la plongeaient dans la joie. Elle évoquait, avec malice, les bonnes chères abolies : le canard au sang, le homard à l'américaine, « et les petits bourgognes, hein ! mon gaillard, c'est ça qui relève la santé ! »

Gaston l'entreprenait sur les fraises et la rendait responsable de son état. Mais elle jurait ses grands dieux qu'elle n'avait jamais recommandé ce fruit dont elle n'aurait su, d'ailleurs, expérimenter les effets, la goutte ne voulant point d'un vieux bois sec, quoique encore solide, comme elle. Et tout riant elle le quittait après une roide poignée de main et des souhaits de bon appétit.

Les visiteurs, au reste, ne chômaient point. M. Feugerolles passa, se tenant les reins, dont il souffrait depuis quelque temps, et évoqua la justice distributive dans une admonition paternelle :

— Les excès, mon ami, les excès ! Tu n'as que ce que tu mérites !

Et se tournant vers Thérèse :

— Le garnement a encore trop de chance d'avoir une si jolie garde-malade !

Sidoine, le gérant du *Valet de Cœur*, se montra, par civilité, car il avait « des manières » et apporta des nouvelles de la brasserie. Même, un beau matin, la face grasse et rusée de Lochard, le patron du *Petit Bacchus*, brilla soudain dans l'entrebâillement de la porte : « On lui avait dit que son vieux Gaston avait les gouttes, alors, comme il avait affaire dans le quartier, il était monté. C'était une occasion de lui serrer la main et de faire connaissance avec sa dame, pas vrai ! »

Les amis, forts de leurs sentiments et généreux de leurs loisirs, s'installèrent. Très vite un petit cercle se forma autour du podagre. On apporta des cartes, des pipes, des boissons. Thérèse dut veiller à ce que ces messieurs ne manquassent de rien, tout en renouvelant les diurétiques de son mari.

Les parties s'organisèrent sous la conduite de Chazin-Barbeaux, et des habitués du cercle Saint-Hubert, les d'Avrillé, l'avocat Chagnolles, parurent certains soirs et prolongèrent le jeu fort avant dans la nuit. Gaston s'amusait de faire, comme il disait, concurrence à la mère Lochard, hospitalière aux joueurs nocturnes.

Mais, au petit jour, la bande dispersée, il se retrouvait seul sur la chaise longue, mâché, moulu et tout rompu de courbatures, il donnait brusquement de la voix :

— Thérèse ! Thérèse !

Elle devait le soutenir, le guider jusqu'au lit et le coucher comme un enfant grognon. C'était un dernier devoir. Ce fut bientôt, le jeu l'absorbant, le seul qu'il exigea. Elle eut du répit, laissa Justine, qui ne les dédaignait point, aux prises avec les galantins de tripot, et s'écarta.

On la vit dehors. Elle chercha d'abord le calme compatissant des quartiers solitaires, où la branche d'un magnolia, les

frondaisons d'un ormeau, s'inclinent, avec de jolis gestes de femmes au balcon, par-dessus le mur des jardins clos. M. Fouquet faillit tomber sur elle, un soir qu'il promenait Snob, à l'accoutumée, autour de la villa d'Alice. Il n'eut que le temps de garer sa dignité paternelle dans une impasse fleurie, qui s'ouvrait à sa gauche, en se demandant ce que diantre sa fille pouvait bien faire par là !

Elle ne s'y attarda guère, distraite un peu, déjà, par l'atmosphère attendrie des villes aux amorces de l'automne. La tombée précoce de la nuit sur l'ardente vesprée des rues, l'étincellement assourdi des premiers éclairages sur le fond encore dense de lumière céleste, la nue rouge, si lointaine entre les pignons agrandis, les passants qui s'effacent, tournent à la silhouette, l'apâlissement des teints, l'acuité des prunelles, cette tiédeur poudreuse, à la fois languide et excitante, toute la sensualité matérielle et rêveuse du délicieux entre chien et loup, amollissait son jeune tempérament encore souple.

Les magasins sollicitaient sa coquetterie, mais une curiosité un peu trouble tentait de la pousser vers son amie Madeleine Maugras, dont sa mère lui avait appris la misère. Le ton scandaleux de l'aventure l'attirait autant qu'une sympathie aiguisée par la communauté des peines. Elle faillit céder et porta ses pas jusqu'au quai de l'Ile où demeurait Madeleine.

Elle vit la maison et ne monta point. Elle craignait de se laisser aller à des confidences, pour elle mortifiantes. Sans doute elle désirait voir le visage d'une femme trompée, mais elle eut peur de se révéler pareille. Elle passa, gagnant le port.

Mais, comme elle traversait le fleuve sur le grand pont tournant, dont le métal sonne sous les pas, elle fut brusquement saisie par le docteur Marcotte, qui s'esclaffa sur sa peur :

— Ah ! ah ! ah ! je vous attrape, madame la déserteuse ! Alors vous croyez qu'on lâche ainsi la musique ! Voilà des semaines qu'on ne vous a vue, et quand je fais répéter, je suis obligé de mettre au piano, à votre place, cette ganache de petit Rouchette ! Tenez ! je vous emmène ! Si, si, tout de suite...

Et la dévisageant tout à coup :

— Hein ! on a du bobo?... Oui, oui, je vois ça ! Oh ! je sais,

ça ne regarde pas le père Marcotte ; mais raison de plus pour vous emmener ! La musique, c'est la maman du cœur, mon petit, ça berce, ça chante, ça endort...

La première personne qu'elle retrouva, comme un souvenir agréable, en entrant chez le docteur, fut Jacques Loisel. Le musicien quitta tout pour venir la saluer. Or, parce qu'elle avait souffert et veillé, ces jours derniers, la jeune femme portait aux paupières, sur la douceur apâlie du teint, des meurtrissures avantageuses. Il sut en dire la beauté, et elle sourit.

C'était une voix nouvelle, imprévue et rare, ce compliment qui la rendait à l'existence, dans la splendeur de son épanouissement. Loisel rappela leur dernière rencontre, à La Cornillère, le jour où l'abbé Cauillard baptisa le pressoir des Badereau. Il ignorait que cette remenbrance cachait un dard dont Thérèse fut piquée. Mais elle sut rire avec les autres des détails de la fête.

On répétait quelques chansons polyphoniques de la Renaissance, dont Marcotte s'était coiffé et qu'il voulait donner en audition. Bien qu'elle invoquât « ses doigts rouillés », Thérèse dut se mettre au piano. Ce fut une belle cacophonie parmi les choristes. Le docteur s'arrachait les cheveux et criait qu'ils voulaient le tuer ! Finalement, à bout de patience, il les mit tous dehors et claqua la porte.

Puis après un silence :

— Jacques, — dit-il, — prends ton violon.

Ils jouèrent tous les deux, pour eux-mêmes, comme s'ils étaient seuls. Thérèse, qui s'était reculée, à l'autre bout du salon, fut dominée. Le jour baissait. Elle voyait les éclairs blancs de l'archet et le regard exalté de Loisel qui était sur elle. Le flot de la musique battait son cœur, comme une épave. Elle dérivait, hors du temps, de l'espace, ainsi qu'une chose molle, et quand le charme se rompit, la main de Loisel, qu'elle trouva près de la sienne, la fit frissonner.

Gaston l'attendait avec impatience, quand elle rentra, pour lui annoncer qu'il marchait. Il avait fait quelques pas au bras de Justine et voulut recommencer l'expérience avec elle. Mais son esprit troublé la desservit. Elle ne sut éviter le bras d'un fauteuil où Gaston se heurta le genou.

Un orage éclata. L'invective et les lamentations débordèrent, et elle rougit sans s'excuser.

La réflexion lui montra sa faute et lui rappela son devoir. Elle allait céder à l'entraînement des diversions capiteuses et s'incliner aux plaisirs extérieurs. Elle fut docile, espérant l'union, le foyer clos des poètes artificieux...

Chaque jour Thérèse prête son bras et guide les premiers pas de son mari, du fumoir à la chambre, de la chambre au fumoir. Gaston rit, chante, nargue la goutte et projette de solides ripailles. Les amis sont congédiés ; les cartes au rebut. Une gaîté de renouveau emplit l'appartement et l'on entend susurer « ma petite Thérèse » à la voix adoucie de l'homme.

Elle se prend au jeu et d'instinct fait la coquette. Mon Dieu, elle n'a pas de rancune et encore trop de jeunesse, — cette jeunesse qui est la foi dans la vie, — pour résister à un nouveau rêve. N'a-t-elle pas souvenir aussi du baiser de Gaston qui la fit éclore? N'est-elle pas l'épouse meurtrie, mais toujours prête à se donner? L'accord dans la régularité paisible ne dépend que d'elle peut-être, et n'attend-t-il pas le geste qui retiendra son désir?...

Gaston la voit risquer timidement des corsages de mousseline, découvrir sa belle gorge et abandonner à son regard la courbe tentante d'une épaule accomplie. Elle essaie, avec sa chevelure lourde et noire, des arrangements qui prêtent, à son visage, le piquant d'une expression neuve. Ses yeux ont des sourires profonds ; mais, par pudeur, elle retient ses doigts blancs qui porteraient des caresses.

Gaston la regarde et il s'amuse. Maintenant il est fier de marcher seul, à l'aide d'une canne. Thérèse n'a plus qu'à lui lacer, avec précaution, le soulier de feutre dont il chausse son pied gourd. Enfin il va sortir !

— Et mets-toi au balcon, tu verras si je vais bien sur le trottoir !

Eh oui ! il va bien, le buste droit et le monocle goguenard, saluant les petits boutiquiers qui l'encouragent de leurs vœux, au passage. Sur le seuil du *Café des Quatre-Nations*, la patronne, bouffie dans ses soies ponceau, semble l'attendre. On échange cordialement la bienvenue, et c'est la première station.

Le lendemain il gagne *l'Alliance Franco-Russe*, puis la rue

de l'Ile-au-Trou, pour faire une surprise au vieux Lochard ; tapi dans son auberge borgne. La joie lève sur son chemin en trinquées bruyantes. Marolles, à la manière d'un précurseur, annonce le retour de Gaston, en colportant ses olives. Le *Valet de Cœur* s'émeut et lui prépare une réception.

C'est le soir, après dîner, Thérèse, comme de coutume, a roulé le fauteuil près de la table à fumer et déplié le journal. Justine apporte la menthe, avec laquelle monsieur excite ses digestions. Il se lève et réclame son chapeau, sa canne, impérieusement.

THÉRÈSE

Tu vas sortir?

GASTON

Les amis m'attendent ! On fête ma santé...

THÉRÈSE

... Je t'avais pris des cigares, pour la soirée...

GASTON

Tiens, tu me les donneras, que je les emporte.

THÉRÈSE

... Tu rentreras tard?

GASTON

Sais pas...

THÉRÈSE

... Fais attention, tu es à peine guéri...

GASTON

Oui, oui...

THÉRÈSE

Gaston...

GASTON

Hein?...

THÉRÈSE

Vrai, tu sors?...

GASTON

Non, mais tu es sourde !

THÉRÈSE

... Je m'étais habituée à t'avoir le soir...

GASTON

Moi, je ne me suis pas encore habitué à rester !

THÉRÈSE

... Gaston...

GASTON

Ah çà ! qu'est-ce qu'il te prend !

THÉRÈSE

Reste... pour moi...

GASTON

Tiens, tiens, la séduction !

THÉRÈSE

De l'affection, simplement...

GASTON

Ah ! non, mon petit, faut pas me la faire au sentiment ! J'aime la gaîté, moi ! C'est pas ton genre, hein ! Ta maman ne t'a pas appris... Alors garde ta romance et passe-moi mon chapeau. Au revoir !

Il sort ; la porte bat. Elle gagne sa chambre et pleure. Dans la grande glace de l'armoire elle découvre son image et elle voit qu'elle est belle.

XI

COMME DANS LES ROMANS

Jacques Loisel n'était pas le joli garçon qui, la main sur le prie-Dieu, orne la vitrine des photographes. Les cousettes, qui ont la tradition de la romance, le déclaraient laid, bien que sa réputation et l'acajou doré de sa boîte à violon les impressionnassent. Il avait le visage modelé grossièrement, à

la manière d'un masque. A première vue se révélaient le nez, des lèvres charnues et un grand front pâle.

Les dames, avancées dans l'art de la musique, disaient qu'il avait du caractère. A parler franc, sa physionomie n'était point banale et, sous l'éclairage ardent des prunelles noires, promettait la force, l'audace et la sensualité. Sa chevelure sombre, rejetée en arrière, n'ajoutait rien au tableau, que la concession aux attitudes romantiques, recherchée encore des musiciens dont l'âme est immortellement jeune.

Sa naissance avait du mystère, et c'était un point d'attraction. On le savait enfant naturel, élevé par le docteur Marcotte ; mais on le prétendait fils d'un noble étranger, d'un prince magyar peut-être, et grassement doté. Bien qu'il portât un patronyme français de bon aloi, ses dons artistiques accréditaient la légende d'une origine lointaine, car l'on n'ignore plus qu'un enfant de France ne saurait valoir quelque chose. Au surplus le tuteur ne contredisait point.

Si l'on ajoute qu'il avait du talent, de la renommée, que sa voix moelleuse, et non sans accent, câlinait l'oreille, on ne s'étonnera pas qu'il eût fait tourner bien des têtes. Les mères avaient de l'indulgence pour lui, en raison de sa jeunesse et de sa fortune supposée, mais elles gourmandaient leurs filles. Pour les jeunes femmes oisives de la butte Saint-Macaire, du quai aux Palmes et de l'Ile, Jacques Loisel représentait l'originalité dans l'inconnu.

Thérèse ne s'avoua pas qu'elle venait peut-être bien pour lui, quand elle reparut chez le docteur Marcotte, sous prétexte de musique. Pourtant, elle ne dissimula pas son plaisir de revoir l'artiste et se porta franchement vers lui.

Il n'y avait personne au salon, que le jeune homme et le docteur qui chantonnait, en torturant sa barbiche de mousquetaire, dans une attitude pensive qui lui était familière. Loisel prit son violon et, sans troubler le rêve de Marcotte, il le poussa au piano. Thérèse reconnut l'œuvre dès les premières mesures. C'était la sonate qu'ils avaient animée déjà pour eux-mêmes, comme ces confidences intimes et graves qu'on répète dans le secret, quand, huit jours plus tôt, le docteur avait chassé les choristes discordants.

Loisel guettait Thérèse et il fut récompensé. Le rappel heu-

reux des émotions passées la remuait visiblement par son à-propos et la force du souvenir. Il suivait, dans ses yeux, l'expression de la joie reconnaissante. Un lien s'établissait entre eux par le moyen d'une mélodie. Elle revivait ses sensations d'épave amollie sur le flot de la musique impérieuse. Et la main de Jacques qu'elle retrouva, comme la première fois, sur la sienne, au bout du songe, lui donna encore, mais plus longuement, un irrésistible frisson.

Cette façon de la recevoir la toucha plus que les meilleures paroles. C'était un monde nouveau, celui où quelques accords vous mettaient en communion, et si éloigné du sien qu'elle venait de quitter ! Sans être d'une sensibilité excessive, elle éprouvait, la mélancolie aidant, les sollicitations mystérieuses de l'art, et elle retournait aux imaginations de sa jeunesse, ensoleillées par les poètes.

Elle ne se fit pas prier pour revenir. D'ailleurs, il y avait à travailler, et c'était une excuse. Le docteur reprenait furieusement l'étude de nos vieilles chansons polyphoniques, dans l'intervalle des concerts qu'il organisait amicalement. Thérèse emporta même chez elle des partitions, pour étudier. Le piano retentit dans le vieil hôtel des traitants et Gaston en profita pour prolonger ses absences, disant :

— La musique, moi, ça me fiche mal aux dents !

Thérèse arrivait à peu près vers les trois heures chez le docteur, mais Loisel, qui se disait déjà inquiet de l'attente, la pria de sonner deux fois pour s'annoncer. Elle ne répondit pas, sourit, et le lendemain sonna deux fois.

Jacques était dans le vestibule quand on ouvrit. Il lui prit son manteau, sa fourrure imprégnée de parfums et du froid de l'automne, Elle laissait faire, sans hâte, tandis que, regardant le profil voilé de la jeune femme, il disait :

— Vous ne sauriez croire combien une voilette affine et nuance un visage, met de secret charmant autour des yeux et attire par sa dissimulation même, qui suspend la surprise. J'aime beaucoup, beaucoup la voilette...

Elle savait bien qu'en ses remarques générales il ne visait qu'elle. D'ailleurs, lorsque, d'un joli geste de ses bras levés, elle faisait tomber le voile, découvrant son beau teint mat et la perfection régulière de ses traits, il ajoutait pour elle à mi-voix :

— Et vous augmentez tant le plaisir en donnant plus encore que vous ne promettiez !

Le piano occupait, avec les pupitres et une bibliothèque, un côté du grand salon rectangulaire. Il ne portait jamais qu'une jonchée de parties que le docteur bousculait pour l'ouvrir. Thérèse y trouva des fleurs certain soir.

C'étaient quelques roses tendres qui entr'ouvraient leurs pétales comme des lèvres odorantes. Elle se pencha naturellement pour les respirer, en gagnant son tabouret. Mais, la tête relevée, elle rencontra le regard satisfait de Jacques, comprit l'intention et devina l'offrande. Par coquetterie, elle mit une rose à son corsage.

Adroitement Loisel savait approcher son pupitre du piano, soit qu'il jouât du violon, du violoncelle, ou qu'on chantât. Mais, de près ou de loin, pendant toute la réunion, ils correspondaient, par-dessus les chœurs, le mouvement et les algarades de Marcotte, à l'aide de petits signes mystérieux, d'œillades et de sourires furtifs.

Tout un jeu puéril et délicieux les occupait de jour en jour davantage. Ils se faisaient des niches à l'occasion d'une paire de gants, d'un mouchoir, échangeaient des livres, des mélodies et se tenaient en confidence sur de menues remarques dont le ridicule et les travers des gens étaient tout le sujet.

Ils s'émerveillaient de se découvrir les mêmes goûts, la même sensibilité et des sympathies pareilles. Elle admirait sa compréhension musicale et les fraîches imaginations dont il brodait à son gré les symphonies. D'elle même, et avec une sorte de chaleur, elle se mettait à son école et se nommait « son élève ». Il se passionnait à l'instruire dans son art, la louait de ses progrès et, recourant aux pouvoirs de la pratique, il frappait souvent des accords, penché sur l'épaule de la jeune femme et mêlant ses doigts aux siens sur le clavier. L'esprit de Thérèse, qui en avait un joli relief sur son bon sens, l'amusait de ses pointes.

Or quelqu'un troubla la fête. Tant qu'il n'y eut que la petite cour des « demoiselles qui font de la musique », et qui ont toutes « de si belles dispositions », aux dires des mères, rien, pas même la bouderie de quelques délaissées, ne gâta la fleurette. Mais voici cette girouette de Marcotte tout sou-

dain retourné par des chansons de Fauré : « la grâce ! la blondeur d'un Latour! du pastel en musique, je vous dis ! » il fallut bien passer à l'exécution, et madame Rodier-Vacherot s'imposa.

Thérèse reçut un choc quand elle la revit, toujours belle avec assurance et remplissant le salon de sa démarche encenseuse. Elle l'avait oubliée depuis quelque temps, mais la douleur n'était point morte. Elle balança sur le parti à prendre, en quête d'un prétexte pour s'échapper, quand le docteur vint la presser :

— Allons, Thérèse, voici la chanteuse, on va lui seriner ça !

Madame Rodier-Vacherot se retourna et fut tout sourire. Thérèse n'eut pas le loisir de prévenir l'engagement : on lui prenait la main.

— Ah ! madame Feugerolles, que je suis heureuse de vous voir, il y a si longtemps que je n'avais eu ce plaisir !

— Mon mari le répète sans cesse, — fit Thérèse, — on ne voit plus madame Rodier-Vacherot...

— C'est une simple galanterie ! Mais comment va-t-il ce cher homme?

— Beaucoup mieux, car il sort d'un accès de goutte, vous savez !

— Il ne se dépense pas assez, n'est-ce pas, un homme de sa force ! Ah ! je n'en dirais pas autant de mon mari !

— Eh bien ! — cria le docteur, — on n'est pas à la sortie de la messe ici ! Quand vous en aurez fini des confidences !...

Thérèse fut nerveuse aux premières mesures et se dompta. On la vit seulement se tamponner le visage deux ou trois fois avec son mouchoir, comme si elle avait chaud. Loisel s'empressa d'entr'ouvrir une fenêtre puis revint tourner les pages. On chanta. La jeune femme s'appuyait doucement contre l'épaule de Jacques.

Le soir, elle regarda, pour la première fois, la pente où, dupe de sa jeunesse désenchantée, elle se laissait aller sans réfléchir. Et des souvenirs levèrent spontanément en sa mémoire.

Elle n'était plus qu'une jeune fille folâtre et rieuse qui jouait avec le compagnon de ses frères. *Il* était des soirées où l'on faisait le thé en cachette et des parties de campagne

chez l'oncle Gilles. Il s'appelait Paul, et, sans savoir pourquoi, au gré du cœur, elle l'avait aimé. Douce et innocente idylle, si lointaine ! nouée par inclination réciproque, dans les jeux, les rires, — journée des cerises, joie des confitures où êtes-vous ! — aggravée par les rêves spécieux de l'amour...

Mon Dieu ! quelle analogie réveillait ainsi le passé à considérer le présent?... Jacques?... Pas une intrigue, bien sûr, un passe-temps, une distraction. L'aventure n'était qu'une amusette, quoi qu'en eussent ses sentiments et sa curiosité !... L'amour ! hélas ! effeuillé à vingt ans !... Mais le cœur est si cachottier qu'il nous abuse sur ses préférences...

Le lendemain, comme elle se dégantait, Loisel remarqua une de ses bagues, vieillotte et jolie, qui portait une colombe blanche incrustée sur fond noir. Il la lui retira, la mit à son doigt, en disant :

— Elle me va! Eh bien, je vais la faire chanter pour vous, cette colombe...

Il prit son violon et joua pour elle. Mais le docteur, survenant tout à coup, vit leurs yeux et s'écria en plaisantant :

— Ma petite Thérèse, prenez garde à ce gaillard-là ! Oui, oui, je connais le coup du violon ! La romance et le vague à l'âme ! Ça n'est pas la trompette de Jéricho, mais ça fait tomber les remparts tout de même !

Là-dessus protestations, rougeurs et rires. Mais Loisel prit sa revanche, un instant plus tard, en obtenant, en dépit des frayeurs de Thérèse, qu'on se rencontrerait demain dimanche, chez Guillaret, pâtissier rue Garde-Dieu, à l'enseigne du *Cœur Sucré*.

Ils agirent en roués le plus naturellement du monde. Thérèse faisait son choix parmi les gros babas ivres, les choux-crème à barbe blanche et les allumettes pincées, lorsque Loisel poussa la porte. L'étonnement fut si bien exagéré que le jeune Piéplu, fils de M. le préfet, qui comblait, par gourmandise, la pieuse maison Guillaret de ses attentions, en interrompit l'ingurgitement des éclairs.

Un coup d'œil dans la boutique : il n'y avait là que des étrangers, honnêtes bourgeois qui sanctifiaient en famille le jour du Seigneur ; un coup d'œil sur la rue, au travers des glaces : la cohue populaire et dominicale. On pouvait passer

au salon. Et quand il l'eut devant lui, seule à la table à thé, le jeune homme eut une grosse explosion de joie, se frottant les mains et riant comme un enfant. Mais elle dit :

— Je suis folle !

Et il semblait que la tête lui tournât dans une griserie à la fois douce et impérieuse.

Madame Godard passa, remorquant sa progéniture dégénérée, et lui décocha un petit bonjour du bout du chapeau. Elle aurait voulu faire honneur au goûter, pour le plaisir de Jacques, qui l'en pressait. Les morceaux lui restaient dans la gorge. Toujours effarouchée de sa situation, elle surveillait la porte dans une glace. Soudain elle vit entrer son frère Gustave, suivi d'une blonde friande, son amie, qu'elle ne connaissait pas.

Il vint familièrement vers sa sœur, et, comme elle s'étonnait de le voir en chaussons, et le col du paletot relevé, il expliqua sans façon :

— Louise demeure à côté, impasse des Haudriettes, alors on descend prendre le thé à cinq heures, c'est commode. Avez-vous mangé des brioches? Le père Guillaret les fait à merveille !

Puis s'adressant à Loisel :

— On annonce de la crue en rivière ; si vous pêchez, monsieur, ne manquez pas ce temps-là. Le poisson monte sur les prés dans les eaux grasses ; on le ramasse à la main !

Le musicien pressa le départ et accompagna madame Feugerolles. D'un accord tacite on choisit les rues solitaires du noble quartier des Cours, jusqu'au quai où la séparation s'imposa. Thérèse portait un gros bouquet de violettes de Parme, quand elle rentra.

Elle le mit sur la table au dîner, et Gaston n'y prit pas garde. Mais comme on servait les pâtisseries qu'elle avait choisies, par contenance, au *Cœur Sucré*, et qu'il fallait, ma foi, utiliser, il déclara, en repoussant les crèmes, « qu'il n'aimait pas la pommade et que ça lui tournait sur l'estomac ». Une rasade de vieux vin eut la préférence.

Thérèse s'enhardit alors et demanda s'il l'accompagnerait, vendredi prochain, chez le docteur Marcotte, où se donnerait, le soir, un grand concert.

— Vendredi, peux pas, il y a partie au cercle...

— Tu viendras bien me chercher?

— Mais comprends donc, il y a partie, c'est impossible

Ce fut le coup de grâce et elle attendit la soirée comme une délivrance.

On avait invité les Cours, la butte Saint-Macaire, l'Ile et le quai aux Palmes. Beaucoup de messieurs vinrent pour madame Rodier-Vacherot qui devait interpréter les chansons de Fauré. Son mari parut sur le tard, toujours chargé de bonbons, de manteaux et les bras tendus autour de sa superbe épouse. Il avait été retenu, — il s'en excusa ! — par ce sale gouvernement dont il fallait bien acheter, à vil prix, les vieux navires déclassés, pour refaire des cargos neufs et très chers.

Loisel était très entouré par le parti féminin qui arrivait armé de rouleaux de musique et de partitions. Les poignées de main s'échangeaient en camarades, avec de beaux rires jeunes qui éclairaient les visages. Les privilégiées faisaient au violoniste leurs petites confidences, avec des gestes contorsionnés, sur les difficultés de la double corde ou du changement de position. Thérèse suivait l'inclinaison des boucles d'or ou des bandeaux noirs près du front de Jacques.

Il surprenait son regard, allait vers elle et plaisantait :

— Vous n'êtes pas jalouse?

Elle riait à cette idée, en se disant, tout de même, que l'habit, qui paraissait l'amincir, lui allait bien. Et elle le comparait aux autres hommes, que le docteur installait un peu bourrument parmi les chaises, en réclamant du silence.

Surtout, lorsqu'il joua, le masque fortement virilisé par la tension des sourcils, l'écrasement du menton sur le violon et la moue des lèvres, il lui sembla grandir. Son geste, tour à tour dominateur et caressant, la puissance de ses mains qui jonglaient avec la matière sonore et le rayon divin sur son front pâle transportaient la jeune femme. Elle frémit joyeusement de son succès, quand la salle crépita d'applaudissements sur la dernière mesure d'une acrobatie de Sarasate. Mais lui, se retournant sans gêne et cherchant ses yeux, déposa à ses pieds, dans un regard, tout le tribut d'hommages dont il était chargé.

La grosse madame Jarillon, qui combattait par sa présence

les bruits fâcheux dont sa fille était l'objet, flaira de suite l'intrigue, se réjouit et répandit, dans l'instant même, quelques insinuations autour d'elle. Madame Godard devait, d'ailleurs, apporter bientôt un document : la rencontre de madame Feugerolles, en compagnie de Loisel, au *Cœur Sucré*. Pour le moment elle gémissait sur ses névralgies, dans le gilet du docteur, qui se dégagea d'une pirouette, en criant :

— Le mardi et le jeudi, chère madame, de deux à trois !

Il y eut des rires, mais brefs, car la belle Rodier-Vacherot allait chanter. Le docteur lui donnait la note à l'oreille et Thérèse préludait. Loisel était venu s'asseoir sur un tabouret bas, derrière le piano, contre la robe de la jeune femme.

Le succès de la déesse eut l'ampleur coutumière et l'admiration des hommes la couvrit ainsi qu'une parure. M. Denis-Badereau la complimenta très haut, disant, sans détours, qu'il n'était venu que pour elle, car, la veille encore, il chassait sur ses terres de Villepot.

Ce fut le mot de la fin qui s'éteignit dans les adieux et les actions de grâces. Déjà Thérèse mettait sa voilette, debout devant une glace, lorsque Loisel lui glissa dans l'oreille :

— Attendez, j'irai vous reconduire...

— Mais j'ai une voiture ! — fit-elle.

Puis elle se mit à remuer les cahiers épars sur le piano, cherchant elle ne savait quoi, émue et laissant les auditeurs s'écouler. Jacques revint, portant son manteau qu'il lui passa. Elle vit la pendule qui marquait minuit moins le quart. Mais comme il la prenait au bras avec assurance, elle le suivit et descendit avec lui.

Quelques personnes causaient encore sur le trottoir, quand il la poussa dans la voiture. Elle laissait faire, sans volonté ; mais, dès qu'il fut assis à son côté, elle dit :

— Quelle imprudence !

Il rit d'une joie puérile et victorieuse, lui saisit les mains et répéta : « Thérèse ! Thérèse ! Thérèse ! » comme si ce prénom soulageait son cœur passionné en déclarant à l'ouvert leur intimité. Il s'amusait de l'aventure, de la peur de la jeune femme et tremblait comme un collégien de la tenir dans ses bras. Parfois câlin, il plongeait son visage dans les fourrures,

jusqu'à s'enivrer ; parfois il jouait le gamin turbulent et farceur. Il semblait fou et elle lui disait :

— Enfant !

Mais elle-même se sentait plus faible qu'un nouveau-né. Elle demeurait immobile, sans défense, et comme évanouie dans un bien-être craintif. Un remords battait au fond d'elle-même, cloche lointaine qu'elle entendait, mais quoi ! elle ne pouvait réagir : elle avait perdu le sens.

— Enfant ! enfant ! — redisait-elle.

Et soudain, à l'instant où les reflets sournois du fleuve se révélaient à travers la glace branlante du fiacre, elle reçut le baiser de l'homme. Elle plia, le temps d'un soupir. Il sentit la chère bouche frémir, hésiter, échapper. Elle lui avait doucement repoussé le front sur sa poitrine, où elle le garda, dans ses mains, sans mot dire. Jacques entendait le cœur effarouché de Thérèse lui battre sous les tempes.

XII

LES BÉNÉDICTIONS DU CIEL

Aux premières feuilles, Thérèse n'eut plus aucun doute. Elle s'étonna de la banalité du mystère et de ne pas être bouleversée. Penchée sur le miroir, elle vit intacte et toujours la même sa jeune beauté. La chair ne révélait rien encore et le cœur ne bronchait pas. Pourtant une timidité singulière l'envahit à l'arrivée de sa mère.

Madame Fouquet, qui était constante dans ses vues et calculait juste, n'oubliait point le terme et venait chaque mois interroger sa fille. A l'accoutumée Thérèse écartait la question d'une gorgée de rire. Cette fois elle trembla.

— Eh bien?

Dans sa robe violette, adornée de ruches, madame Fouquet était grave, et son petit chapeau, en forme de capote, pointait avec aigreur. Thérèse se déroba par un mouvement affairé, mais, haussant le ton, le juge la ressaisit.

— Eh bien ! eh bien ! n'entends-tu pas ma question ?

Alors la jeune femme se retourna, très rouge, et glissa l'aveu.

— Je crois que ça y est...

— Nous aurions un bébé ! — cria, dans un sursaut, madame Fouquet.

— Mon Dieu oui, — répondit-elle, comme une excuse.

— Ma chère enfant ! ma chère enfant !

L'effusion surprit Thérèse qui n'y était pas habituée, surtout quand sa mère, lui prenant la tête, la baisa au front. Madame Fouquet, dont une année d'attente avait refroidi l'espoir, s'abandonnait aux joies inattendues. Puis, tirant sa fille à la fenêtre, elle lui scruta le visage et dit, renfrognée :

— Hé, ça ne paraît pas !

Il fallut des détails pour affirmer la certitude et remonter à la source. Le temps ayant sa part, madame Fouquet consulta l'almanach. Le jeu prudent des probabilités donna une date. Madame Fouquet, la pointant au crayon, s'avisa soudain que c'était le jour de l'Annonciation et fut dans le ravissement.

— Le ciel nous récompense, — dit-elle gravement.

On supputa la naissance en regrettant que l'enfant vînt après la saison chaude qui est favorable aux nourrissons. Des recommandations suivirent, emmêlées d'exemples : M. Fouquet portait « une envie » au pied gauche, semblable à une framboise, sans doute parce qu'on n'avait pas contenté sa mère de ce fruit. Enfin, évaluant d'un regard connaisseur et satisfait sa fille, saine, aux hanches larges, madame Fouquet conclut :

— Et puis tu me ressembles, tout ira bien ; pas trop de douceur : la boîte à coton ça ne vaut rien. J'en ai eu trois et, ma foi, tous d'aplomb ; ça n'est pas la mer à boire ! Il m'en coûtait plus de m'arracher une dent !

Elle s'allait retirer, emportant la confidence comme un trésor, quand elle se rappela Gaston.

— Tu as prévenu ton mari? — dit-elle.

Thérèse l'avait complètement oublié, bien qu'il fût de l'affaire, et c'est à son insu qu'elle découvrit sa grossesse. La nécessité, soudain apparue, d'une révélation la troubla, non

dans la crainte qu'il prît mal la chose, mais parce que, au premier moment, elle jugeait, avec puérilité, sa maternité anormale et la pensait cacher comme un ridicule.

— Il faudra l'instruire de son bonheur, ce garçon, — reprit négligemment madame Fouquet, comme si déjà Gaston ne comptait plus.

Puis elle ajouta après un temps :

— Ça n'est point Jean-qui-ne-peut, il a rempli son devoir; qu'il te laisse en repos maintenant !

M. Fouquet reçut la nouvelle avec une joie bonhomme : il voyait le fruit de sa race qu'il tiendrait bientôt dans ses mains robustes. Il dit :

— On le nommera Adolphe, comme moi, et je serai le parrain.

— Nous verrons ça, — repartit madame Fouquet qui avait des vues sur M. Feugerolles, — attendons l'œuf pour faire l'omelette !

Le moins enthousiasme fut sans doute le père, car il fallut bien un jour lui compter son dû. Le monocle lui tomba de l'œil et il sembla d'abord si interdit qu'il n'en trouva rien. L'aventure, quoiqu'il en plaisantât une fois le temps, sortait évidemment des possibilités qu'il admettait. Enfin, recouvrant la voix, il émit :

— C'est le bouquet !

Comme s'il touchait la limite des catastrophes matrimoniales.

Au demeurant, il n'entendait qu'une chose, les cris, les pleurs, les plaintes, tout un vacarme puerpéral installé dans la maison contre sa tranquillité. Il regarda durement Thérèse, comme si elle venait de lui faire un mauvais parti. Même, il entama des reproches, qu'elle jugea un peu sots et supporta sans répliquer, ce que voyant, il prit la porte, clamant :

— C'est bon ! c'est bon ! on ne lui disputera pas la place au gosse ! Adieu !

Mais, en ville, les amis le félicitèrent gaillardement, selon l'usage. Il dut rire, secouer l'ennui, se mettre au branle de la joie. On trinqua, et, soit chaleur de bouteille, soit entraînement des hommages, il inclina progressivement à s'estimer dans ses œuvres. Bientôt il fit le glorieux et chanta une paternité qu'on portait sur des louanges et sur des toasts.

Pour lui faire peur, quelqu'un le menaça de jumeaux.

— Hé, — dit-il sans se déferrer, — on a mis bonne mesure !

Son père confiait des détails, à *l'Écu Royal* : le bulletin de santé de « sa chère petite Thérèse » qu'il craignait, avec une sollicitude tout amoureuse, que la grossesse ne gâtât, et les supputations de madame Fouquet qui remontaient à l'Annonciation. Ce point arriva jusqu'aux oreilles de Marcotte. Il s'en amusa et dit :

— Pourvu qu'il n'y ait pas du saint-esprit là-dessous !

Le mot courut les langues ; mais il eut le don d'irriter singulièrement Jacques Loisel, qui envoya à tous les diables le docteur et le violoncelle. Une passion soudaine pour les bateaux semblait dominer le virtuose, car on le voyait des jours entiers, battant le quai aux Palmes, tout béat devant les cargos, mais guignant de coin l'hôtel des armateurs, Feugerolles père et fils, rehaussé d'attributs maritimes au balcon.

Thérèse venait brusquement de disparaître, au moment où le jeune homme, fort aiguisé, pensait tenir l'échéance. Les batifolages et les promesses l'avaient mené, en grand détour, à ce dénouement qu'il n'avait pas préparé. Elle se dérobait et il la voulait presser. Son humeur jeune et ardente le poussait, comme il est habituel, à méditer quelque folie.

Elle !... Mon Dieu comme la vie changeait de face à ses entours ! A peine avait-elle connu sa transformation que déjà elle évoluait. Jacques l'aimait, Jacques l'attendait ; des baisers étaient entre eux, et aussi une inclination réciproque... Mais quoi ! il semblait que cela était d'hier et qu'aujourd'hui elle n'aurait su faire un pas vers lui. Bien sûr, elle avait toujours le même sentiment et le goût délicieux de l'aventure aux lèvres ; mais l'élan était coupé. Plus de forces, voilà, plus d'entrain pour aller à lui ; un peu de gêne, un peu de honte aussi : l'imagination troublante d'avoir changé de corps, perdu celui qui est chéri.

Elle s'habituait à son état et se prenait en considération, à force d'entendre dire aux bonnes amies « qu'elle était dans une position intéressante ». Les soins, qu'on lui prodiguait, la rendait douillette, et, avant même que son cœur eût tressailli, elle se jugeait précieuse. Insensiblement et à mesure

qu'elle oubliait la musique, elle retrouvait le chemin de la maison paternelle. L'instinct renouait la chaîne sans effort.

Madame Fouquet parlait layette et sondait les grandes armoires qui recelaient des modèles anciens, étiquetés avec soin. On tira de la naphtaline des brassières et des langes qui avaient enveloppé Amédée. Thérèse déplia ces petites choses, les tint devant ses yeux ; et brusquement elle vit, pour la première fois, qu'elle portait un enfant.

Ce fut de ce jour que data l'inclinaison nouvelle de sa conduite.

Quand elle aperçut Loisel, certain soir, au débouché du pont tournant, elle n'en éprouva nul trouble et l'évita délibérément. Le soleil, en avance sur le printemps, caressait le fleuve soyeux du bout de ses doigts d'or qui laissaient des traces sur les quais et sur les mâtures. Qu'importait ! Elle passa. A la maison, la femme de chambre connut les déménagements : il fallait de la place pour les affaires de monsieur bébé. Justine, qui aimait la lecture, se dédommagea en raflant les romans délaissés par madame.

Et tout à la traverse, le vicomte Magnol de L'Epau tomba dans cette couvée familiale. On crut à une catastrophe.

Il n'était pas commode, le vieux hobereau, quand il prenait les grands airs et parlait de son haut. Le sang chatouilleux des bretteurs en dentelles lui tenait encore aux veines et, sans la prudence du gouvernement qui désarma ses aïeux, il eût encore vertement pourfendu le vilain. Soit mise en scène, soit halte, il parut à cheval dans l'Ile, brûlant le pavé. Botté et la cravache aux doigts, il entra chez les Fouquet.

On le mit au salon et madame vint, tout sourire. Elle vit un tigre qui tournait entre quatre fauteuils et montrait les dents. Les politesses s'échangèrent, brèves et à brûle-pourpoint, comme des coups de feu ; et tout de suite le vicomte attaqua :

— Mon compliment, madame, vous avez un garnement de fils qui en fait de belle !

— Gustave ! — déclama pathétiquement la mère qui redoutait quelque folie de son aîné, — il nous fera mourir de chagrin !

— Hé ! Il s'agit bien de Gustave ! Je vous parle d'Amédée, de votre cher petit Amédée, qui est un pendard, un suborneur !

— Oh ! c'est bien impossible !

— Il me déshonore !

— Vous vous moquez, monsieur !

— Je n'ai point cet honneur, madame, et je vous sers la vérité tout chaud : on a abusé de ma fille !

Soulagé, il fit trois pas en arrière pour juger le coup. Mais le plus tranquillement du monde, madame Fouquet reprenait :

— Mon coq est dehors, ramassez vos poules. Je vous plains fort, monsieur, et votre fille n'a pas de chance ; outre que je ne vois pas en quoi mon fils a mis du sien...

— Cré coquin ! on m'insulte !

— Monsieur !

— Madame !

— Enfin, avez-vous des preuves?

— Mieux que cela : des aveux !

— Amédée? il avoue?

— Il avoue !

— Il avoue !

Et madame Fouquet leva les yeux au ciel en joignant les mains, si atterrée en apparence, que le vicomte ne songea qu'à poursuivre sa victoire en l'affolant :

— Maintenant, c'est moi qui règle l'affaire, à l'épée, madame, à l'épée ! J'ai encore le poignet bon, et votre Amédée voudra bien se mettre à mes ordres ! Ah! ah ! on dupe les parents, on cajole la fille ! Mais, pour une fois, ce petit monsieur s'est trompé d'adresse ! Six pouces de fer dans le ventre, madame, voilà ce que je lui réserve à la première rencontre !

Il brandissait sa cravache et poussait des pointes à madame Fouquet qui reculait en gémissant :

— Par pitié !... Enfantillage !... Péché de jeunesse !...

— Le déshonneur !

Le mot parut accabler définitivement la mère qui demeura muette, les épaules basses, à considérer le tapis. Le vicomte marchait, faisait sonner l'éperon en claquant ses bottes. Comme il tournait sur lui-même pour la quatrième fois, elle risqua, après un soupir :

— Mon Dieu... tout pourrait peut-être s'arranger...

— Je ne vois pas comment, madame, je ne vois pas comment !

— Vous prenez les choses bien au tragique...

— Hé ! il y a une insulte, il faut du sang !

— Mais si ces enfants s'aiment?

— De par Dieu ! faisons-nous du roman?

— Hélas ! de la pauvre vie seulement, que nous gâchons, alors qu'un mariage...

— Vous oubliez que ma fille est une L'Epau !

— Je me rappelle qu'elle est malheureuse, monsieur !

— Ah çà ! vous cherchez une affaire, madame Fouquet ! Mais je vous tiens, et mon dernier mot n'est pas dit !

— Je ne crains que votre refus. Il s'agit du bonheur de deux étourdis... et de nous éviter tant de peines !

— Marions-les, n'est-ce pas?

— Marions-les...

— Et voilà : le tour est joué ! Eh bien ! retenez ceci, madame Fouquet : Juliette, si elle épouse votre garnement, n'aura pas un sou, pas un liard ! Comme il l'a trouvée bonne, qu'il la prenne ! Elle paiera sa faute ; je n'ai pas coutume de doter l'insulteur de mon nom !

Il dit, et pivotant sur le talon, il gagna la porte. Madame Fouquet s'était redressée, digne et roide :

— Allez, monsieur de L'Epau, allez ! nous savons notre devoir !

— Pas un liard ! — riposta le vicomte du vestibule.

Et dans la cour, essuyant d'un revers de main sa selle poudrée de phosphate :

— Sortons de ces engrais ! — dit-il.

Dans l'instant, madame Fouquet faisait appeler Amédée qui travaillait au bureau. Il ne tarda point, et, dès qu'il eut touché le salon, sa mère le poussa vers la fenêtre. Il eut le temps de voir un cavalier, en route, à grande allure.

— Tu le reconnais? — fit-elle.

— Le vicomte, je crois...

— Oui, ton beau-père, — murmura-t-elle.

Alors il se retourna, interrogeant avec un demi-sourire :

— Tu sais? Qu'a-t-il dit?

Mais elle le prit par les épaules et l'embrassa chaudement.

— Mon petit Amédée, mon petit Amédée...

Puis, très simplement elle demanda :

— Et cela date?

— De deux mois à peine...

— Comme Thérèse ! Mais il faut faire vite : à Pâques vous serez mariés, et, avec un voyage à l'automne, on n'y verra que du feu.

Aussitôt on répandit le bruit des fiançailles d'Amédée Fouquet avec mademoiselle Juliette Magnol de L'Epau, comme le couronnement attendu de l'inclination réciproque des deux jeunes gens et du souhait des familles.

La ville tendit l'oreille et fit la révérence, mais on chuchota sous le manteau : ce dénouement venait à la diable, sans l'art bienfaisant de la préparation. La question des dots surtout, que l'on croyait la clé de l'aventure, préoccupait l'opinion, car le vicomte était fort riche et les Fouquet gagnaient. On admettait qu'ils s'imposaient par vanité de gros sacrifices.

Au reste, si le vicomte se réjouissait de placer sa fille au pair, M. Fouquet n'était pas sans inquiétude sur la menace de L'Epau, en dépit de la confiance de son épouse. Il voyait le jeune ménage lui retomber sur les bras, et l'addition de cet imprévu aux mensualités d'Alice lui donnait parfois des sueurs à la nuque.

Madame Fouquet plaisantait :

— Bah ! s'il n'y vient pas tout de suite, notre vicomte, ce sera pour les couches. Voyons, Adolphe, laisserais-tu ta fille sans le sou, toi, quand elle t'aurait donné un gros garçon de ton sang !

— Hé ! pardi non ! — rétorquait M. Fouquet qui remontait, en souriant, à la surface de l'espérance.

D'ailleurs, madame Fouquet s'était déjà mise en campagne. Avec de grands airs mystérieux, et sous le secret, elle confiait à des amies sûres que M. de l'Epau en donnait à garder sur sa générosité et son train, qu'il était au juste prodigue pour ses plaisirs, mais fort serré dans son privé, qu'il se débarrassait de sa fille, sans dot, « oui, chère amie, sans un liard ! » et que, n'était la passion de son pauvre Amédée, ce n'est pas elle qui eût accepté si misérable établissement.

— Ils seront à notre charge, ces chers enfants, c'est comme je vous le dis ! Et tout le monde l'ignore, on parle d'un beau mariage, on cite le revenu des L'Epau... Pas un liard! Tout

ceci entre nous, n'est-ce pas ; n'en soufflez mot : le vicomte le prendrait si mal !

L'histoire chemine de discrète en discrète, et point de langue qu'elle ne chatouille sitôt contée. C'est un secret et il a du piquant. Comment le tenir seule? Hé ! à deux ou à quatre il n'échappera sans doute pas ! Pfft ! le voilà jusqu'en les hauts de Saint-Macaire, le deuxième jour, où M. Badereau, qui, en qualité de millionnaire, n'aime pas voir les autres épargner, le recueille en condamnant avec éclat la lésine de L'Epau.

Les deux hommes se rencontrèrent. M. Badereau prétend avoir son franc parler et ne s'en point faire imposer. Il aborda le vicomte, déballa son compliment et vint au fait. :

— Moi, quand je marierai mes garçons, il y aura cinq cent mille francs pour chacun ! Pas de jaloux ! A bons enfants, bons parents, c'est naturel ! Aussi ne puis-je croire ce qu'on dit, que vous ne donnez rien à votre fille !

Le vicomte accusa la pointe d'un relèvement de tête, et, plissant la bouche, l'œil hautain, il toisa le bonhomme. Un instant il balança entre l'insolence et la naïveté, Mais il y avait des oreilles, et sa vanité le grattait.

— Bah ! — dit-il, — vous êtes mieux renseigné que moi, monsieur Badereau, car je ne sais encore si je donnerai à Juliette dix mille francs de rente ou le capital...

— Voyez les sots, — s'exclama Badereau, — qui parlent sans savoir !

Par la suite, L'Epau soupçonna qu'il avait été joué et regretta sa parole. Il fallut la grossesse de sa fille, dont il n'avait nulle fierté, pour lui épargner un dédit. A la réflexion, il jugea qu'il payait l'honneur de sa maison, et, son cœur s'allégeant, il s'en fut crapuler noblement toute une semaine.

Madame Fouquet ne fut pas la dernière à connaître le propos et, maître Barbichet ayant été prié à dîner, on parla contrat. Thérèse fut de la tablée ; Gaston chassait, Au surplus on s'en passait aisément, car c'était là conseil de famille.

Sur ces entrefaites, un dernier bonheur vint combler les Fouquet : mademoiselle Florence perdit son procès. La morale et les honnêtes gens triomphaient, comme il est convenable, et les reliefs de la fortune de Valentin retournaient au patrimoine.

Sans madame Fouquet, qui est forte, monsieur eût cédé à la fille quelque revenant-bon. Elle évita cette horreur, et, superstitieuse, elle fit remarquer qu'ils avaient mangé des crêpes à la Chandeleur, par quoi on s'assure, pour l'année, des profits d'argent. Un immeuble fragile, construit sur une ruelle en peine d'expropriation, mit l'héritage à multiplier. Il ne s'agissait que d'attendre.

Là-dessus, madame Fouquet écrivit à son frère, qui vieillissait doucettement à La Joliverie. La grossesse de Thérèse, « déjà apparente, quoique cette chère petite n'en souffre pas... » les fiançailles d'Amédée avec Juliette de L'Epau, et le gain du procès « n'avions-nous pas le droit? » remplirent quatre belles pages. Elle n'avait pas accoutumé d'écrire, mais en famille on doit se tenir au courant. Elle concluait par remercier Dieu « qui les couvrait de ses bénédictions ».

Puis, sous un beau paraphe carré, elle ajouta en post-scriptum :

« S'il te reste au fruitier des poires de bergamote, envoie Nicolas m'en porter ; cela ménagera les confitures. »

XIII

FINIS CORONAT OPUS

Le choix et la confection de la layette étaient devenus l'unique occupation de Thérèse. Le matin elle feuilletait les catalogues, rassemblait des modèles. Le soir elle visitait les magasins en compagnie de sa mère.

Les amies la rencontraient, drapée un peu prématurément d'une robe de grossesse, et faisant, non sans importance, déjà la maman. Elle prenait goût aux menus soins conséquents à sa situation et remerciait du coussin qu'on lui avançait, avec un sourire entendu. Madame Fouquet l'entourait comme une escorte.

A la maison, elle s'avisa de déménager une petite pièce où Gaston rangeait ses fusils, ses bottes et ses vêtements de

chasse. Il y eut un éclat et monsieur, prétendant être maître chez lui, voulut reprendre la place. Mais déjà les armoires l'occupaient. A toutes récriminations, Thérèse opposa un entêtement tranquille et implacable :

— Mon ami, il faut bien que je serre le linge de bébé.

Elle entassait des draps, des langes, des couches sur les rayons qu'elle semait ensuite de bouquets de lavande et de chapelets d'iris. Sa mère le coupait à La Joliverie, au printemps, qui est la saison favorable, et le faisait sécher, puis bouillir dans la lessive, avant d'en parfumer ses tiroirs. Thérèse se plut à retrouver l'odeur bucolique et fraîche, un peu sucrée, des armoires maternelles, l'odeur honnête de la tradition bourgeoise. Elle prit leçon pour accommoder l'iris, en même temps qu'elle revisait sa maison et mettait de l'ordre.

Les domestiques, accoutumés à une quiétude profitable, furent sur les dents. Madame parut à la cuisine et veilla au charbon. Les comptes devinrent un chapitre quotidien, où il apparut que le détaillant n'est pas le seul intermédiaire entre le fabricant et le consommateur. La cuisinière ne dut sa place qu'à la façon dont elle réussissait les bouillons de légumes convenables en l'état de Thérèse. Au reste le train fut serré.

Gaston rendit sa plainte aux repas. Le souci qu'on avait auparavant d'entrer dans ses goûts semblait fort compromis. Buvant beaucoup, il mangeait peu et seulement sur les instances d'un mets flatteur. Il fallut bien l'entendre et accorder que la cuisine péchait. Mais Thérèse lui en imputa la faute, le reprenant assez vertement sur ses retards qui gâtaient les plats et décourageaient les prévenances.

Elle l'affrontait en dépit des imprécations injurieuses qu'il ne ménageait point. Elle l'avait craint pourtant, sous la domination des sens. Mieux que courageuse elle se sentait maintenant agressive instinctivement et suivait sa voie.

Gaston avait la lâcheté maritale et aimait ses aises. Une poussée de colère lui paraissait le comble des manifestations de son autorité et il s'abandonnait à ces vaines tempêtes. On laissait souffler, et il retrouvait quelque jour sur son assiette le consommé de carottes qu'il n'aimait point ou un café clairet.

— Et il est encore trop fort pour un goutteux ! — disait Thérèse.

Insensiblement, elle négligea sa toilette et en vint, à la maison, au déshabillé sans grâce qui ne fardait point ses formes élargies. Gaston fit des remarques brutales. Elle n'en fut nullement touchée, et si on lui eût rappelé, en ce moment, le charme ardent du beau Loisel, elle eût bien ri.

Au début de l'été, les chaleurs lui pesèrent : elle s'alourdissait. La chaise longue où Gaston passait sa goutte lui parut propre à la sieste, mais, comme on l'allait rouler dans sa chambre, madame Fouquet, qui présidait aux manœuvres, s'avisa qu'elle serait très bien au fumoir.

— Ton père m'a toujours laissée maîtresse à la maison, — dit-elle ; — j'espère que ton mari ne trouvera pas mauvais qu'on t'installe au mieux !

Gaston déménagea ses cigares, sans plus. Madame Fouquet, qui demeurait à tricoter des brassières « pour le chéri », près de sa fille, cajolait son gendre quand elle pouvait l'attraper :

— Et gâtez-la bien votre petite femme ! pas de contrariété, pas d'ennuis ! Surtout, passez-lui toutes ses envies ! Hein ! voyez-vous votre fils défiguré pour une vétille !

Gaston en riait, mais il ne savait que croire. Malgré tout, son amour-propre était en jeu, et ses craintes le portaient à faiblir. Thérèse n'abusa pas. Elle ne tira qu'un collier sur l'affirmation que l'enfant, en cas de refus, viendrait au monde avec des marques à l'entour du cou.

— Et, si c'est une fille, — déplorait la belle-mère, — elle ne pourra jamais se décolleter, la chère mignonne !

Enfin, Thérèse, se plaignant que l'irrégularité des repas lui donnait la nausée, décida de ne plus attendre monsieur. Elle le prévint, mais il ne s'en dérangea pas. Elle mangea à son heure et bientôt il hâta son retour, parce qu'il lui déplaisait de dîner seul, comme au restaurant qu'il exécrait, disait-il.

Mais elle repartit :

— Il ne tient qu'à vous d'avoir la famille.

— Hé ! là ! — fit-il, — n'avançons pas l'heure !

M. Feugerolles, qui vieillissait beaucoup et se sentait le rein faiblir, montait fréquemment chez sa bru, faire la causette et tuer quelques heures. Il portait toujours son petit paquet : fruits, raisin, sucreries, ou des fleurs. Il ne s'en dessaisissait pas, en dépit de Justine, qui voulait l'obliger, et se

trouvait fort empêché pour saluer Thérèse, car d'une main il tenait le présent et de l'autre s'appuyait sur sa canne.

Il jouait le grand-père et faisait la dînette avec la jeune femme, se tenant fort près de la chaise longue. Elle avait de la peine à se garder de ses mains prévenantes qui relevaient sans cesse les coussins. M. Feugerolles souhaitait une petite-fille ornée des charmes de sa mère qu'il s'arrêtait complaisamment à dénombrer.

M. Fouquet, lui, portait de la vénération au ventre de sa fille et s'en informait avec sollicitude. Quand Thérèse ne paraissait point de quelques jours à l'Ile, il sacrifiait volontiers son apéritif qu'il avait coutume de jouer au trente-et-un, à *l'Alliance Franco-Russe*, pour passer chez les Feugerolles.

Il avait en tête d'avoir un garçon et se berçait d'espoirs. Madame Fouquet entrait dans ses vues « parce que les filles coûtaient cher ». Pour Thérèse, qui n'avait pas encore l'expérience maternelle, il lui suffisait d'avoir un poupon vif et dodu, sans souci du sexe.

Dans l'intimité, on passait en revue la progéniture amie, daubant à la volée sur les faces bouffies, vieillottes ou simiesques. M. Fouquet augurait bien de la belle grossesse de Thérèse et disait avec orgueil:

— La souche est bonne, le fruit sera bon !

Et il menait sa joie à la butte Saint-Macaire, où Alice, l'œil rêveur et le front chargé de pensers pratiques, regrettait, avec une mélancolie sentimentale, de n'avoir pas eu d'enfant. Pour la consoler, M. Fouquet lui parlait raison, tandis que le fox aboyait aux jambes, sollicitant la clé des champs. Alors, le petit tour rituel s'accomplissait dans le crépuscule fleuri et Snob faisait sa petite station nécessaire au carrefour, sous l'œil tutélaire de « son papa ».

Pour épurer parfaitement la famille, fort rehaussée par l'alliance avec les Magnol de L'Epau, M. Fouquet en avait définitivement retranché son aîné « comme on coupe une branche pourrie », disait-il. Gustave s'était réfugié dans les assurances, ainsi qu'il est d'usage en pareil cas, et il poursuivait de fugaces clients entre deux tournées de pêche à la ligne.

Soit paresse, simplicité ou habitude, si forte sur les hommes

qui prennent de l'âge, il s'était mis en ménage avec Louise Mitron. Ils habitaient ensemble le petit logement de l'impasse des Haudriettes, où la mère Mitron préparait jadis les poires cuites qu'elle vendait à l'ombre de Saint-Crépin. Louise versait à la masse le salaire hebdomadaire de l'atelier Loriquet ; Gustave la friture pêchée au port dans le remous des pontons. Le jeudi soir, ils allaient, bras dessus bras dessous, à la musique sur le cours.

Plus un nuage ne semblait obscurcir le ciel des Fouquet, et madame triompha aux messes de midi, à Saint-Macaire, où elle gagna le premier rang, flanquée de Thérèse et d'Amédée qui exposait sa jeune femme. Juliette s'y montra jusqu'au jour où le corset fut en faillite et qu'il devint nécessaire de voyager par discrétion. On annonça prématurément qu'elle allait avoir un bébé, pour ménager les délais, et les bonnes langues sonnèrent. La plus indulgente constata « qu'elle n'avait pas perdu son temps ».

Comme l'heure de Thérèse approchait, le point de savoir si elle ferait ses couches en ville ou aux champs fut discuté. Madame Fouquet penchait pour la campagne, mais à la réflexion elle jugea plus sûre la ville où, en cas d'accident, tous les secours étaient à portée. Elle avisa Gaston, que l'on n'avait pas consulté, de cette décision et bouleversa la maison d'autorité.

Ellle ne laissa pas cependant de remuer aussi l'oncle Gilles, car il fut convenu que la jeune femme passerait à La Joliverie sa convalescence. Cela fit un beau vacarme dans la vieille demeure où Jaquette Padiou culbuta les bassinoires, le linge et les couvertures, quasi folle à la pensée d'avoir à soigner « le p'tit bout de monde à mam'selle Thérèse, mon Dieu, mon Dieu ! »

L'oncle devenait chagrin avec l'âge et il fit le bougon, quoiqu'il proclamât bien haut son bonheur. Tout ce bruit traversait aigrement ses manies quotidiennes. Hors le jardin, qu'il soignait toujours de près, il s'était mis au loto, le colonel Chartesac aidant.

Il n'aimait pas les cartes, par Dieu non ! mais le loto en pourrait voir. Le colonel avait appris le chemin de La Joliverie, et il poussa si bien l'oncle Gilles qu'il lui fit acheter des

cartons. Ils jouèrent tête-à-tête sur un guéridon, et s'obstinèrent parfois jusque dans la nuit.

Le colonel, qui avait des connaissances, ne manquait pas d'illustrer chaque nombre de sa légende : « 22 ! les deux cocottes ! » Puis, lorsque la pendule marquait dix heures, à la clôture, ils soupaient d'une boîte de sardines à la ravigote et d'un flacon de Vouvray.

— Surtout, gardez-moi l'huile pour graisser mes armes ! — enjoignait régulièrement le colonel qui douilletait une panoplie de fusils à pierre et d'espingoles.

Sur quoi satisfait, il acceptait, pour la nuitée, le lit que l'oncle Gilles ne manquait pas de lui offrir fort civilement.

Quiétude monotone, plaisirs radoteurs, voilà tout à la renverse pour un petit bonhomme qui va venir ! L'oncle congédie le colonel, garnit le fruitier qui sent bon le cidre doux et surveille les raisins accrochés aux solives. Thérèse est attendue.

Elle ne prend pas de hâte : la toute puissante nature la mène ainsi qu'un atome. Madame Fouquet pointe les jours, l'almanach en main, et on passe les derniers temps à confectionner des bonnets qu'on essaie sur le poing, avec force minauderies. Mais un soir la douleur sourd à l'improviste. On court au médecin. Thérèse prend le lit et Gaston tourne dans la maison, encombrant et maladroit comme un chien dans un bal.

— Prenez votre chapeau et allez vous promener, — lui crie sa belle-mère ; — ça ne regarde point les hommes ces histoires-là !

Mon Dieu, madame Fouquet l'avait bien dit que Thérèse tenait d'elle et que tout irait bien ! En deux petites heures le tour est joué, et, considérant le début, l'accoucheur n'en revient pas.

La garde emmaillote l'enfant : huit livres, bon poids, et membré comme un athlète. Madame Fouquet, qui a pris le tablier blanc, s'en saisit et le porte au lit de la commère que la famille entoure.

— C'est une fille ! — annonce-t-elle.

— Bougre ! — dit M. Fouquet, — on ne pourra pas l'appeler Adolphe.

Gaston fait la grimace, et, penché sur la petite face rouge, il ne comprend pas encore qu'il est père.

— Maintenant il faudra la doter ! — l'apostrophe madame Fouquet.

Mais c'est Thérèse, pâle et immobile au fond du grand lit Louis XV qui répond la première et prononce, comme si toutes les traditions de l'âpreté familiale l'avaient, dans la maternité, définitivement soumise :

— Sois tranquille, maman, je m'en chargerai...

MARC ELDER

NOBLE CONDUITE

D'UNE REINE DÉTRÔNÉE

M. Frédéric Masson, en retraçant ici même *les Aventures du roi Jérôme*[1], rend sa femme Catherine de Wurtemberg responsable, par « sa prodigalité et ses étonnantes dépenses » des difficultés contre lesquelles le couple princier et errant eut à lutter presque dès la chute du grand Empire. N'est-ce pas adresser un reproche bien dur à la pauvre reine sans couronne, à la malheureuse princesse persécutée par sa famille, qui pendant vingt longues années[2] promena d'exil en exil sa fierté et sa misère, et qui, sans jamais se laisser abattre par des persécutions auxquelles il lui eût été facile de mettre fin, expia noblement l'amour qu'elle ne cessa de porter au mari qu'on lui avait imposé, et son inébranlable attachement à la cause de la famille où l'ambition paternelle l'avait contrainte d'entrer. Avant de verser au procès les pièces que je possède, il me semble indispensable de faire valoir à la décharge de celle dont, au dire de M. Frédéric Masson, « rien ne

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 février 1917.
2. Des premiers jours d'avril 1814 à sa mort, le 29 novembre 1835.

pouvait enrayer la prodigalité », des circonstances atténuantes dont on ne saurait contester la valeur et la portée.

Son père, le premier roi de Wurtemberg, qui pressurait ses sujets pour satisfaire sa coûteuse passion pour la chasse et ses goûts de grandeur et de magnificence, qui se plaisait à étonner le monde par ses largesses et sa générosité [1], avait habitué ses enfants au luxe, et avait essayé de leur faire oublier sa dureté et sa tyrannie en les entourant d'une pompe que ne connaissaient pas les fils de souverains autrement puissants, les héritiers des empereurs et des rois.

Ce n'était pas non plus dans la famille du nouveau César que Catherine aurait pu prendre des leçons d'économie. L'impératrice Joséphine s'entendait bien moins qu'elle encore à compter et à se restreindre, et les Bonaparte, pas plus le grand empereur que Napoléon III son neveu, et Jérôme encore moins que tous les autres, ne surent jamais thésauriser et ne songèrent à se ménager des ressources qui en cas de revers leur auraient permis de soutenir un train en rapport avec l'éclat de leur nom.

Enfin, il convient de ne pas oublier qu'au lendemain même de son mariage Catherine s'était trouvée transplantée à Cassel, et que son court passage sur le trône de Westphalie n'avait assurément pas été de nature à lui inculquer des idées d'économie.

1. La brutalité du roi de Wurtemberg n'avait d'égale que son étonnante générosité. « Les cadeaux faits par le roi de Wurtemberg, lors de son départ de Vienne, lit-on dans le rapport en date du 28 décembre 1814 qu'adresse à son chef le baron Hager, l'un de ses meilleurs agents, le conseiller de police Cöhausen, se montent à plus d'un demi-million de florins. » Frédéric Ier essayait ainsi d'effacer la mauvaise impression que sa dureté et sa grossièreté, plus encore que son physique, avaient produite sur tous ceux qui l'approchaient et qui l'avaient rendu fort impopulaire à Vienne. Les Viennois ne s'étaient pas fait faute de le prendre pour cible de leurs plaisanteries et de leurs caricatures. « Dans l'entourage du roi de Bavière, — ainsi s'exprime l'auteur d'un rapport en date du 7 octobre 1814, — où l'on ne cesse de déblatérer contre le roi de Wurtemberg, qu'on ne désigne que sous le nom de : *Monstre Wurtembergeois*, on raconte que les Anglais ont fait sur lui une caricature, dans laquelle il est représenté levant les bras au ciel, considérant son énorme panse, s'efforçant en vain d'apercevoir son royaume dessiné sur un colossal bouton de sa culotte et s'écriant avec désespoir : « Ce que je suis malheureux, je ne peux même pas voir mes États. » (*Archiv des Ministeriams des Innern.* — Schmidt à Hager. Vienne, 7 octobre 1814. F. 1. 8367 ad 3565.)

Je me propose ici de montrer, à l'aide de documents nouveaux, de rapports fournis à l'empereur d'Autriche, de pièces interceptées par la *Polizei Hofstelle*, quelle a été l'admirable conduite de la comtesse de Hartz au cours de la lutte que, depuis les derniers jours de mars jusqu'à sa quasi incarcération à Ellwangen (16 septembre 1815), abandonnée à elle-même, sans ressources, elle eut le courage de soutenir à la fois contre les exigences soudaines du Cabinet de Vienne et contre les rigueurs de son terrible père. Les relations entre le père et la fille, entre le frère et la sœur ne s'étaient nullement améliorées pendant les onze mois qui s'étaient écoulés depuis le moment où Catherine avait dû quitter la France. Son père n'avait pas désarmé et les derniers événements, le vol de l'Aigle, la déclaration du 13 mars 1815, l'évasion de Jérôme de Trieste n'étaient guère faits pour amener un homme de sa trempe à témoigner à sa fille un peu plus d'affection. L'Autriche n'avait plus désormais de raisons d'user de ménagements envers la femme d'un fugitif, envers la princesse qui avait connu et peut-être même servi à couvrir les projets de son mari. L'heure était favorable. Le roi de Wurtemberg se serait bien gardé de laisser échapper une pareille aubaine et il n'avait eu qu'à élever la voix, qu'à revenir un peu plus énergiquement à la charge pour vaincre les derniers et bien faibles scrupules de l'empereur François et de Metternich.

Obligée de céder à la force, de s'incliner devant l'inflexible volonté d'un père qui ne l'aimait pas, Catherine savait qu'elle ne trouverait ni appui, ni consolation auprès de son frère, le prince royal, qui n'avait même pas daigné la recevoir lorsque l'année précédente, au mois d'avril 1814, elle avait couru d'Orléans à Paris. Les propos qu'à ce moment, et plus récemment encore, il avait tenus contre Jérôme[1] lui avaient prouvé que, moins que jamais, elle n'avait à compter sur lui. Elle sentait bien que le prince royal n'avait pas renoncé à l'espoir de l'amener à suivre son exemple et n'attendait qu'une occasion favorable pour la décider, peut-être même pour la

1. Il semble nécessaire de rappeler ici qu'au moment où il se brouilla complètement avec son père, le prince royal de Wurtemberg s'était réfugié quelque temps à Cassel, et avait été heureux de trouver un asile à la cour de son beau-frère Jérôme et de sa sœur.

contraindre à rompre des liens qu'il avait toujours désapprouvés et détestés [1].

Le prince royal de Wurtemberg, lit-on dans un rapport en français, en date du 4 novembre 1814, d'un des meilleurs agents du baron Hager, a de l'esprit. Il doit être un bon militaire, mais il est critiqueur, malin, envieux et pour du cœur il doit en avoir un à peu près semblable à celui du roi, son père [2].

Telle était vers la fin du mois de mars 1815 la situation, dont les documents de la *Polizei Hofstelle* [3] me permettent d'exposer le développement et les tristes autant qu'édifiantes péripéties. On en jugera de suite par les derniers paragraphes de la dépêche que le doux Frédéric Ier, ignorant encore l'évasion de Jérôme, adressait de Stuttgart le 21 mars 1815 au comte de Wintzingerode, son ministre d'État et l'un de ses représentants à Vienne.

Stuttgart, 21 mars 1815 (F. 2. 500. 1337 ad. 2).
Roi de Wurtemberg au comte de Wintzingerode (à Vienne).
Intercepta (en français).

D'après le comte Golovkine [4], Jérôme et ma fille doivent se rendre à Graz. Il faut les y bien garder, si on ne veut me les remettre. Ma fille dit dans une lettre à quelqu'un que je ne nomme pas, mais que vous pouvez deviner : « *Je suis charmée d'être en ce moment derrière*

1. « La cérémonie religieuse qui a consacré la séparation entre le prince royal et sa femme (Caroline-Auguste de Bavière, qu'il avait épousée en 1808 et qui par son mariage en 1816 avec François Ier devint impératrice d'Autriche) a eu lieu à Stuttgart aussitôt après le retour d'Angleterre du prince... Cette union aurait été une conséquence du caractère du prince, de tout temps ennemi déclaré de Napoléon, et qui refusa de suivre l'exemple de l'actuel grand-duc de Bade et de se laisser imposer une femme par l'empereur. Il déclara à ce moment qu'il n'épouserait qu'une princesse allemande, et on prétend qu'il eut à Paris l'audace de dire à Napoléon : « *Je ne veux pas une femme de votre Pagerie.* » (A. M. J. *Acten der Polizei Hofstelle. Wiener Kongress.* Göhausen à Hager, Vienne, 15 octobre 1814. F. 2. 4264 ad 3565.)

2. Nota à Hager. Vienne, 9 novembre 1814. F. 3. 4231 ad 3565.

3. J'emprunte toutes ces pièces que j'ai tirées des Archives du Ministère I. et R. de l'Intérieur où elles sont classées sous la rubrique *Acten der Polizei Hofstelle, Wiener Kongress*, aux deux volumes actuellement sous presse et qu paraîtront incessamment sous le titre de : *Les Dessous du Congrès de Vienne.*

4. Golovkine (Georges Alexandrovitch, comte), conseiller privé actuel, ministre de Russie à Stuttgart, chargé à ce moment d'une mission extraordinaire à Vienne.

les coulisses. Mais je ne puis m'empêcher de rire sous cape. » Quels sentiments !

Vous pouvez parler franchement là-dessus avec les Russes et seulement obtenir des Autrichiens qu'on ne fasse pas éprouver à ma fille des traitements durs ou offensants. Mais je souscris à tout ce que les mesures de sûreté exigent.

Communiquez tout ceci à mon fils et saluez-le de ma part.

Cependant la pauvre Catherine, encore pleine d'espoir et se flattant de pouvoir rejoindre Jérôme, lui adressait cette lettre touchante.

Graz, 14 avril 1815 (F. 2. 502. 1814. ad 2).
Comtesse de Hartz à son mari (*Intercepta*).
Sous l'adresse de Pierre Garnier.
(Sous couvert à Sousserat à Trieste et à Damian à Laybach.)

Je t'écris dans la joie de mon cœur, mon bien-aimé Fifi. Enfin la réponse du roi de Wurtemberg est arrivée et son contenu m'est favorable. J'espère donc obtenir dans très peu de jours les passeports que l'on m'a promis pour Naples et pouvoir aller te rejoindre. L'idée de te revoir bientôt compense les chagrins auxquels j'ai été exposée depuis ton départ. Ils ont été cruels, mais je n'y penserai plus dès que je serai réunie à toi. Tu ne peux te figurer le bonheur que j'éprouve à cette pensée. J'espère que tu la partageras.

Je compte faire le voyage par terre ; mais nos bagages, nos chevaux, je les ferai aller par mer. Je ne pourrai cependant me mettre en route que dans cinq ou six jours. Ma santé, quoique meilleure, a besoin de beaucoup de ménagements et de repos. La secousse que je viens d'éprouver m'a presque mise à deux pas de la mort [1]. Il m'en reste une faiblesse extrême, mais qui se dissipera. Il faut seulement prendre garde que les accidents ne se répètent.

Notre petit [2] se porte à merveille. Il fait l'admiration de tout le monde.

Adieu, cher ami, je ne rêve qu'au moment de me mettre en route. Je t'enverrai un courrier pour t'annoncer mon départ.

J'espère qu'on ne me refusera pas cette permission. Je t'embrasse un million de fois...

Mon petit Papatschisch, je t'aime de tout mon cœur. (N.-B. écrit de la main d'un enfant.)

Tu reconnaîtras la petite main qui t'a écrit, je pense. As-tu bien reçu mes lettres du 30, 31, 2, 4, 7 et 11?

1. Les couches de la reine avaient été très pénibles.

2. Le prince Jérôme Napoléon, né à Trieste le 24 août 1814, mort le 12 mai 1847 à la villa del Castello, à Quarto, près de Florence.

Mais l'horizon s'était subitement obscurci. Un peu plus de quarante-huit heures après le départ de cette lettre, le baron de Gayl, qui défendait à Vienne les intérêts de Jérôme et de Catherine, se voyait dans la triste nécessité d'adresser à sa souveraine une missive destinée à lui faire parvenir le refus des passeports qu'il s'était vu sur le point d'obtenir. Ses appréhensions étaient malheureusement si fondées, que, sans même attendre la réponse de Metternich, il avait jugé utile de porter sur l'heure même à la connaissance de Wintzingerode les résolutions approuvées, peut-être même imposées par Jérôme, auxquelles la comtesse de Hartz s'était arrêtée.

Vienne, 18 avril 1815 (F. 2. 502. 1814 ad. 2).
Baron de Gayl à la comtesse de Hartz (à Graz).

J'ai reçu tous les ordres de Votre Majesté du 15 et me suis rendu ce matin chez le prince de Metternich qui, ayant des conférences, a remis son audience à demain. J'ai déjà rendu compte à Votre Majesté, en date du 15, de ce que le prince de Metternich m'a déclaré et combien malheureusement la rupture avec la cour de Naples a changé les dispositions de celles de Vienne.

J'ai vu Aldini par lequel la princesse Élisa a fait remettre des lettres au prince de Metternich pour l'empereur François et l'impératrice Marie-Louise. Elle demande la permission de se rendre en France. La réponse a été négative. Elle se déplaît beaucoup à Brünn et désire pouvoir habiter Baden ou Laxenberg. Aldini craignant qu'on n'acquiesce pas à cette requête, va lui proposer de demander l'autorisation d'aller prendre les eaux de Carlsbad ou de Teplitz.

Conformément aux ordres de Votre Majesté j'ai fait connaître au comte Wintzingerode que Votre Majesté, très sensible aux intentions du Roi, Son Père, ne pouvait cependant en aucun cas se fixer en Wurtemberg, vu que les intentions du Roi, Son Époux, étaient très positives, pour que Votre Majesté allât le rejoindre, ou, en cas de refus à la cour de Vienne, restât dans les États de l'Empereur François.

Une huitaine de jours plus tard, la malheureuse Catherine, étroitement surveillée et presque prisonnière à Graz, était bien près de perdre les quelques illusions qu'elle se faisait encore. Son père continuait plus que jamais sa campagne. Comme Stackelberg [1] l'annonçait triomphalement le 25 avril

1. Vienne, 25 avril 1815. *Intercepta* (en français). F. 2. 502, 2932 ad. 2. Stackelberg (Gustave Ottonovitch comte de), ambassadeur de Russie à Vienne était aussi, on le sait, un des plénipotentiaires au Congrès.

à l'homme de confiance que le prince royal avait laissé à Stuttgart, le général de Phüll : « Madame Élisa est à Brünn et la reine Catherine de Westphalie ne demande plus à la rejoindre et désire se fixer à Linz. » L'homme d'État russe prêtait là à la comtesse de Hartz des sentiments qu'elle n'avait jamais eus ; il eût été plus correct de sa part de dire à Phüll qu'elle se résignait à aller s'établir à Linz.

Les événements se précipitaient, la crise se préparait et pendant que Catherine écrivait de Graz à Jérôme le 29 avril : « J'oubliais de te dire que le prince royal en parlant de nous, a dit publiquement à Vienne : « Ce serait peut-être le moment de les séparer » un nouveau personnage, l'agent d'exécution choisi par Frédéric Ier, le général de Geismar, venait de débarquer à Vienne et se préparait à donner pleine et entière satisfaction à son souverain et maître.

Vienne, 26 avril 1815 (F. 2. 501. 1123 ad 2).

Rapport à Hager.

Le baron von Geismar [1], conseiller intime wurtembergeois, qui vient d'arriver ici avec sa femme, est officiellement chargé d'aller chercher à Graz la comtesse de Hartz (l'ex-reine de Westphalie) et de l'accompagner en Wurtemberg, où un château a été préparé pour la recevoir. Mais, comme la comtesse de Hartz ne semble pas être disposée à y consentir et comme son entourage, exclusivement bonapartiste, l'encourage dans sa résistance, Geismar a en outre pour mission d'obtenir le *concours des autorités civiles et militaires pour l'y contraindre, s'il le faut, même par la force.* Il attend d'avoir les pièces nécessaires en main pour se rendre à Graz.

L'infortunée princesse, tout en continuant à lutter, sentait bien qu'elle finirait par succomber dans ce combat par trop inégal. Elle ouvre son cœur à Élisa, celle de ses belles-sœurs avec laquelle elle est le plus en confiance et pour laquelle elle ressent une véritable affection. Elle est si triste, si seule, quoique plus courageuse que jamais, qu'elle ne lui cache rien de ses sentiments, de ses craintes et de ses résolutions.

1. Directeur général des postes du royaume de Wurtemberg, ami intime du prince royal, le baron de Geismar devint après le mariage de ce dernier le grand-maître de la maison de la nouvelle princesse royale, la grande-duchesse Catherine.

Graz, 21 avril 1815 (F. 2. 502. 1130 ad. 2).

Comtesse de Hartz à la comtesse de Compignano (Élisa), à Brünn (*Intercepta*).

Ma chère Élisa,

Depuis ma dernière lettre ma situation est devenue de plus en plus triste. Le seul espoir que j'avais conservé et auquel je m'abandonnais avec une pleine sécurité, celui d'aller vous rejoindre à Brünn, a été complètement évanoui par une déclaration positive du gouvernement autrichien. Cette décision paraît lui avoir été demandée par les menées et intrigues du roi de Wurtemberg et notamment par celles du prince royal et du comte Wintzingerode qui mettent tous deux un acharnement inconcevable à vouloir me séparer, non seulement de mon mari, mais encore du reste de notre famille.

Il n'y a sortes de démarches qu'ils n'ont faites auprès de la cour d'Autriche, pour que cette dernière me fasse sortir de ses États. Mais jusqu'à présent elle s'y est refusée et je me repose entièrement et avec confiance sur la loyauté du Cabinet de Vienne qui ne peut ignorer les relations dans lesquelles je me trouve vis-à-vis de ma famille. Mais en même temps il m'a fait pressentir que, si je manifestais une volonté trop prononcée d'aller rejoindre les autres membres de la famille impériale, il serait peut-être dans ce cas-là dans la nécessité d'acquiescer à la volonté du roi de Wurtemberg. Que, par conséquent, dans mon propre intérêt il me conseillait de me désister de l'idée d'aller à Brünn et de choisir telle ville dans ses États qui pourrait me plaire, à l'exception toutefois d'un port de mer.

Pour obvier donc d'aller dans les États de Wurtemberg, j'ai dû céder et j'ai choisi Linz de préférence à toute autre ville, Prague étant trop éloignée et *le séjour, ainsi que le voyage, trop dispendieux.*

Je crois superflu de vous dire que, quelle que soit la conduite du roi de Wurtemberg envers moi, *je suis inébranlable dans mes résolutions et mes principes.* Mais je trouve de la satisfaction à vous en assurer. *Rien ne pourra jamais me détacher ni des intérêts de Jérôme, ni de ceux de la famille à laquelle je me glorifie d'appartenir.*

Adieu, donnez-moi donc de vos nouvelles. J'en ai besoin. Vous concevrez l'état dans lequel je me trouve. Il est terrible et augmenté par le manque de nouvelles de Jérôme. Toute communication est interrompue et je ne puis plus espérer d'en avoir. Enfin, les mauvaises nouvelles qu'on nous donne ne laissent pas non plus beaucoup de m'inquiéter[1].

Il fallait se rendre à l'évidence. Les lettres de Gayl ne permettaient plus d'espérer de solution favorable. La partie était

1. La reine Catherine fait ici allusion à la résolution prise à Bologne, le 13 avril par Murat, auprès duquel se trouvait Jérôme, de renoncer à l'offensive et de donner à son armée l'ordre de commencer sa retraite.

perdue à Vienne et le roi de Wurtemberg avait obtenu gain de cause.

Vienne, 2 mai 1815 (F. 2. 503. 1275 ad. 2).

Baron de Gayl à Linden [1] (à Graz) *Intercepta.*

Pas de changement dans les affaires de Sa Majesté (la reine Catherine).

J'ai été tous les jours chez le prince de Metternich qui, pour se débarrasser de moi, m'a dit qu'il m'enverrait des dépêches dès qu'il en recevrait de l'empereur...

Le baron de Geismar et Wintzingerode m'ont assuré que le roi de Wurtemberg donnerait par écrit sa parole de ne gêner en rien les volontés de la reine, aussitôt la guerre finie.

J'ai appris qu'une lettre du roi à la reine, qui devait lui parvenir par l'intermédiaire de M. Abbatucci [2], a été saisie.

Le roi mande à la reine qu'il va s'embarquer pour se rendre à Toulon et se plaint de ce qu'on la retienne en Autriche.

(N'ayant plus d'argent par suite de la prolongation de son séjour, Gayl demandait en finissant à la reine de l'autoriser à en toucher chez Arnstein et Eskeles.)

Pendant qu'Élisa, répondant à la lettre si belle de Catherine, s'empressait de lui donner des nouvelles de Jérôme, Linden lui rendait compte de l'insuccès définitif des démarches de Gayl et lui communiquait la dépêche qu'on venait de lui remettre. La reine ne doute plus désormais du sort qui l'attend et après avoir écrit à son mari, après avoir adressé à son père une nouvelle requête dont elle ne se dissimule pas l'inutilité, elle reprend la plume toute malade, toute faible qu'elle est, pour faire part à Élisa de la gravité d'une situation qui lui paraît maintenant tout à fait désespérée.

1. Linden était le frère du baron de Linden, ministre de Frédéric Ier et l'un des plénipotentiaires du Wurtemberg à Vienne. « M. de Linden, frère du secrétaire d'État, qui était ministre de Westphalie à Berlin, écrivait le roi de Wurtemberg à Wintzingerode, de Stuttgart le 6 janvier 1815 (F. 1.496 ad 2), me mande aujourd'hui que Jérôme lui a offert un asile auprès de lui et qu'il se rend à Trieste. Bon voyage ! » Et Phüll de revenir sur ce sujet en écrivant le 25 janvier au prince royal (F. 2. 497. 916 ad 2) : « Jérôme a fait venir le Linden, qui était jusque-là à Berlin. La police devrait ouvrir les yeux toutes les fois que ces deux individus sont ensemble. »

2. Abbatucci, l'ancien consul de Naples à Trieste et le père du Garde des Sceaux de Napoléon III.

Brünn, 2 mai 1815 (F. 2. 503. 2063 ad. 2).

Élisa à la comtesse de Hartz (*Intercepta*)[1].

Je ne saurais assez vous peindre le chagrin que je ressens en lisant les détails de tout ce que vous avez éprouvé depuis un mois. Je garde précieusement vos papiers et espère vous les remettre bientôt.

J'ai eu des nouvelles de Bologne du 18. Jérôme y avait fait une apparition et a emmené avec lui le frère de Rossi[2]. De là, il s'est rendu à Naples où il devait s'embarquer pour la France avec Madame et le cardinal Fesch. Quant à la pauvre Pauline, le 20 mars, elle était encore à Compignano.

L'air vif de Brünn et le vent continuel qui y règne m'ont attaqué les nerfs, et depuis que j'y suis, je souffre horriblement d'une fluxion à la tête. Je suis extrêmement peinée de ce qu'on ne vous ait pas permis de venir à Brünn. Notre amitié nous aurait aidées à supporter avec plus de résignation notre fâcheuse situation.

Quand nous reverrons-nous? On nous envie le seul bonheur que nous désirons, celui de notre réunion. Patience! Après l'orage vient le beau temps. C'est un proverbe bien vulgaire, mais qui se vérifiera bientôt pour nous. Tout à vous de cœur et d'âme.

Graz, 8 mai 1815.

Comtesse de Hartz à la comtesse de Compignano (Élisa) (à Brünn) (en français).

Ma chère Élisa,

Enfin j'ai reçu de vos nouvelles. Je ne saurais vous dire combien votre silence m'a inquiétée; je croyais qu'on interceptait vos lettres. Je serai exacte à vous écrire deux fois par semaine.

Je vous remercie des nouvelles que vous me donnez de Jérôme. Je n'en ai pas reçu de lui directement depuis un mois. Une lettre, qu'il m'a adressée avant son départ de Naples, a été saisie par le gouvernement et ne m'a point été rendue. Ainsi, non content de vouloir me séparer de mon mari, on veut encore nous ôter tous les moyens de communication. Convenez, ma chère Élisa, qu'il faut bien de la philosophie pour supporter de pareils traitements.

Ma situation est toujours la même et je ne puis obtenir aucune réponse aux différentes lettres que j'ai écrites à Vienne et dans cette incertitude je me trouve, depuis plus de quatre semaines, nichée dans une très mauvaise auberge. Outre que *cet établissement-là me coûte*

1. Il est plus que probable que cette lettre ne parvint à Catherine qu'après son départ de Graz, si tant est même qu'on la lui remît après son arrivée à Göppingen.

2. Rossi, dont parle ici Élisa, était un de ses neveux.

énormément, il est, on ne peut pas plus, inconvenant. Je ne sais à quoi attribuer tous ces retards, et pourquoi dans toutes les affaires qui me regardent, l'on veut y faire intervenir la cour de Wurtemberg. Il me semble qu'à mon âge, mariée depuis huit ans et mère de famille, il n'y aurait que mon mari qui pourrait décider sur mon sort; mais il paraît que la cour de Wurtemberg n'envisage pas la chose sous ce point de vue. Cependant ma résolution est inébranlable de ne pas mettre le pied dans les États du roi, mon père. Ce qui m'afflige douloureusement dans toutes ces affaires, c'est que je suis convaincue que ce ne sont que les intrigues du comte de Wintzingerode à Vienne et les procédés peu fraternels du prince royal qui ont engagé mon père à faire toutes ces démarches. Ce qui vous étonnera aussi, c'est que je n'ai point encore eu jusqu'à présent de communication directe sur l'invitation de me rendre dans le Wurtemberg. C'est aussi à mon insu qu'on m'a déjà nommé toute ma cour et que mon père a même envoyé le baron et la baronne de Geismar pour me chercher. Toutes les personnes qui m'accompagnent à présent n'oseraient me suivre ; cela s'étend même jusqu'aux femmes de chambre. Vous avouerez, ma chère Élisa, que ces conditions ne seraient pas faites pour m'engager à y aller, si même des raisons majeures n'y mettaient des obstacles insurmontables.

Dites-moi si vous avez des nouvelles de votre fils, qui, je le sais, est resté à Bologne.

Je conçois que l'air de Brünn ne soit pas favorable à votre santé, vous qui avez été accoutumée à vivre dans des pays chauds. J'ai su que vous aviez demandé à échanger ce lieu d'exil contre toute autre ville de la monarchie autrichienne, mais que, comme moi, vous n'avez point obtenu de réponse. Ma santé est tout aussi mauvaise que la vôtre, et c'est de mon lit, comme vous, que je vous écris. Il faudrait que je prisse les eaux cet été, mais dans la position où je me trouve, on n'aura point égard à ma santé et je devrai me passer du seul remède qui pourrait peut-être me rétablir.

Notre petit trésor se porte à merveille. Il est d'une gaieté folle. Il n'a point encore de dents, mais l'opération s'est faite tout doucement.

Je vous embrasse de toutes les facultés de mon âme. Dites mille choses aimables de ma part au prince et à Napoléon. C'est un chagrin cuisant pour moi de ne pas oser aller vous rejoindre. C'eût été la seule consolation à laquelle j'aurais été susceptible que de verser mes peines dans l'âme de ma bonne Élisa qui par son esprit est si faite pour y apporter quelques soulagements[1].

1. Je tiens à faire remarquer, comme j'avais déjà eu soin de le faire lors de la publication dans la *Revue de Paris* en juin 1913 de mes deux articles : *Autour du Congrès de Vienne, la Princesse Bagration, la duchesse de Sagan et la police secrète de l'Autriche*, qu'on trouvera cette pièce dans le livre du Hofrat A. Fournier, ancien directeur des Archives du Ministère I. et R. de l'Intérieur : *Die Geheimpolizei auf dem Wiener Kongress*.

Le sort de Catherine était irrémissiblement décidé au moment où elle traçait ces lignes. Le baron de Gayl, auquel elle avait envoyé le 5 l'ordre de revenir près d'elle, avait été arrêté, presqu'aussitôt relâché, mais immédiatement expédié à Stuttgart. Quant à « la communication directe sur l'invitation de se rendre en Wurtemberg » que Catherine s'étonnait de n'avoir pas encore reçue, elle allait, le 11 mai, lui être notifiée sous forme d'une injonction formelle, si brutale et si dure qu'elle ressemblait fort à une lettre de cachet.

Vienne, 8 mai 1815 (F. 1. 503. 2139 ad. 2).

Rapport à Hager.

Le colonel baron Hammerstein, ne sachant pas que le baron de Gayl avait été autorisé par le ministre des Affaires étrangères à résider ici pour surveiller les intérêts de la comtesse de Hartz, l'a signalé comme espion français et l'a fait arrêter. Hager, d'accord avec Metternich, l'a fait relâcher et lui a fait rendre ses papiers, mais en même temps lui a fait remettre son passeport pour Stuttgart avec le conseil de partir à bref délai, ce qu'il fera le 9 au soir ou le 10.

Le 11 mai au soir, Geismar est arrivé à Graz. Il a remis sur l'heure même la lettre du roi à Catherine. Il ne parlait de rien moins que de la faire partir dans les vingt-quatre heures et c'est à grand'peine qu'il consent à ajourner le départ au 15. Mais bien que la reine fût « tombée malade des secousses affreuses de procédés aussi révoltants », bien que « les médecins attachés au gouvernement autrichien aient reconnu par écrit qu'il y aurait danger pour elle à se mettre en route », le digne serviteur de son roi lui déclara qu' « ayant décidé qu'elle partirait lundi (le 15 mai) il la ferait traîner par des grenadiers, morte ou vive, dans une voiture ». On serait tenté de croire que le gouvernement autrichien conçut bientôt quelques timides et tardifs remords de sa conduite et qu'il crut sage de se mettre quelque peu à couvert, puisque le 26 mai Hager transmettait le rapport suivant dans le bordereau quotidien :

C'est aux démarches et aux instances (?) du baron de Geismar qu'est due la résolution prise par la comtesse de Hartz de se rendre aux

désirs du roi son père, ainsi qu'aux conseils de l'empereur François et de retourner à Stuttgart [1].

Entre temps le roi de Wurtemberg n'a pu s'empêcher de manifester sa joie. Il est tellement satisfait du résultat obtenu, qu'il profite du passage d'un courrier anglais pour écrire, le 23 mai, de Louisbourg à Wintzingerode, pourtant au courant des événements et des intrigues auxquels il a été si directement mêlé : « Ma fille a passé Linz et arrive le 26 à Göppingen [2]. »

Jusqu'au retour de Jérôme, dont elle était naturellement sans nouvelle et avec lequel il lui était impossible de correspondre, elle allait y mener une existence peu enviable et que venait seulement éclairer de loin l'arrivée de rares lettres, comme celle qu'Élisa lui écrivait le 7 juin et que je ne peux résister au désir de reproduire.

Brünn, 7 juin 1815 (F. 2. 505. 1513 ad. 2).
Élisa à la comtesse de Hartz (*Intercepta*).

Ma chère Catherine,

J'ai reçu votre lettre de Graz. Combien de sérieuses réflexions elle m'a fait faire et combien j'aurais été heureuse, ma chère sœur, de vous voir, ne fût-ce que quelques instants.

Vous avez de l'esprit, du caractère, de l'âme. Ayez du courage pour supporter la fin de cette crise. Ménagez-vous pour votre trésor, pour votre bon Jérôme et pour nous tous qui vous chérissons.

La catastrophe de Caroline est affreuse, mais j'en gémis doublement pour maman, Fesch et Jérôme qui se trouvent enfermés à Gaëte [3], du moins à ce que disent les journaux, car je n'ai aucune lettre particulière.

Nous avons défié le sort. Il ne pourra jamais nous fatiguer. L'homme est fait pour souffrir et quand on souffre et qu'on n'a rien à se reprocher, il est permis d'être fier.

Dans ce château de Göppingen, à quelques lieues de Stuttgart, entourée de courtisans sur le choix desquels on ne l'avait pas consultée, elle jouissait d'un semblant de liberté qu'entravaient des consignes vexatoires, et restait impuissante

1. Vienne, 26 mai 1815. Rapport à Hager. F. 2. 504, 2390 ad 2.

2. Roi de Wurtemberg à Wintzingerode (à Vienne), Louisbourg (Ludwigsburg), 23 mai 1815 (*Intercepta*) (en français). F. 2. 504. 1411 ad 2.

3. La *Dryade*, portant Madame Mère, Jérôme et le cardinal Fesch, partit de Gaëte le 13 mai et débarqua ses passagers le 23 au golfe Jouan.

à protéger ses quelques serviteurs fidèles, qu'on jetait même sans motif en prison, comme le baron de Stölting, son secrétaire ; c'est ainsi que Catherine attendit pendant deux mois l'arrivée de Jérôme, dont son terrible père, dans un de ses rares et bien courts moments de faiblesse, daigna l'informer quarante-huit heures à l'avance.

L'accalmie ne dura guère et les pauvres exilés ne jouirent que pendant un peu plus de trois semaines de quelques rares instants de calme et de repos dans cet asile.

Vienne, 5 septembre 1815 (F. 2. 507. 1282 ad 2).
G... à Hager (en français).

On m'a appris, lors de ma dernière visite que je fis à la légation de Wurtemberg, que le roi de Wurtemberg a obtenu des souverains alliés la remise entre ses mains de Jérôme qui sera placé sous sa surveillance et qui est arrivé le 21 août à Stuttgart [1]. Lui et sa femme iront à partir du 15 septembre habiter le château d'Ellwangen.

Catherine n'avait eu jusque-là qu'un bien faible avant-goût des épreuves que les rancunes et l'inflexible sévérité de son père lui tenaient en réserve, son vrai supplice allait commencer le 16 septembre, le jour de sa translation et de son incarcération à Ellwangen. Ce fut seulement grâce à l'intervention du prince royal, qu'au bout de près de quinze mois de captivité, à moitié ruinés, ne sachant même pas ce qu'ils allaient devenir, se demandant où ils parviendraient à trouver un asile tranquille et sûr, Jérôme et Catherine respirèrent librement en arrivant à Augsbourg, le 7 août 1816 au soir.

Il eût été difficile de supporter plus courageusement, plus fièrement, une série d'épreuves aussi dures qu'imméritées, et on n'hésitera pas à ratifier le jugement que Napoléon porta à Sainte-Hélène sur la reine Catherine de Westphalie :

« *Par sa noble conduite en 1815, cette princesse s'est inscrite de ses propres mains dans l'histoire.* »

COMMANDANT WEIL

1. L'agent de Hager commet là une légère erreur. Le 21 août Jérôme était encore à Karlsruhe. Il n'arrive à Göppingen que le 22 après avoir dû signer le même jour à Schwiebingen une déclaration que son beau-père lui avait fait apporter par deux de ses ministres.

L'EMPRUNT DE LA VICTOIRE

EN ANGLETERRE

On sait que le Gouvernement anglais a émis, du 12 janvier au 16 février 1917, un troisième emprunt de guerre, M. Bonar Law, Chancelier de l'Échiquier, en a fait connaître les résultats à la Chambre des Communes, dans la séance du 26 février dernier, au milieu d'acclamations prolongées. Les souscriptions reçues à la Banque d'Angleterre, soit directement, soit par l'entremise des autres banques, se sont élevées à 819 586 000 livres (20 489 millions de francs) ; les conversions de bons du Trésor en titres de l'Emprunt ont atteint 130 715 915 livres (3 267 798 750 francs) ; les souscriptions reçues par les bureaux de poste, 30 715 000 livres (767 875 000 francs) ; enfin, les petites souscriptions recueillies par le Comité National des économies (*National War Savings Committee*), à 19 300 000 livres (482 500 000 francs). L'ensemble forme donc un formidable total de 1 000 312 950 livres ou 25 007 823 750 francs ! Un pareil chiffre n'avait jamais été atteint dans aucun pays du monde. En Allemagne, le total le plus considérable des souscriptions a été celui du troisième Emprunt de guerre émis au mois de septembre 1915 : il a été de 12 100 millions de

marks, soit 15 125 millions de francs, pour s'abaisser, d'ailleurs, au cinquième Emprunt du mois de septembre 1916, à 10 652 millions de marks ou 13 065 millions de francs.

Le nombre des souscriptions n'est pas moins remarquable : alors qu'il n'avait atteint que le chiffre de 1 100 000 au cours du précédent Emprunt de 1915, il s'est élevé, cette fois, à la Banque d'Angleterre, à 1 089 000 et à 1 million environ dans les bureaux de poste. En y ajoutant les petites souscriptions recueillies par le Comité National des économies et dont le nombre a été évalué à 2 800 000, on arrive ainsi au chiffre de 5 289 000.

On a peine à s'imaginer qu'un Emprunt public puisse être souscrit aussi largement et par un si grand nombre de personnes. Il n'existe, évidemment, ni en Angleterre, ni ailleurs, une somme de 25 milliards en numéraire et en billets de banque. Pour comprendre comment de tels capitaux ont pu être réunis, il ne faut pas oublier que les souscripteurs pouvaient se libérer en six termes, échelonnés jusqu'au 30 mai et que la plupart ont usé de cette faculté. Il faut, en outre, se rendre compte du mécanisme financier de l'Angleterre, qui ne ressemble pas au nôtre [1]. En France, la plus grande partie des paiements, surtout depuis la guerre, s'opère au moyen de billets de banque ; de l'autre côté de la Manche, elle s'opère par voie de chèques, le plus souvent *barrés*, c'est-à-dire payables par l'entremise d'un banquier et ces chèques sont rarement acquittés en espèces : ils figurent sur les comptes du banquier où ils sont portés au crédit de ceux qui en bénéficient. Tout le monde a son banquier, à l'exception des employés et ouvriers qui touchent leurs salaires chaque semaine ; le banquier donne le droit de tirer des chèques sur sa caisse à tous ceux de ses clients qui ont chez lui un compte créditeur, alimenté par des versements ou par les crédits qui leur ont été ouverts soit par des escomptes, soit par le dépôt de valeurs ou autres garanties, soit par une simple signature, si leur solvabilité ne fait aucun doute. Le chèque remplace donc le billet de banque, comme

1. Le mécanisme du système financier de l'Angleterre, que nous nous bornons à indiquer ici, a été expliqué très clairement dans les ouvrages de M. H. Withers, éditeur de l'*Economist*, et notamment dans l'un des plus récents : *the Meaning of money*.

moyen de libération, d'une manière à peu près générale, sauf, bien entendu, pour les menues dépenses courantes, et il est employé de la même manière, pour souscrire à un Emprunt public que pour s'acquitter de tout autre engagement.

D'autre part, chaque banquier possède un compte courant à la Banque d'Angleterre qui reçoit également en dépôt toutes les recettes du Trésor. Les règlements de comptes entre les banquiers et la Trésorerie s'opèrent donc par voie de virements à la Banque d'Angleterre. Lorsqu'un Emprunt public est émis, le mécanisme fonctionne très aisément. Un souscripteur tire, par exemple, sur son banquier un chèque à l'ordre de la Banque d'Angleterre, qui, en échange, lui remet un reçu ou un certificat provisoire. Puis la Banque d'Angleterre crédite du montant du chèque le compte courant du Trésor et elle en débite le compte courant du banquier sur lequel le chèque a été tiré, de même que le banquier débite le compte de son client. Cette souscription se réalise ainsi par de simples écritures sur les livres de la Banque d'Angleterre, c'est-à-dire par un transfert de crédits. Pour solder ses dépenses, le Trésor tirera ensuite sur la Banque d'Angleterre des chèques à l'ordre de ses fournisseurs et autres créanciers. Mais ceux-ci n'encaisseront pas le montant des chèques du Trésor ; ils remettront ces chèques à leur banquier qui en portera le montant à leur crédit. Et ces banquiers enverront ensuite les chèques à la Banque d'Angleterre pour qu'ils soient virés au crédit de leurs comptes courants. En sorte que ces derniers comptes, dont le solde créditeur avait diminué au cours de l'émission, vont progressivement s'augmenter. Les souscriptions versées au Trésor reviendront dans les Banques et elles accroîtront leurs disponibilités, susceptibles, par la suite, d'être employées à de nouvelles souscriptions aux Emprunts publics par de nouveaux transferts. Le mécanisme peut ainsi jouer pendant une durée indéterminée, à la condition que les titulaires de comptes chez les banquiers consentent à acheter des valeurs de l'État et que, au lieu de se livrer à des prodigalités qui seraient, en temps de guerre, du plus mauvais exemple, ils réalisent des économies dont ils feront le plus patriotique emploi en souscrivant aux Emprunts publics.

Il est, en outre, indispensable, pour atteindre un chiffre élevé de souscriptions que les sociétés de dépôt (*Joint-Stock Banks*) encouragent leurs clients à souscrire, qu'elles leur ouvrent de larges crédits, qu'elles leur fassent même, au besoin, des avances sur garantie des nouveaux titres. Les banques anglaises n'y ont pas manqué. Elles ont compris que leur intérêt était lié à l'intérêt national, que la prospérité économique du pays ne pourrait renaître, après la guerre, que si l'Angleterre et ses alliés sortaient victorieux de la lutte contre l'Allemagne. Elles ont suivi le Gouvernement qui, du reste, les avait énergiquement protégées au début des hostilités, en leur faisant, sous forme de remises de billets d'État (*currency notes*), des avances qui leur permettaient de faire face aux retraits de fonds de certains de leurs clients. Et le Gouvernement, qui les a dans la main, continue à les aider, si besoin est, au cours des émissions d'Emprunts publics : les remises de *currency notes* aux banquiers, s'élevaient, le 14 mars, à 3 659 000 livres (91 millions), ce qui démontre que la Trésorerie n'a pas hésité à les couvrir, dans une certaine mesure, des avances qu'ils avaient faites à leurs clients en vue de souscriptions à l'Emprunt. Quoiqu'il en soit, le patriotisme des banquiers de Londres a été très remarquable. Ils ont largement sollicité leurs clients par voie d'annonces et de circulaires. Dans toutes les assemblées générales d'actionnaires qui ont lieu, généralement, au mois de janvier, les présidents des conseils d'administration des *Joint Stock Banks* ont adressé de vibrants appels au public. Le président de la *London City and Midland Bank*, Sir Edward H. Holden, a prononcé, notamment, devant ses actionnaires, le 26 janvier dernier, un éloquent discours sur la force financière de la Grande-Bretagne ; il leur a expliqué, le plus clairement du monde, par des chiffres et par des exposés saisissants, que le crédit de son pays était le premier du monde, qu'il dépassait de beaucoup celui de l'Allemagne et que, par suite, l'Angleterre remporterait certainement une grande victoire sur ses ennemis, si elle continuait a payer ses impôts avec empressement et à souscrire avec générosité à des Emprunts de guerre d'ailleurs très avantageux pour l'épargne.

***

Le concours des banques ne suffit cependant pas à entraîner le public, à réchauffer son patriotisme, à l'encourager à placer toutes ses économies et la plus grande part possible de ses disponibilités dans les Emprunts de la Défense Nationale. Par quels moyens de propagande le Gouvernement a-t-il réussi à faire comprendre à l'opinion toute l'étendue de ses devoirs? Comment a-t-il pu convaincre un si grand nombre de ses concitoyens à souscrire au troisième Emprunt de guerre?

Par son action personnelle, d'abord, c'est-à-dire par ses efforts continus de propagande, par les discours que les ministres en exercice et même leurs prédécesseurs ont adressés, dans tout le pays, à un nombre immense d'auditeurs. La veille de l'Emprunt, le jeudi 11 janvier, une première et grande réunion s'est tenue dans la cité de Londres, au *Guildhall*, sous la présidence du lord-maire, qui avait à ses côtés le premier ministre, M. Lloyd George, et le Chancelier de l'Échiquier, M. Bonar Law, que son prédécesseur, M. Mac Kenna, avait tenu à accompagner. Plusieurs autres membres du Gouvernement, le premier ministre de la Nouvelle-Zélande, le gouverneur de la Banque d'Angleterre, et un nombre considérable de membres du Parlement, de banquiers, d'industriels et de commerçants assistaient à cette imposante réunion ; ils ont écouté avec le plus vif intérêt les discours prononcés par le lord-maire, par M. Lloyd George, par M. Bonar Law et par M. Mac Kenna, et ils ont vigoureusement applaudi les appels qui leur étaient adressés. C'est à cet auditoire, composé de souscripteurs importants et de propagandistes zélés, que le Chancelier de l'Échiquier a réservé l'exposé des conditions du troisième grand Emprunt de guerre, auquel il a donné tout de suite, comme l'avait fait M. Ribot pour l'Emprunt français, le nom d' « Emprunt de la Victoire ». Ces conditions étaient les suivantes : l'émission était faite au taux de 95 p. 100 pour les rentes 5 p. 100 et au pair pour les rentes 4 p. 100 exonérées de tout impôt sur le revenu ; les versements étaient échelonnés jusqu'au 30 mai 1917, à raison de 5 p. 100 à la souscription, de 15 p. 100 le 2 mars, et de 20 p. 100 aux quatre autres termes.

Pour éviter une dépréciation des nouvelles valeurs, la Trésorerie avait décidé ensuite de mettre de côté une part des souscriptions et de créer ainsi une réserve destinée à acheter et à amortir une certaine quantité de titres, chaque fois que les cours seraient cotés au-dessous du prix d'émission : de la sorte, les souscripteurs, qui seraient obligés de vendre leurs titres, ne subiraient aucune perte. Les nouveaux titres seraient, en outre, acceptés en paiement des impôts sur les successions. Enfin, les dividendes de 5 p. 100 seraient intégralement perçus ; l'impôt sur les coupons ne serait pas déduit « à la source », c'est-à-dire au moment de leur encaissement ; leurs titulaires ne seraient assujettis à l'*income-tax* qu'au taux approprié à leurs revenus respectifs ce qui, étant donnée la progressivité de l'impôt, constituait un avantage sérieux pour les petits souscripteurs. Quant aux étrangers et aux non résidents en Angleterre — les coloniaux, notamment, — ils ne paieraient aucun sorte d'impôt sur les nouveaux titres.

Ces innovations très intéressantes ne pouvaient manquer d'être accueillies avec faveur. Mais comme elles étaient plus avantageuses pour les nouveaux souscripteurs du 5 p. 100 que pour ceux du précédent Emprunt émis à 4 1/2 p. 100, on donnait à ces derniers le droit de convertir leurs titres moyennant une soulte : la même faculté avait été d'ailleurs accordée aux porteurs du 3 1/2 p. 100 émis en 1914, lorsque l'Emprunt 4 1/2 p. 100 avait été émis en 1915.

M. Bonar Law n'a pas manqué d'ajouter des considérations d'un ordre supérieur à ses explications sur les avantages matériels de l'Emprunt : « Nos grands-pères ne combattaient pas, a-t-il dit, pour leur commerce et pour leurs richesses, mais pour conserver leur indépendance et leur puissance. Nous combattrons de même, aujourd'hui, jusqu'à ce que nous ayons remporté la victoire à laquelle nous aspirons ; une victoire qui n'a pas un but de conquête, mais qui nous assurera une longue paix et ramènera dans leurs foyers les hommes du front. Oui, nous voulons la paix, mais une paix qui nous garantira la sécurité de l'avenir. » Et, après lui, M. Lloyd George et M. Mac Kenna n'ont pas été moins énergiques. On était alors au lendemain des offres de paix de l'Alle-

magne et les chefs du Gouvernement anglais tenaient à répéter qu'ils voulaient une paix victorieuse et durable, non une trêve imposée par lassitude.

Pendant toute la durée de l'émission de l'Emprunt, M. Bonar Law et ses collègues ont multiplié les réunions et les discours, à Londres et dans tout le pays ; ils ont renouvelé leurs exhortations patriotiques dans tous les grands centres, et, dans l'un de ces meetings populaires, le Chancelier de l'Échiquier a traduit éloquemment les sentiments de l'opinion : « Ce que demandent les États-Unis, a-t-il dit, — une paix définitive — nous combattons pour l'obtenir. » Et la même déclaration revenait sans cesse sur les lèvres des ministres : « Nous demandons de l'argent à nos compatriotes pour rendre la victoire plus prompte, pour épargner le sang de nos fils, en augmentant la puissance de nos armes. » L'opinion les acclamait partout ; elle a exigé que les anciens ministres, qui s'y sont prêtés du reste de bonne grâce, s'unissent aux nouveaux, dans la campagne pour l'Emprunt. A côté d'eux, des orateurs se sont levés de toutes parts : dans l'après-midi et la soirée du vendredi 9 février, cent mille réunions publiques de citoyens, d'employés ou de corporations ont été tenues dans les villes et les moindres villages de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande, au milieu d'un enthousiasme général pour la paix victorieuse, pour la lutte jusqu'au « dernier homme et au dernier sou ». Le même jour, une grande manifestation patriotique s'est organisée dans la cité de Londres ; la musique militaire s'est installée sur les marches du *Royal Exchange* ; elle a joué l'*Hymne de haine*, chanté ensuite par la foule immense qui s'entassait dans les rues. Le froid excessif ne calmait point l'ardeur des manifestants contre les « Huns » ; et, après l'*Hymne de haine*, les banquiers et les boursiers ont acclamé les chants nationaux, *Rule Britannia* et *God Save the King*, en y ajoutant le « ban » traditionnel en l'honneur de Sa Majesté.

Plus imposante et plus grandiose encore a été la manifestation du 15 février, veille de la clôture de l'Emprunt. Le lord-maire avait invité « tous les patriotes » à l'accompagner à *Trafalgar Square* « pour accentuer fortement et clairement la volonté des loyales populations de Londres de seconder avec

énergie les efforts des combattants ». Obéissant à cet appel, les « loyales populations » se sont rangées derrière le cortège du lord-maire et de ses collègues des environs, revêtus de leurs costumes historiques ; et la procession est partie de *Mansion House* pour arriver à une heure à *Trafalgar Square*, envahi par une foule extraordinaire. Sur tout le parcours, les cloches des églises sonnaient à triple carillon et les passants, massés sur les trottoirs, applaudissaient à tout rompre. Des affiches en lettres énormes et conçues en style lapidaire couvraient les monuments de la grande place : « *Avez-vous souscrit à l'Emprunt de la Victoire? L'Allemagne a les yeux sur vous! Faites votre devoir aujourd'hui ! Vous n'avez plus qu'un jour pour souscrire ! Ne comptez pas sur les autres ; souscrivez vous-même !* » Et les orateurs de ce vaste meeting en plein air prenaient la parole : « Certainement, disait le lord-maire, nous remporterons la victoire. Nous ne pouvons pas ne pas la remporter. L'Angleterre ne sera jamais vaincue, mais il faut qu'elle soit victorieuse le plus tôt possible ; il faut que chacun contribue à la victoire en souscrivant à l'Emprunt de guerre. L'Allemagne nous regarde ! Que dans quelques jours les câbles télégraphiques portent dans tous les pays du monde la nouvelle que notre Emprunt a obtenu le plus éclatant triomphe ! » Le premier ministre de la libre colonie de la Nouvelle-Zélande déclarait à son tour que l'Allemagne cherchait vainement à intimider l'Empire britannique, à l'effrayer par de ridicules menaces, afin de le contraindre à subir la paix : « Répondons, ajoutait-il, que nous voulons continuer la guerre jusqu'à la victoire, en souscrivant à l'Emprunt ! » La guerre sous-marine à outrance, les assassinats sur mer des non combattants, auxquels se livrait l'Allemagne depuis quelques jours, ne pouvaient avoir d'autre effet que de surexciter le patriotisme anglais et d'accroître encore le nombre des souscriptions. Incapables de comprendre la mentalité des autres peuples, Guillaume II et ses ministres ne se sont jamais doutés que, en lançant des bombes sur des villes ouvertes et en torpillant des navires neutres, ils allaient pousser ce grand peuple pacifique aux suprêmes efforts et contribuer, par leurs violences désespérées, au succès de l'Emprunt de la Victoire.

***

En même temps que les *meetings* et la propagande des ministres, la publicité des journaux, fort bien faite, entretenait le zèle de l'opinion publique. On trouvait dans leurs colonnes, le récit détaillé de toutes les manifestations en faveur de l'Emprunt, les noms des gros souscripteurs, des sociétés d'assurance, de transports, des riches négociants et industriels. Des annonces d'une remarquable clarté et d'une forme saisissante, remplissaient en gros caractères, une page entière. En voici un exemple :

LE GRAND EMPRUNT BRITANNIQUE DE GUERRE

Appel au patriotisme de tous les hommes et de toutes les femmes.

Quelle sera votre réponse?

On vous demande aujourd'hui de prêter à votre pays l'argent dont il a besoin pour remporter une victoire finale et décisive. Le monde entier attend votre réponse !

Qu'elle soit un message d'espoir pour nos marins qui combattent sur les mers et pour nos soldats qui luttent dans les tranchées ; pour les foyers dévastés de la Belgique et de la France ; pour les populations si douloureusement frappées de la Serbie, du Monténégro, de la Pologne et de la Roumanie !

Montrez une fois de plus que l'Empire britannique restera à leurs côtés « jusqu'au dernier homme et au dernier schelling ». Montrez aux ennemis de notre civilisation commune que, si vous pouvez souhaiter la paix, vous voulez d'abord la victoire.

Faites cette réponse, donnez cette preuve, aujourd'hui, *en souscrivant à l'Emprunt de guerre aussi largement que possible. Prêtez à votre pays tout ce que vous pouvez, et sacrifiez, dans ce but, votre propre confort. Vous remplirez ainsi votre devoir envers ceux qui combattent, qui souffrent et qui meurent pour la cause à laquelle vous affirmerez votre inébranlable fidélité.*

D'autres appels de même nature étaient adressés à chaque catégorie de non combattants, aux femmes, aux ouvriers, aux employés. Pendant les derniers jours, ces appels sont plus

pressants encore et plus énergiques. Le 13 février, on lit dans les annonces de la presse :

Il ne vous reste plus que quatre jours pour souscrire : l'Allemagne a les yeux sur vous ! Que toutes les femmes et tous les hommes veuillent donc bien se poser cette question :

Combien d'argent pouvons-nous placer dans l'Emprunt de la Victoire et combien pouvous-nous en économiser?

Chaque homme et chaque femme qui souscrivent contribuent à la victoire. Les balles d'argent sont aussi indispensables que les obus. Si nous n'avons pas assez des uns, nous n'aurons pas assez des autres.

Montrez à la caste militaire prussienne que ceux qui restent dans leurs foyers sont derrière leurs marins et leurs soldats, que nos souscriptions sont aussi larges et aussi empressées que le courage et la résolution de nos combattants !

Portez vos vieux habits, vos vieux souliers, vos vieilles robes et placez ce que vous économiserez en titres de l'Emprunt de guerre !

L'avant-dernier jour de l'émission, les annonces se multiplient ; en tête de la page, l'image d'un cadran d'horloge sur lequel sont imprimés les mots d'*Emprunt de la Victoire* et qui marque midi, est suivie du texte que voici :

A MIDI AUJOURD'HUI, ARRÊTEZ-VOUS !

Et posez-vous cette question : Ai-je contribué à l'Emprunt de guerre?

Avez-vous fait tout ce qui était en votre pouvoir pour que l'Emprunt de la Victoire soit un triomphe éclatant?

Si oui, votre conscience est en repos.

Si non, faites-le de suite. Il est encore temps.

Vos compatriotes donnent leurs vies.

Vous n'êtes priés que de prêter votre argent.

Demain est le dernier jour pour souscrire à l'Emprunt de guerre.

Puis les journaux ajoutent en caractères très apparents plusieurs extraits des discours de M. Lloyd George : « Un gros Emprunt rendra la victoire certaine. Un gros Emprunt permettra d'abréger la durée de la guerre. Il aidera à épargner

des vies humaines, à assurer le salut de l'Empire britannique, de l'Europe et de la civilisation. »

Enfin, pour solliciter les souscriptions, les journaux et les ministres ne craignent pas de mettre en lumière les énormes dépenses de la guerre. Ils rappellent que le total des crédits s'est élevé, depuis le début des hostilités, à 4 082 millions de livres (102 milliards et quelques millions de francs). Le total des dépenses pour l'année financière 1916-1917, que M. Mac Kenna avait évalué à 1 950 millions de livres, le dépassera de 350 millions de livres [1]. Les dépenses moyennes s'élevaient, en 1914-1915, à 37 500 000 francs par jour ; elles ont monté, en 1915-1916 à 87 millions 1/2 de francs, et, en 1916-1917, elles dépasseront 150 millions de francs par jour ! Comment faire face à de semblables dépenses, sinon par le concours de tous, par des souscriptions aux Emprunts, par des économies qui seront versées dans les caisses publiques?

***

Pendant que s'exerçait la propagande par les réunions, par les annonces, les prospectus, la publicité de toute nature, le Comité National des économies de guerre poursuivait avec énergie l'œuvre qu'il avait entreprise depuis deux années : il provoquait, par l'action personnelle de ses membres et des associations qu'il avait formées, par la distribution de brochures et l'organisation de réunions locales, un large mouvement en faveur des économies privées, destinées à accroître le nombre des petites souscriptions. L'œuvre du Comité National a été si considérable et si féconde que nous croyons devoir entrer dans quelques détails au sujet de sa remarquable organisation.

1. Au moment où l'émission était close, le 17 février 1917, le total général des dépenses publiques en Angleterre, s'élevait, depuis le 1er août 1914, à 3 940 445 659 livres (98 milliards 1/2 de francs environ). Ces dépenses avaient été couvertes par le produit des impôts qui s'était élevé à 956 249 042 livres (23 900 millions de francs environ) et par des Emprunts dont le produit net — non compris l'Emprunt en cours — avait atteint 2 984 196 659 livres (74 600 millions de francs). Il est toutefois à remarquer que, dans ce total de dépenses, figure une somme de 913 millions de livres (22 825 millions de francs), consacrée à des prêts aux colonies anglaises et aux Alliés. Les Emprunts Russes contractés à Londres s'élèvent, dit-on, à la moitié environ de ce total.

Comment faire pour encourager les employés, les ouvriers et les classes moyennes de l'Angleterre à réaliser des économies dont ils n'avaient point contracté l'habitude? Tandis que nos populations laborieuses sont, surtout en province, accoutumées à l'épargne, cette catégorie de travailleurs n'éprouvait point, en Angleterre, le même souci : elle dépensait chaque semaine l'argent qu'elle avait gagné sans songer à en réserver une partie pour les semaines suivantes. Les mauvaises habitudes sont très difficiles à changer : il faut du temps, de la patience, des conseils réitérés ; il faut l'action personnelle et persistante de ceux qui touchent de plus près les employés et les ouvriers ; il faut leur faire comprendre qu'ils ont le plus grand intérêt à faire des économies et à les placer d'une manière avantageuse. C'est dans ce dessein que s'est formé le Comité National des économies.

Pour créer une association qui devra nécessairement organiniser, dans tout le pays, des comités locaux aussi nombreux que possible, il faut un vaste local, des employés et surtout un chef. Le chef a été choisi parmi ces hommes intelligents et actifs dont les milieux commerciaux de Londres ne manquent pas : c'est M. Kindersley, l'un des administrateurs de la Banque d'Angleterre et de bien d'autres grandes affaires, lequel, entre autres mérites, a le sens de l'organisation, sait manier les hommes et faire travailler ses collaborateurs. Doué d'une activité prodigieuse et du patriotisme le plus ardent, M. Kindersley n'a pas hésité à accepter la tâche qui lui était offerte. Puis le Gouvernement a réquisitionné pour le Comité National un vaste hôtel situé dans *Salisbury Square* et dont la Trésorerie a payé le loyer, l'installation et les employés. Et la « machine » a fonctionné sans retard.

Le Comité National a créé, tout d'abord, un vaste réseau d'organismes locaux afin de recruter des adhésions partout, jusque dans les moindres villages et dans tous les milieux. Il a institué, en premier lieu, des Comités de Comtés, sous la présidence d'un haut fonctionnaire ou celle du *chairman* du Conseil de Comté et avec le concours des représentants de tous les corps élus et de toutes les associations libres : les membres de l'enseignement et du clergé s'y rencontraient avec les chefs des corporations patronales et ouvrières. Au-dessous

des Comités de Comtés, s'organisaient soit des *Comités centraux* dans les villes et les districts urbains de plus de vingt mille âmes, soit des *Comités locaux* dans les bourgs de Comtés et les districts urbains de moindre importance.

Pour former ces Comités centraux et locaux, le Comité de Comté priait le maire ou le président du district urbain de convoquer à une réunion tous ceux qui étaient susceptibles d'exercer une influence sur le public, c'est-à-dire les membres des associations locales de toute nature et des conseils élus par la population. Une conférence était faite soit par le secrétaire du Comité de Comté, soit par un délégué du Comité National; elle avait pour objet de démontrer l'urgence d'une action commune en vue d'expliquer à tous les citoyens les devoirs que leur imposait la guerre : la nécessité de faire des économies et de les consacrer à la défense nationale, afin de pouvoir mener jusqu'au bout la lutte contre l'Allemagne. Un ordre du jour était ensuite proposé et voté : il invitait toutes les personnes présentes à aider de tout leur pouvoir la création de Comités d'économies de guerre dont la réunion choisissait immédiatement les membres du bureau, c'est-à-dire le président, le trésorier et le secrétaire. La nouvelle était aussitôt annoncée au Comité National, qui en prenait note et envoyait au secrétaire les renseignements, les brochures et les circulaires dont il avait besoin pour organiser sa propagande.

La tâche de ces Comités ne consistait pas seulement à agir sur l'opinion publique en général ; elle avait surtout pour but de créer des centres d'action individuelle, de transformer en associations volontaires d'épargne et de souscriptions le plus grand nombre possible de sociétés déjà existantes, groupements scolaires, religieux, sociaux, économiques ou autres. Le Comité local était assisté, le plus souvent, d'un membre de la presse qui se tenait en rapport fréquent avec les journaux et le service de publicité du Comité National. Il avait soin de s'adjoindre des vice-présidents, hommes et femmes, ayant des relations avec les sociétés locales de toute nature. Pouvant ainsi pénétrer dans toutes les classes sociales et dans tous les groupements, le Comité se livrait à une propagande féconde, accroissait sans relâche le nombre des associations affiliées à son œuvre et, par suite, son rayon d'action. Au commence-

ment du mois de janvier dernier, le Comité National avait déjà groupé, en Angleterre et dans le pays de Galles, 903 Comités auxquels se rattachaient 17 781 associations [1]. L'élan patriotique qui s'est manifesté au cours de l'émission de l'Emprunt a permis d'en augmenter sensiblement le nombre : le 18 février, il existait 1 055 Comités ayant formé 22 345 associations dont le chiffre d'adhérents variait de 20 à 10 000 dans les centres industriels. Par suite, l'action générale du Comité National pouvait s'exercer à l'infini, se répandre partout. Grâce à sa puissante organisation, il pouvait, en quelques heures, communiquer des renseignements et faire distribuer des imprimés dans tout le pays. A côté de son service de publicité, dont les brochures étaient très claires, il avait recruté un groupe de conférenciers, embrigadé des orateurs populaires et il pouvait ainsi se livrer, chaque fois qu'il le jugeait utile, à une double propagande par la parole et par la plume.

Les Comités et les associations ont multiplié leurs efforts. Ils ont expliqué comment chacun devait s'y prendre pour économiser du gaz, du charbon, des vêtements, de la nourriture et principalement les objets de consommation qui proviennent des pays étrangers. Les économies ainsi réalisées avaient un but précis : elles devaient être employées à acheter, soit en une seule fois, soit par des versements d'un demi-schelling par semaine, des certificats d'économies de guerre (*War Savings Certificates*), dont le montant s'élevait à 15 schellings 6 pence, soit environ 20 francs, comme nos Bons du Trésor émis dans les bureaux de poste. Si l'acheteur avait besoin de son argent, il pouvait se faire rembourser de suite son certificat. Mais s'il le conservait pendant un an, ce certificat était repris pour quelques pence de plus, et, afin d'encourager les acquéreurs à ne pas vendre leurs titres, on augmentait très sensiblement les intérêts d'année en année, de telle sorte que le certificat fût remboursé, au bout de cinq ans, au prix d'une livre, c'est-à-dire de 25 francs. Dans son discours du 26 février dont nous avons parlé plus haut, le Chancelier de l'Échiquier évaluait à 8 millions le nombre des personnes qui avaient

1. Ces renseignements et ceux qui vont suivre nous ont été fournis à Londres par M. Kindersley, que nous remercions de son aimable accueil.

acquis ou qui étaient en train d'acquérir par des versements hebdomadaires des certificats de 15 schellings 6 pence.

Les prospectus distribués par le Comité National dans le dessein de recueillir ces petites souscriptions, sont d'une originalité intéressante. L'un d'eux explique, par exemple, les « six raisons pour lesquelles chacun doit faire des économies », et les voici :

1° Parce que, lorsque vous faites des économies, vous aidez nos marins et nos soldats à remporter la victoire ;

2° Parce que, lorsque vous achetez des objets dont vous n'avez pas besoin, vous favorisez les Allemands ;

3° Parce que, lorsque vous dépensez, vous obligez les autres à travailler pour vous, et le travail de tous doit être aujourd'hui consacré à aider nos combattants, à produire ce qui est indispensable, à fabriquer des marchandises d'exportation ;

4° Parce que, en vous privant de certaines choses, et en vous bornant au strict nécessaire, vous diminuez les transports des navires et des chemins de fer et, par cela même, vous les rendez plus rapides et moins coûteux ;

5° Parce que, lorsque vous dépensez, vous élevez le prix de toutes choses, vous les faites surtout payer plus cher à ceux qui sont plus pauvres que vous ;

6° Parce que tout schelling épargné constitue un double avantage, d'abord en l'épargnant et ensuite en le prêtant à la nation.

Voici maintenant un appel patriotique aux souscripteurs pour l'Emprunt de guerre. Il est rédigé sous la même forme, en sept articles exposant les « raisons » de la souscription :

VOUS DEVEZ TOUS SOUSCRIRE A L'EMPRUNT PARCE QUE :

1° La nation a besoin de tout l'argent dont nous pouvons disposer ;

2° Les soldats offrent leurs vies et le moins que nous puissions faire est de prêter le plus que nous pouvons à notre pays ;

3° Le mot *argent* signifie des munitions, de la nourriture, des vêtements, des casques, des armes, des canons lourds ;

4° Le gaspillage se paye aujourd'hui par le sang, et ce sang est celui des héros ;

5° Nous devons prêter de l'argent à nos alliés dont les terres ont été ravagées par des envahisseurs sans pitié ;

6° L'Emprunt de guerre est garanti par l'ensemble des ressources de la nation et rapporte un superbe taux d'intérêt ;

7° Si nous ne trouvons pas l'argent qui est nécessaire pour la victoire, ceux qui ont donné leur vie auront fait un vain sacrifice :

LE CHEMIN DE LA PAIX EST LE SACRIFICE.

Le Chancelier de l'Échiquier n'a point manqué d'utiliser la propagande du Comité National pour accroître le nombre et l'importance des souscriptions. Avant l'émission, il lui a demandé de mettre à sa disposition l'organisation de ses comités et de ses associations. Le 12 janvier, il se rendait à une réunion préparée par le Comité National et à laquelle assistaient quatorze cents représentants des autorités locales et des divers comités d'économies de guerre étroitement unis dans l'œuvre à poursuivre. M. Bonar Law les a remerciés et encouragés ; il a écouté les avis autorisés des maires des grands centres qui ont suggéré de nouveaux moyens de propagande et ont invité le Gouvernement à mener, de concert avec le Comité National, une vigoureuse campagne dans tout le pays. Le Chancelier de l'Échiquier a d'ailleurs écrit lui-même une lettre destinée à solliciter des souscriptions et qui a été répandue par le Comité National à des millions d'exemplaires. En voici la conclusion :

Nos marins et nos soldats comptent, sur la ligne de feu, que ceux de leurs compatriotes qui ne combattent pas, leur donneront l'appui financier dont ils ont besoin pour augmenter les succès déjà acquis et pour hâter l'heure de la victoire.

J'ai la ferme confiance que vous répondrez à leur appel en souscrivant au nouvel Emprunt de guerre dans toute la limite de vos forces, serait-ce aux dépens des grands sacrifices personnels que vous sauriez accomplir.

C'est par ce concours unanime de l'opinion, des journaux, des banquiers, du Comité National et du nombre immense de ses adhérents, que M. Bonar Law a réussi à faire souscrire un Emprunt dépassant 25 milliards de francs. Il y a réussi, parce qu'il a fait lui-même tout ce qu'il pouvait faire, tout ce qu'avait fait, comme lui et en France, M. Ribot, pour créer un mouvement de patriotisme en faveur de souscriptions destinées à la Défense Nationale. Il a réussi, parce que son pays était prêt à tous les sacrifices pour sortir victorieux de la lutte où il s'est volontairement engagé. Le spectacle auquel nous avons assisté, pendant les cinq semaines de l'émission de l'Emprunt, nous a donné l'impression la plus nette et la plus certaine de cet admirable élan de tout un grand peuple pacifique en faveur du triomphe de sa patrie. « L'Angleterre

ne peut pas être vaincue ! Elle ne voudra jamais s'avouer vaincue et elle combattra, s'il le faut, jusqu'au dernier souffle ! » Voilà ce qu'on a répété dans ces milliers de réunions qui avaient non seulement pour objet de provoquer des souscriptions mais de fortifier les âmes, d'exalter le patriotisme, de créer la véritable union sacrée des citoyens et du Gouvernement contre l'ennemi qui s'était mis, par ses odieux abus de la force, en dehors de la civilisation. Un peu lent parfois à prendre parti et à s'engager, l'Anglais ne regrette jamais ce qu'il a fait et il ne trahit jamais sa parole : il marche droit devant lui, vers les destinées qu'il prépare par des efforts persistants et son esprit de sacrifice à l'avenir de son pays. Quand il n'a pas d'argent à offrir au Gouvernement, il en emprunte pour collaborer à la victoire contre les « Huns ». Une Anglaise écrivait à M. Bonar Law : « Mon cœur se brise en lisant chaque jour un appel pour l'Emprunt de guerre, parce que je n'ai pas d'argent à vous donner. Mais je vous envoie mon bracelet : transformez-le en obus. » Voilà pourquoi l'Emprunt de guerre a obtenu un si prodigieux succès : il a été souscrit par des patriotes, hommes et femmes, qui sont prêts aux derniers sacrifices pour assurer la sécurité du grand Empire britannique ; pour défendre l'honneur du pays et venger les hontes infligées à la civilisation ; pour rester libres, indépendants et respectés.

GEORGES LACHAPELLE

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

La Rivista Politica e Parlamentare

Direzione ed Amministrazione : **ROMA, via Pierluigi da Palestrina 47 - Telef. 21-845**

"La Rivista Politica e Parlamentare" de Rome est la publication politique et économique la plus répandue et la plus importante d'Italie.

DIRECTEUR : **Charles-Albert CORTINA**

Sont collaborateurs de **"La Rivista Politica e Parlamentare"** les plus éminents parlementaires et écrivains politiques et économistes.

ABONNEMENTS :

Pour l'Italie, un an : **10 francs** | Pour la France, un an : **12 francs**

La livraison : **0 fr. 30**

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CRÉDIT LYONNAIS ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser

SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

Inventions

Pour prendre vos Brevets. — Pour étudier la valeur des Brevets auxquels vous vous intéressez. — Pour diriger vos procès en contrefaçon

H. JOSSE*

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

Conseil des services du Contentieux Exposition Universelle de 1900.

17, Boulevard de la Madeleine, PARIS

DÉMÉNAGEMENTS

BEDEL & Cie
18, Rue Saint-Augustin, PARIS
TÉLÉPHONE : 245-92

THE CONTEMPORARY REVIEW.

MONTHLY 2s/6d

EDITED BY

The Rev. Dr. SCOTT LIDGETT

AND

Mr. G. P. GOOCH, M. A.

The *Contemporary Review* was founded in 1861 and is one of the oldest of the British Magazines. It stands in the front rank of European Reviews. It deals with all subjects of current interest—Religion Politics, Literature, Philosophy, Science, Art, Education, and Social Topics. Its general tendency is Liberal. The first writers of Great Britain are among its contributors, while eminent foreign authors write in its del pages from time to time. It is widely read on the Continent and in the Colonies.

A free specimen copy of a recent number will be sent from the office of "The Contemporary Review" 10, Adelphi Terrace, London England., on receipt of 3d. for postage.

Copies canbe obtained delete direct from the Publisher :

10, ADELPHI TERRACE, LONDON, W. C., ENGLAND.

Subscription Rates (POST FREE):

3 months, 8/3; 6 months, 16/6; 12 months, £1 13/-

CHEMINS DE FER DU MIDI

La Compagnie des Chemins de fer du Midi, ayant été invitée par l'Administration supérieure à réduire dans une notable proportion le nombre des trains de voyageurs circulant sur son réseau, prévient le public qu'il trouvera tous les renseignements désirables sur les nouveaux horaires en vigueur à l'Agence spéciale des Compagnies **Midi** et **Orléans** (16, boulevard des Capucines, à Paris).

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

SUPPRESSION DE TRAINS EXPRESS
A PARTIR DU 5 MARS

La Commission du Réseau P.-L.-M. porte à la connaissance du public que d'importantes suppressions et modifications de trains express, dont le détail est donné sur une affiche spéciale, auront lieu sur tout le réseau à partir du 5 mars.

A partir de la même date, il n'y aura plus dans les trains express maintenus aucune place de luxe P.-L.-M., et le nombre des places ordinaires de 1 e et 2e classe sera strictement limité. Un certain nombre de ces places pourra être mis en location au départ des gares de formation.

Exceptionnellement, une voiture de la Compagnie des Wagons-Lits continuera à circuler entre Paris et Menton d'une part, dans le train-poste de nuit, entre Paris et Modane d'autre part dans l'express 12.553-12.588.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

La Compagnie des Chemins de fer P.-L.-M. a l'honneur de rappeler au public qu'à partir du lundi 5 mars et jusqu'à nouvel ordre, le nombre des trains de voyageurs sera réduit sur tout le réseau. Le nombre des places offertes dans les trains maintenus est limité et aucun train ne doit être dédoublé.

Messieurs le voyageurs sont invités, en conséquence, à s'assurer leurs places d'avance, notamment dans les trains-poste et directs, soit par location de places numérotées, en 1re et 2e classes, soit en réclamant des bulletins d'inscription dans les gares.

Cette dernière formalité ne donne que le droit de partir, dans la limite des places disponibles, sans aucun engagement.

BANQUE DE FRANCE

POUR HATER LA FIN DE LA GUERRE
PAR LA VICTOIRE

ÉCHANGEZ votre OR

ACHETEZ DES BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE

Les **BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE** émis par le Trésor Français et exempts d'impôts sont délivrés *immédiatement*, *gratuitement* et sans frais, *aux guichets* **de la BANQUE DE FRANCE**

Ils sont de **100** francs, **500** francs, **1.000** francs, etc. au porteur ou nominatifs

Les bons sont remboursables au choix au bout de trois mois, six mois ou un an, à dater du jour où ils sont délivrés.

Celui qui achète un bon reçoit, au moment du remboursement, plus d'argent qu'il n'en a donné. La différence représente l'intérêt qui est payé d'avance :

4 % d'intérêt pour les bons de trois mois.

5 % d'intérêt pour les bons à six mois ou un an.

Lorsque les bons sont à trois mois ou arrivent à trois mois d'échéance, il est possible, en s'adressant à la **Banque de France**, d'en recevoir le montant avant cette date, sans autres frais qu'un escompte calculé sur le nombre de jours restant à courir.

Sur les bons à plus de trois mois de leur échéance, la **Banque de France** prête 80 % de leur valeur dans les conditions fixées par ses règlements.

Les Bons peuvent être échangés contre des titres des Emprunts de l'Etat émis avant le 1er janvier 1918.

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE, 11, Rue de Médicis, PARIS (VIe). — Tél. : Fleurus 11-18

VIENNENT DE PARAITRE :

CAMILLE BELLAIGUE

PROPOS DE MUSIQUE ET DE GUERRE

C'est une histoire savante et poétique du genre de musique qui peut le plus nous émouvoir à l'heure actuelle : la musique de l'héroïsme et des douleurs de la guerre.

Un volume in-16 double-couronne de 320 pages . . . . . 3 fr. 50

HENRY CELLERIER

LA POLITIQUE FÉDÉRALISTE

AVEC UNE INTRODUCTION DE R. de M.

Disparu le 27 septembre 1914 dans un des combats qui suivirent la bataille de la Marne, Cellerier avait laissé avant son départ le bon à ti er de cet ouv age.

C'est avec l'histoi e du mouvement régionaliste un la ge exposé de l'organisation pratique future.

Un volume in-16 double-couronne de 288 pages . . . . . 3 fr.

RÉCENTES PUBLICATIONS :

LÉON DAUDET

SALONS ET JOURNAUX

SOUVENIRS

DES MILIEUX LITTÉRAIRES, POLITIQUES, ARTISTIQUES ET MÉDICAUX DE 1880 A 1908

Quatrième série

Un volume in-16 double-couronne de 320 pages (12e mille) . . . . . 3 fr. 50

CHARLES MAURRAS

LES CONDITIONS DE LA VICTOIRE

★★

LE PARLEMENT SE RÉUNIT

DE MI-NOVEMBRE 1914 A FIN AOUT 1915

Un volume in-16 double-couronne de 352 pages (4e mille). . . . . 3 fr. 50

Le Catalogue général contenant des pages choisies des ouvrages du fonds est envoyé franco contre vingt centimes en timbres-poste. L'Extrait de Catalogue est envoyé franco sur demande.

IMPORTANTS BIJOUX

BROCHES - BRACELETS - BAGUES - BOUTONS ET BOUCLES D'OREILLES

CEINTURES - MÉDAILLONS - PENDENTIFS, etc.

enrichis de

Perles - Rubis - Émeraudes - Saphirs - Turquoises et Brillants

COLLIERS ET SAUTOIRS DE PERLES

TRÈS IMPORTANT COLLIER DE 9 RANGS DE PERLES

SAUTOIR DE 378 PERLES FINES

BIJOUX VARIÉS

Vente par suite de décès du Madame C...

HOTEL DROUOT, Salle N° 1

du Mardi 24 au Samedi 28 Avril 1917, à 2 heures

Exposition publique le Lundi 23 Avril de 2 à 6 heures

Commissaires-Priseurs :

Me Ch. DUBOURG
8, rue d'Alger
Suppléant Me F. LAIR-DUBREUIL
mobilisé
6, rue Favart

Me ANDRÉ DESVOUGES
Successeur de
Me MAURICE DELESTRE
26, rue de la Grange-Batelière

ASSISTÉS DE :

M. G. FALKENBERG
Expert près le Tribunal Civil
7, rue Meyerbeer

M. AD. REINACH
Expert près la Cour d'Appel
17, rue Drouot

Librairie PAYOT & Cie, PARIS, 106, boulد Saint-Germain

LISEZ LES LIVRES DE VÉRITÉ

CARNET d'un COMBATTANT

Par le Lieutenant E. R.

1 vol. in-16 illustré par CARLÈGLE . . . . . **3** fr. **50**

C'est le seul volume de ce temps, avec **Le Feu**, qui nous fasse toucher l'âme même, boueuse et tragique, de la guerre aux tranchées. J'ai failli préférer ce **Carnet d'un Combattant** à toute autre évocation actuelle...

Le titre sans éclat, les initiales, le grade, cette discrétion digne du moment où il se fait connaître, insistent encore sur le caractère sobre et direct de l'ouvrage.

Une si visible intention de simplicité révèle d'ailleurs une aristocratie chez ce combattant, qui refuse provisoirement de s'avouer intellectuel. Au reste, il ne dissimule pas son orgueil qu'il connaît bien, et si tel critique exprime sa surprise devant une netteté de vision et de langage un peu hautaine, l'auteur dira sans doute qu'il est lui, et c'est tout...

La librairie qui édite le **Carnet d'un Combattant** s'attache à ne publier que des ouvrages touchant le vif de la guerre. Celui-ci en sera un des plus typiques. La finesse et l'art qui me séduisent si délicatement là dedans s'ajoutent à la force tumultueuse de ces récits. *L'existence du front est la chose la plus mal connue de ce temps.* La foule civile hésite entre le lyrisme des journalistes et l'amertume gouailleuse de nos poilus. Dans quelques années seulement une mise au point convenable des esprits facilitera la vérité. Tout est pour excuser l'erreur actuelle sur ces détails émouvants, douloureux ou comiques. C'est une raison de plus pour admirer ceux qui, déjà, ont osé dire la vérité et qui, c'est plus extraordinaire, ont osé la voir.

Je ne saurais trop affirmer combien j'aime et combien je respecte le **Carnet d'un Combattant**. Le lieutenant E. R. a des yeux d'artiste et d'homme, mais pour écrire, il a voulu n'être qu'un homme Tant de sincérité vous bouleversera. Tant de tact vous enchantera.

LOUIS DELLUC

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, rue de Grenelle, PARIS

LA RÉVOLUTION RUSSE

LÉON TOLSTOÏ

Traduction HALPÉRINE-KAMINSKY

Appel aux dirigeants ..... 1 vol.
Conseils aux dirigés ..... 1 vol.
La Foi universelle, Appel au clergé. 1 vol.
Le Grand Crime ..... 1 vol.
Guerre et Révolution ..... 1 vol.
La Révolution Russe ..... 1 vol.

Traduction J.-W. BIENSTOCK

Les Révolutionnaires ..... 1 vol.
Correspondance inédite ..... 1 vol.

HENRY BATAILLE

Résurrection, drame en 5 actes, d'après Léon Tolstoï ..... 1 vol.

DOSTOIEVSKI

Le Sous-Sol (traduction J.-W. BIENSTOCK) ..... 1 vol.

GEORGES BOURDON

La Russie libre ..... 1 vol.
En écoutant Tolstoï ..... 1 vol.

DOVERINE

L'Esprit national russe ..... 1 vol.

E. LAVIGNE

Le Nihilisme russe ..... 1 vol.

VALENTIN MANDELSTAMM

Sous les Bombes (Les Débuts de la Révolution russe) ..... 1 vol.

ÉTIENNE COROT

De loin (Autour de la Révolution russe). 1 vol.
La Ville en sang ..... 1 vol.

MAXIME GORKI

Dans les Bas-Fonds, pièce en 4 actes (trad. HALPÉRINE-KAMINSKY). 1 vol.

Chaque volume est du format in-18 à 3 fr. 50
Envoi FRANCO contre mandat-poste

ÉMILE-PAUL Frères, Éditeurs, 100, rue du Faubourg-St-Honoré, Paris (VIIIe)

Maurice BARRÈS
de l'Académie française

LES DIVERSES
Familles spirituelles de la France

Un volume in-18. Prix. . . . . **3** fr. **50**

DU MÊME AUTEUR :

L'Ame française et la guerre

* **L'UNION SACRÉE.** Un volume in-18. Prix. . . . . **3** fr. **50**
** **LES SAINTS DE LA FRANCE.** Un volume in-18. Prix . . . . **3** fr. **50**
*** **LA CROIX DE GUERRE.** Un volume in-18. Prix. . . . . **3** fr. **50**
**** **L'AMITIÉ DES TRANCHÉES.** Un volume in-18. Prix . . . . . **3** fr. **50**
***** **LES VOYAGES DE LORRAINE ET D'ARTOIS.** Un volume in-18. Prix . . . . . **3** fr. **50**
****** **POUR LES MUTILÉS.** (*Pour paraître prochainement.*)

Collection in-18 à **3** fr. **50**

L'Ennemi des lois.
Du sang, de la volupté et de la mort.
Amori et Dolori Sacrum (La mort de Venise).
Les Amitiés françaises.
Scènes et doctrines du nationalisme.
Le Voyage de Sparte.
Greco, ou le secret de Tolède.
La Colline inspirée.
Huit jours chez M. Renan.
La Grande pitié des églises de France.

Le Culte du Moi

Sous l'œil des Barbares.
Un Homme libre.
Le Jardin de Bérénice.

Le Roman de l'énergie nationale

Les Déracinés.
L'Appel au soldat.
Leurs figures.

Les Bastions de l'est

Au service de l'Allemagne.
Colette Baudoche.

ÉMILE-PAUL Frères, Éditeurs, 100, rue du Faubourg-St-Honoré, Paris (VIIIe)

André SUARÈS

SUR LA MORT DE MON FRÈRE

NOUVELLE ÉDITION

Un volume in-18. Prix . . . . . **3** fr. **50**

DU MÊME AUTEUR :

Commentaires sur la guerre des Boches

I. **NOUS ET EUX.** Un volume in-18. Prix . . . . . **3** fr. **50**
II. **LA NATION CONTRE LA RACE.** Un volume in-18. Tome I (seul paru). Prix . . . . . **5** francs
III. **C'EST LA GUERRE.** Un volume in-18. Prix . . . . . **3** fr. **50**
IV. **OCCIDENT.** Un volume in-18. Prix . . . . . **3** fr. **50**

ITALIE, ITALIE ! Une brochure in-18. Prix . . . . . **1** franc
PÉGUY. Un volume in-18. Prix . . . . . **3** fr. **50**
CERVANTÈS. Un volume in-18. Prix . . . . . **3** fr. **50**
ANGLETERRE. Plaquette in-4°. Prix . . . . . **4** francs
CEUX DE VERDUN. Plaquette in-4°. Prix . . . . . **5** francs
VOYAGE DU CONDOTTIÈRE. Vers Venise. Un volume in-18. Prix. **3** fr. **50**
CRESSIDA. Un volume in-18. Prix . . . . . **3** fr. **50**
LA TRAGÉDIE D'ELEKTRE ET D'ORESTE (Édition des « Cahiers de la Quinzaine »). Un volume in-18. Prix . . . . . **3** fr. **50**

Maurice BARRÈS
de l'Académie française

Les Traits éternels de la France

Un volume in-18. Prix . . . . . **1** fr. **25**

Julien BENDA

LES SENTIMENTS DE CRITIAS

Un volume in-18. Prix . . . . . **3** fr. **50**

DU MÊME AUTEUR :

L'ORDINATION. Roman. Un volume in-18. Prix . . . . . **3** fr. **50**

ÉMILE-PAUL Frères, Éditeurs, 100, rue du Faubourg-St-Honoré, Paris (VIIIe)

Jérôme et Jean THARAUD

L'OMBRE DE LA CROIX

Un volume in-18. Prix . . . . . **3** fr. **50**

DES MÊMES AUTEURS :

DINGLEY, l'illustre écrivain (Prix Goncourt). Un volume in-18. Prix. **3** fr. **50**
LA MAITRESSE SERVANTE. Un volume in-18. Prix . . . . . **3** fr. **50**
LA FÊTE ARABE. Un volume in-18. Prix. . . . . **3** fr. **50**
LA BATAILLE A SCUTARI D'ALBANIE. Un volume in-18. Prix. . . **3** fr. **50**
LA TRAGÉDIE DE RAVAILLAC. Un volume in-18. Prix. . . . . **3** fr. **50**
LA VIE ET LA MORT DE DÉROULÈDE. Un volume in-18. Prix . . **3** fr. **50**

Jacques-Émile BLANCHE

CAHIERS D'UN ARTISTE

Troisième série

Un volume in-18. Prix. . . . . **3** fr. **50**
Cahiers d'un artiste (1re série). Juin-Novembre 1914. Un vol. in-18. Prix. **3** fr. **50**
Cahiers d'un artiste (2e série). Novembre 1914-Juin 1915. Un vol. in-18. Prix. **3** fr. **50**

Vicomte de GUICHEN
Ancien premier Secrétaire d'Ambassade

LA RÉVOLUTION DE JUILLET 1830
ET L'EUROPE

Un fort volume in-8°, 24 × 16. Prix . . . . . **10** francs

B. COMBES DE PATRIS

Un grand mystère judiciaire

L'AFFAIRE FUALDÈS

Un volume in-16 carré, avec huit illustrations. Prix. . . . . **3** fr. **50**

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

En vente :

MAXIME GORKI

Thomas Gordéieff

ROMAN

Un volume in-18. Prix . . . . . **3 fr. 50**

Une Tragique enfance

ROMAN

Un volume in-18. Prix . . . . . **3 fr. 50**

POL NEVEUX

GOLO

ROMAN

Un volume in-18. Prix . . . . . **3 fr. 50**

IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU, PARIS. — 420-17.

LIVRES NOUVEAUX

ÉTATS-UNIS — FRANCE,
par **Victor Cambon.**

L'auteur écrit dans sa préface : « Le moment est propice de parler aux Français des nations d'où ils tirent des produits et des denrées aussi nécessaires pour combattre que pour subsister. » Depuis que ces mots ont été écrits, l'utilité d'un pareil livre s'est encore affirmée ; faire connaître aux Français, non seulement l'industrie, mais l'âme américaine, faire connaître aux Américains eux-mêmes les lacunes de leur organisation économique, pousser un vibrant appel vers la collaboration étroite des deux nations aujourd'hui alliées, demander aux Etats-Unis leur concours le plus large pour aider la France à survivre et lui faire retrouver la prospérité qu'elle mérite : voilà la grande œuvre à laquelle s'est consacré M. Victor Cambon, dont les récents travaux sur l'Allemagne ont définitivement établi la maîtrise et l'audacieuse lucidité de pensée.

LA RÉÉDUCATION PROFESSIONNELLE DES SOLDATS MUTILÉS ET ESTROPIÉS,
par **Léon de Paluw.**

Ce livre présente la curieuse particularité d'avoir été composé et imprimé par des mutilés. Les travaux de photogravure eux-mêmes sont leur œuvre. Il est consacré à la description de l'institut militaire de rééducation professionnelle des mutilés belges à Port-Villez, dans l'Eure : dans cet établissement on apprend de nombreux métiers industriels que ces victimes de la guerre, si dignes d'intérêt, arrivent à exercer habilement. Une ferme-école forme des ouvriers agricoles et une section annexe prépare au commerce et aux fonctions administratives, complétant cette utile institution qui rend aux infirmes leur utilité sociale en les replaçant dans l'armée du travail.

LA MUSIQUE MILITAIRE,
par **Miche Brenet.**

Le titre de ce livre en signale de lui-même l'intérêt d'actualité, à l'heure où les chants nationaux et les sonneries militaires symbolisent l'âme de la patrie. L'auteur nous engage à étudier la musique à la fois au point de l'histoire de l'art et de l'histoire des mœurs. Il retrace, en un résumé clair et succinct, la continuité de ses manifestations, et en ouvrant à nos réflexions le champ fécond du passé il nous invite à préparer l'avenir.

TROIS VILLES : VIENNE, MUNICH, BERLIN,
par **Marc Henry.**

Il n'est pas nécessaire de présenter longuement ici le nouveau livre que M. Marc Henry consacre aux trois grandes capitales allemandes. Nos lecteurs ont goûté la saveur singulière et la vie pittoresque de ces pages ; au delà de cette originalité de forme, ils ont apprécié l'observation pénétrante tour à tour ironique ou émue, et les impressions complexes d'un Français qui a vécu assez longtemps chez nos ennemis pour se pénétrer de leurs qualités et s'imprégner de leur esprit, et qui aujourd'hui même, désabusé et meurtri par une guerre qu'il avait rêvée impossible, est partagé entre l'horreur du militarisme allemand et un reste de sympathie pour l'esthétique germanique. Ce conflit de sentiments est débattu avec une franchise qu'il faut louer dans la curieuse préface dont l'auteur a fait précéder les trois articles publiés par la *Revue de Paris*.

LES MYSTÈRES DE LA FORÊT NOIRE,
par **Cami.**

L'auteur a écrit là un roman comique qui, par la fantaisie et la singularité de ses péripéties, tient le lecteur en haleine jusqu'au dénouement. On y trouve de très réelles qualités d'humour et de gaieté. L'ouvrage peut être mis entre toutes les mains.

LES JUIFS ET LA GUERRE,
par **André Spire.**

Les Allemands ont affirmé à plusieurs reprises qu'ils seraient les libérateurs des Juifs opprimés en Russie. M. André Spire, qui connaît les persécutions subies par les Juifs en Allemagne, montre que les tendances fondamentales du germanisme sont hostiles au judaïsme. Au contraire, l'antisémitisme russe n'a pas de racines profondes dans le peuple ; il est l'œuvre de la bureaucratie ou de popes fanatiques, et disparaîtra sans doute peu à peu. Les Juifs ont compris qu'ils devaient combattre l'Allemagne et ils n'ont pas épargné leur sang pour la cause des Alliés, pour la France en particulier, qui a été l'initiatrice de leur émancipation.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.